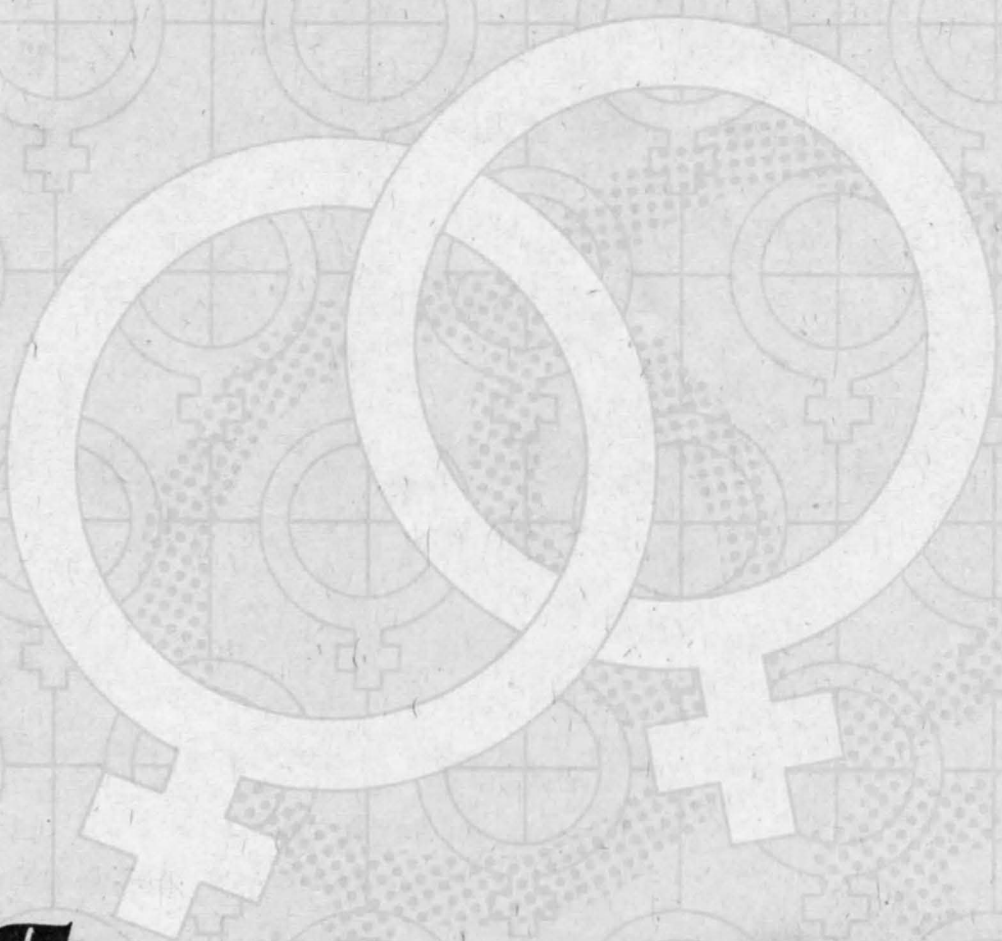
Le Berdache



Association pour les droits de la communauté gaie du Québec

AGQ

Un dossier lesbien

FEBRONI

TOYO	bar japonais
FEBRONI	mini disco
STARS DUST	bar rétro
MATOMBI	bar égyptien
SALON «M»	à découvrir

Unique à Montréal
et une première mondiale

1419, rue Drummond, Montréal (514) 844-5088

"J'avais 33 ans, j'étais toujours célibataire; plusieurs de mes amis me pressaient de fonder un foyer. Je vieillissais, il me fallait bien choisir ce que j'allais faire de ma vie. À part ça, je ne voulais pas passer pour un maudit homosexuel..."

Claude Ryan, interview donné à *l'Actualité,* février 1978

Ryan, non merci!

Nous sommes à nouveau plongés dans une campagne électorale... où la question des droits des lesbiennes et des gais risque fort peu d'être un thème dominant.

Dans les grands partis politiques provinciaux, il est de tradition de considérer l'homosexualité comme un sujet tabou, présent certes dans l'esprit de tous et toutes, mais jamais dit. Au nom de l'efficacité électorale les partis cachent soigneusement "leurs" gais et lesbiennes, sous banderoles bien propres de leur respectabilité. Le pouvoir corrompt, dit-on, mais tous/toutes les candidats/es se font un devoir de paraître unanimement vierges.

Comment réagiraient les politiciens/nes québécois/es si une croisade anti-gaie était déclenchée au lendemain des élections? On sait qu'en Ontario une telle campagne domine la vie politique depuis les récentes élections municipales de Toronto. Les descentes policières sauvages contre la communauté gaie semblent bien être un enjeu significatif dans les élections provinciales.

Il est à parier que le PQ rougirait jusqu'aux oreilles pour ensuite prendre peur... et, finalement, vivre une crise interne de plus! Et cela, à l'amusement sadique des libéraux et de l'escouade montréalaise de la moralité!

À quoi nous sert alors de prendre position dans cet élection-ci? Y a-t-il un seul parti, aussi minuscule soit-il, qui ose présentement, au Québec, répondre activement à nos revendications sans les dénaturer ni les récupérer?

Reconnaissons toutefois au Parti Québécois d'avoir un peu ouvert notre espace de liberté en inscrivant la libre orientation sexuelle dans la liste officielle des droits fondamentaux. C'est peu, mais ce n'est pas rien. Sur ce plan Québec a fait plus qu'Ottawa et Toronto. Il est également à noter que pour la première fois un gouvernement québécois répond favorablement à des demandes de subvention concernant le mouvement gai ($2200, en 1980, pour *Le Berdache* et $1200 pour la fête gaie du 24 juin 1981).

Mais cela n'empêche nullement la police de continuer son harcèlement et de monter des causes contre notre communauté. Les demandes d'abandonner les poursuites contre les arrêtés du Truxx et du David n'ont pas été entendus et les réformes du code civil, en matière de droit de la famille, ne reconnaissent toujours pas juridiquement l'existence du couple gai ou lesbien. En fin de compte, le PQ qui n'a jamais adopté de positions officielles dans ses programmes, concernant le droit des lesbiennes et des gais, a plutôt fait peser un lourd silence sur ces cinq dernières années.

Quant au Parti Libéral, on sait qu'en 1975, il a refusé d'accorder aux gais et aux lesbiennes la protection de la *Charte des droits et libertés de la personne,* alors demandée par l'opposition péquiste à l'Assemblée nationale. Deux ans plus tard, lors du vote de la loi 88, la moitié des députés libéraux s'abstiennent, alors que Claude Ryan n'est pas encore dans le tableau. Est-il nécessaire de rappeler que la loi 88 n'est pas irréversible? Que nous réserve demain Claude Ryan? À plusieurs reprises déjà, ce dernier a exprimé son profond mépris pour les "tapettes"... et plus particulièrement pour les gais et les lesbiennes qui militent ou font de la politique active. Dans une récente assemblée de nomination du candidat libéral du comté de Saint-Jacques, son discours a volé si bas, que même le *Journal de Montréal* n'a pas osé le reproduire!

Non vraiment, ce n'est pas le temps de donner sa chance au coureur Ryan! Le jour de l'élection, toutes les lesbiennes et tous les gais du Québec devraient "sortir" massivement, se rendre aux bureaux de scrutin et dire unanimement par leur vote: "Ryan, non merci!"

À la suite du référendum de l'an dernier, le Québec est menacé de refoulement au plan national et de morosité au plan politique. Cette situation peut avoir d'inquiétantes répercussions sociales et culturelles. Quand un peuple se sent mal dans sa peau, il est souvent tenté de régresser. Pour cette raison, notre conscience nous interdit l'abstention ou l'indifférence. Nous devons voter, et surtout nous devons voter de façon à empêcher l'arrière-garde clérico-obscurantiste de prendre le pouvoir et de ramener le Québec à l'époque noire des couvents asphyxiants et des familles muselées.

Nous avons encore beaucoup de choses à revendiquer, beaucoup de tabous à pulvériser, beaucoup de citoyens/nes à désaliéner, y compris dans notre propre communauté. De toutes façons, une action comme la nôtre sera toujours difficile tant que les valeurs essentielles pour lesquelles nous nous battons n'auront pas réussi à transformer et à libérer la société.

Au plan social comme au plan politique, le parti de René Lévesque semble plus démocratique et progressiste que celui de Claude Ryan. Et puis, aucun parti, à l'heure actuelle, ne nous offre d'alternative véritable, ni de reconnaissance de notre cause. Votez pour le PQ, en incitant fortement votre candidat/e à se déclarer publiquement pour les droits des lesbiennes et des gais.

L'assemblée générale de l'ADGQ du 5 Mars 1981

Sortir, mais où suite...

Je vous écris au sujet d'un article paru dans **Le Berdache** du mois de janvier. Cet article parlait des bars gais de Montréal et il m'a paru trop sévère sans être pour le moins constructif.

Le Berdache (ou plutôt l'auteur de l'article) peut affirmer que ce n'est pas son travail de faire marcher les bars gais, mais on peut très bien affirmer que ce n'est pas le travail des propriétaires de clubs de plaire aux critiques, mais plutôt à leur clientèle.

C'est rêver que de croire que les propriétaires de bars vont créer des endroits pour nous plaire... les bars sont des commerces. Et l'idée première d'un propriétaire, c'est de faire de l'argent. Nous vivons dans un monde capitaliste et je n'ai jamais rencontré de propriétaires de bars, qu'ils soient gais ou non, qui tiennent un bar pour le simple plaisir de la chose... son but premier est de faire de l'argent. Commerce oblige.

Si les bars nous déplaisent, il ne suffit pas de les critiquer. C'est trop facile. Il est plus logique de proposer des alternatives. Plus de danses gaies ou encore un bar coopératif. Pourquoi pas?

De plus, l'article du **Berdache** était remarquable par ses omissions, celles entre autres de la taverne Bellevue et du P.J.'s, ce dernier opérant depuis au-delà de 20 ans et étant un des seuls, sinon le seul endroit permettant à une foule de gens d'utiliser son espace pour toutes sortes d'actuvités tels que le tournage de films, des interviews, lancements, etc...

Le Berdache ne devrait pas se laisser tenter de couvrir un sujet aussi peu traité en profondeur alors qu'il publie des articles de première importance. Je pense à l'article de Pierre Vallières "L'Alternative à fleur de peau..." aux articles sérieux concernant la pédérastie et bien d'autres encore. L'article de Vallières par exemple nous donne le goût de changer les choses, d'améliorer notre vie en changeant et en ajustant nos idées. C'est un article qui nous laisse savoir que ce ne sont pas les toilettes des bars qui sont sales et crottées, mais nos têtes, et que c'est cela qu'il faut changer ou nettoyer.

Je crois que c'est cela qu'il est important de dire et de vivre. L'interview avec Navarre ou l'article de Jeanne D'arc Jutras, c'est du sérieux... descendre Bud's parce qu'il ne prend pas de publicité dans **Le Berdache,** ce l'est moins. C'est infantile. Pourquoi ne pas mentionner qu'on refuse les femmes à la porte, là ou au Réflexion. Ou que les propriétaires de chez Bud's, du Hollywood, du Limelight ou du Jardin ont déjà distribué des brochures disant qu'ils étaient contre les manifestations gaies comme ce fut le cas lors de la manifestation pour le Truxx.

Un bar gai pour moi, c'est un endroit où les hommes et les femmes peuvent se côtoyer et se sentir bien ensemble. Un bar où l'éclairage est flatteur sans qu'il empêche les gens de se voir. Un bar où un système de ventilation enlève immédiatement la fumée et où le non fumeur n'est pas agressé.

On parle beaucoup à gauche comme à droite de la libération sexuelle. Pourtant les clubs deviennent de plus en plus fermés. Des ghettos de la peau... Il est presque devenu impossible de faire des contacts. Mauvais éclairage, musique trop forte, attitudes des gens, quand on cruise, on parle pas. C'est bien connu. On développe nos petites manies schizophrénique personnelles. Il est étrange qu'entre gais le dialogue soit devenu presqu'inexistant dans des endroits que nous choisissons pour, dit-on, se rencontrer.

Un partenaire d'une nuit a son charme dans la complicité sexuelle, mais il nous reste un travail important à accomplir. Nous connaître en tant que personnes. En pleine lumière. Il nous faut ouvrir nos têtes comme les fenêtres des bars gais, s'allumer l'esprit comme on allume une lampe.

John Banks

Nos racines

Aimé Charest, un fidèle lecteur, nous fait parvenir le texte suivant qui illustre la présence de «Ber-da-shes» chez les Maudans, une tribu énigmatique des bords du Missouri aujourd'hui disparue. L'action se situe vers 1805 et elle est extraite du livre **SACAJAWA** *de Anna Lee Waldo.*

Deux silhouettes tournaient autour du feu, et Sacajawa remarqua avec surprise, que sous les tuniques de femmes on pouvait apercevoir de larges pieds d'hommes frapper le sol en cadence.

- Est-ce que se sont des femmes? demanda Sacajawa.
- Oui, répondit Bouton de Rose, et non.
- Celle-ci a l'air d'un homme, dit Sacajawa, et l'autre aussi.
- Ce sont des "beaux"*, expliqua Bouton de Rose. Les Mandans les appellent "ber-da-ches". Serais-tu complètement ignorante?
- Je sais reconnaître un homme et reconnaître une femme.
- Eh bien, ceux-ci sont des femmes dans leur village, dit Bouton de Rose.
- Je ne savais pas que l'on pouvait être les deux à la fois, remarqua Sacajawa.
- Ils ne sont pas nombreux, expliqua Bouton de Rose.

Fascinée, Sacajawa regarda les "beaux" monter des poneys pommelés et faire signe à leurs amis avec des éventails de plumes de queue de dinde. L'un d'eux portait un fouet et un chasse-mouches au poignet. Leurs selles étaient ornées de piquants de porc-épic et de queues d'hermine. Des plumes de cygne et de canard décoraient leurs robes.

- Est-ce qu'ils préfèreraient être des femmes? demanda Sacajawa.
- Tu poses vraiment beaucoup de questions, répondit Bouton de Rose avec un sourire. Je ferais aussi bien te dire tout ce que je sais. L'enfant devient un "beau" quand il a son premier rêve. Quand il est en âge d'aller rêver dans les collines, il se voit encore vêtu d'une robe. Sa mère fait alors venir quatre "beaux", le nombre sacré, s'il s'en trouve dans le village à ce moment-là; dans le cas contraire, elle complète avec des vieilles femmes connaissant les chants. Ils chantent toute la nuit pour le garçon pendant que sa mère et sa grand-mère confectionnent sa tunique. Au matin, il met la tunique, fait quatre fois le tour du feu de sa hutte, et sort. Il est alors un "beau" pour toujours.
- Bizarre, fit Sacajawa.
- En vérité, reprit Bouton de Rose, je crois que c'est la mère qui fait le "beau". La mère qui n'a qu'un fils ou un cadet qu'elle ne voudrait pas voir s'éloigner du camp. Aussi l'empêche-t-elle d'aller à la guerre ou de partir avec une fille. Elle commence pendant qu'il est encore jeune, la laisse s'asseoir comme une femme quand il faudrait lui apprendre à se tenir comme un homme et l'encourage à jouer à la poupée. Elle peut même lui apprendre à penser comme une femme et à craindre ce que font les hommes, la chasse ou la guerre, par exemple. Puis le petit garçon rêve qu'il est un "beau". Oui, la mère peut avoir une influence telle qu'il devient incapable d'avoir un rêve d'homme. Alors, il ne peut plus que rester au village, prendre soin des enfants, s'occuper de sa beauté, fumer sa pipe et s'éventer avant de s'endormir en rêvant de jolies tuniques.

*Selon Georges Catlin il n'était pas de tribu qui ne comptait deux ou trois de ces jeunes gens tous occupés de leur parure, qui n'étaient jamais ni guerriers ni chasseurs et ne se mêlaient pas à la société des hommes. Le "beau" passe le plus clair de son temps au village, à prendre soin des femmes et à s'habiller... Sa préférence va du duvet de cygne, aux plumes de canard, aux tresses d'herbes odoriférantes. Les hommes de la tribu tolèrent à l'accoutumée ces jeunes gens, ce qu'ils semblent accepter volontiers en les surnommant "vieille femme" ou "coeur faible", satisfaits qu'ils sont de leur succès auprès des femmes et des enfants qui admirent leur beauté et leur élégance.

Le Berdache est le journal de l'Association pour les droits de la communauté gaie du Québec. Les opinions qui y sont exprimées ne sont pas nécessairement celles de l'A.D.G.Q. *Le Berdache* souhaite offrir à la communauté gaie du Québec, un lieu d'expression et de communication qui lui est encore refusé dans la presse courante.
Le nom de «berdache», archaïsme de la langue française qui désignait avant le 19ième siècle l'homosexuel de façon usuelle, a été notamment utilisé par les missionnaires européens «découvrant» les tribus amérindiennes, et stupéfaits de ce que l'homosexualité y était connue, pratiquée et respectée. Nous, francophones homosexuels et lesbiennes du continent nord-américain, désireux et désireuses d'avoir notre place dans la cité d'aujourd'hui, nous aimons ce nom de berdache.
Le Berdache est publié dix fois par an et il est distribué gratuitement aux membres de l'A.D.G.Q., ainsi que dans la plupart des tavernes, clubs, discothèques et bars gais, auprès des autres groupes gais du Québec, et dans des cafés, restaurants, cinémas, librairies, théâtres et boutiques qui sont sympathiques à notre cause.

Tirage: 6000 exemplaires
Dépot: Bibliothèque Nationale du Québec.
N° ISSN: 0221-1168

Nos lecteurs et lectrices sont invités/es à nous soumettre tout article de leur choix. Les exigences sont les mêmes pour les commentaires des lecteurs et des lectrices et pour les textes, c'est-à-dire textes corrigés et dactylographiés à double interligne sur page recto seulement. Nous nous réservons le droit de publier ou non. Toute collaboration est bénévole. La date limite pour envoyer les textes du prochain numéro est le **8 avril**

Collaborateurs et collaboratrices

Rédaction, idées, reportages :
Henri Barras, Christian Bédard, Pierre Boileau, Christian Bordeleau, Gilles Castonguay, Line Chamberland, Bernard Courte, François Couture, Robert De Grosbois, Jean Fugère, Gilles Garneau, Sylvie Gauthier, Daniel Grave, Paul Huguet-Latour, Jean d'Arc Jutras, Jean-Claude Klein, Laurier Lacroix, Jacques Larouche, René Lavoie, Jean-Pierre Le Page, Mary R. Meigs, Marc Morin, Pierre Quenneville, Marie Anne Rainville, Claude Robitaille, Marthe Rosenfeld, Jean-Michel Sivry, Pierre Vallières, Thomas Waugh, Josée Yvon.

Corrections, mise en page :
Colin Bailey, Christian Bédard, Denis Bélanger, Yvon Blouin, Pierre Boileau, Christian Bordeleau, Gilles Castonguay, Robert De Grosbois, Guy Desranleau, David Heaps, Jacques Larouche, Gilles Petitclerc, Donald Pistolesi, Bruno Poisson, David Rand, Nicolas Rioux, Jean-Michel Sivry, Patrick Sullivan, Pierre Vallières.

Sources :
The Body Politic, Gai Pied, Gay Community News, Homophonies, Masques.

Publicité :
Vital Caron, Jacques Larouche.
Renseignements : 843-8671
Nous nous réservons le droit de publier ou non. Seul l'éditorial reflète l'opinion de l'ADGQ. La simple publication d'un texte ou d'une annonce ne signifie pas que nous l'endossons.

Collectif de l'ADGQ :
Christian Bédard, Pierre Boileau, Christian Bordeleau, Vital Caron, Ron Dayman, Gilles Garneau, Daniel Gravel, Jacques Larouche, Marcel Pleau, Jean-Michel Sivry.

SOMMAIRE

3 Editorial
4 Berdaches à vos plumes
5 Action/information: Montréal, Québec, Canada, U.S.A., le monde
19 Rencontre:
Jocelyne François
23 Des gais militent:
ACHUM
24 Pierre Vallières:
De Dalila Maschino à Emile Nelligan
28 Jeanne d'Arc Jutras:
29 Idées:
En marge des descentes dans les bains de Toronto
30 Promenades
31 Idées:
D'un regard à l'autre (texte de drague)
35 Un dossier lesbien:
Le colloque Une femme, deux femmes
Auto-portrait
Texte lesbiens
Les lesbiennes sont-elles normales
Lesbianisme et luttes de rôles
Interview de Donna Gray
46 La parole et l'image:
Livres, Théâtre, Cinéma, Photographie.

Page couverture :
Claude Bibeau

Adresse postale de l'A.D.G.Q.: C.P. 36, Succursale C, Montréal, Québec, H2L 4J7
Bureau de l'A.D.G.Q.:
263 Est, Ste-Catherine, Montréal (métro Berri-deMontigny).

Tél.: (514)843-8671

Permanence:
lundi, mardi et mercredi de 19h30 & 22h

Petites annonces

Appartement à louer, quelqu'un pour le partager souvent ou à l'occasion, chat à donner ou à fouetter, partenaire de voile ou de..., chinchilla à vendre?

Les petites annonces du Berdache sont pour vous.
20¢ le mot (pas cher!)
Date de tombée: le 10 de chaque mois
Message et paiement à:
Petites annonces du Berdache
ADGQ
CP 36, Succ. C
Montréal, H2L 4J7

Tarif publicitaire

	Format en cm	Tarif en dollars
Carte de visite	5 x 9	$ 25
1/4 de page	9 x 12	$ 60
1/3 de page	5.5 x 24	$ 75
1/2 page	9 x 24 18 x 12	$ 110
2/3 de page	11.5 x 24	$ 140
une page	18 x 24	$ 200
couverture 2 ou 3	18 x 24	$ 250
couverture arrière	18 x 24	$ 500

Chèques faits au nom de l'ADQG

Tombée: le 15 de chaque mois.

Informations:
Vital Caron **(514) 843-8671**
(514) 337-4979

Tirage 6000 exemplaires

Les gais perdent un ami

Le père David Innocenti, l'aumônier des groupes gais catholiques Dignity et Communauté homophile chrétienne a décidé de quitter Montréal après six ans d'apostolat parmi nous.

Originaire des Etats-Unis, le jeune prêtre était venu à Montréal dans le but d'aider son frère au prise avec la justice canadienne dans une affaire de drogue. Il décida de s'y établir et choisit de travailler à la maison Benoit-Labre, un centre d'accueil pour ceux qu'on appelle les "robineux" mais que le père Innocenti appelle plutôt les "hommes de la rue".

La première fois que je le vis, ce fut à la fin du printemps 1979 au cours d'une réunion préparatoire du 3e congrès national des lesbiennes et gais du Québec. Il avait des jeans déchirés, une chemise à demi-boutonnée, une sacoche sur l'épaule et les cheveux longs. J'avais peine à croire qu'il s'agissait bien d'un prêtre de l'église catholique. Je le revis par la suite à quelques reprises au cours d'activités gaies et je me rendis faire un reportage au Centre Newman où il célébrait la messe tous les mardis soirs pour le groupe Dignity.

J'ai bien vu le respect et l'affection que les habitués de ce centre lui portaient. À la fin de la soirée, il me conduisit en auto, sous la pluie jusqu'au métro.

Bien que je ne l'aie connu que superficiellement, je n'ai pu m'empêcher d'être impressionné par ce grand gaillard foncièrement bon, à l'esprit étonnamment ouvert et d'une franchise sans concessions.

Malgré ses idées avant-gardistes, et parfois opposées à l'enseignement officiel de l'Eglise, il avait l'approbation des évêques du Québec qu'i juge plus progressistes que ceux des Etats-Unis.

Au revoir David,

Gilles Garneau

Mardis gais de Québec

Les Mardis gais de Québec, vous invite à leur soirée de fin de saison qui aura lieu, à la salle de bal de l'Auberge des gouverneurs, centre ville, dimanche le 17 mai à compter de 21 heures.

En plus de la traditionnelle remise des trophées, les invités auront l'occasion d'assister à un spectacle préparé par quelques membres de la ligue des quilles, lequel comprendra des chorégraphies de danse, de

mode, spectacles de travesties, en plus de la musique disco.

Les soirées organisées par les Mardis Gais ont toujours remporté un immense succès auprès de la communautée gaie de Québec. Compte tenu que le lundi 18 mai est un jour de congé pour plusieurs d'entre nous, c'est l'occasion idéale pour les gens de Montréal et d'ailleurs de venir faire un tour à Québec et de participer à cette soirée par la même occasion.

Les cartes seront disponibles à la porte pour la modique somme de $5.00. Venez donc découvrir la chaleur et l'hospitalité des gens de Québec si ce n'est déjà fait...

Richard Huot, prés des Mardis gais.

L'intolérance homophobe chez nous

Le premier numéro de la revue Attitude nous relatait il y a quelques années certains cas d'homosexualité en Nouvelle-France et nous décrivait des châtiments qu'on a infligés à l'époque aux personnes trouvées coupables d'un tel "crime". Ces faits avaient été tirés d'une étude sur la vie libertine dans la province par M. Robert-Lionel Séguin. Lors de recherches personnelles, je suis tombé sur un cas intéressant datant du dix-neuvième siècle et je voudrais vous en faire part pour vous montrer jusqu'où pouvait aller les punitions non pas de l'autorité, mais de l'opinion publique pour des gens qu'on ne faisait que soupçonner de s'adonner à des actes "contre" nature. C'est le même auteur qui le mentionne dans son livre *Les Divertissements en Nouvelle-France,* (Musée national du Canada, bull. no 227, Ottawa 1968.)

Les premiers québécois avaient ramené, entre autres, de leur pays d'origine, une coutume datant du moyen-âge: le charivari. C'était une sorte de manifestation bruyante que les gens bien-pensants infligeaient à certains de leurs concitoyens pour affirmer bien haut leur désapprobation quant aux agissements qui leur déplaisaient. Les prétextes étaient nombreux et surtout d'ordre politique et social. Que ce soit à cause d'une défaite électorale ou bien pour protester contre la trop grande différence d'âge de nombreux mariés ou contre l'empressement de certains veufs ou veuves à reconvoler en juste noces, ces "happenings" agressifs commençaient généralement à la brunante et ne se terminaient souvent que lorsque les victimes dédommageaient pécuniairement les frais des "purs" qui étaient venus leur jeter la première pierre.

Pour ce qui est de l'intolérance vis-à-vis de l'homosexualité, je me contenterai de vous citer le dernier et le plus violent exemple de charivari de l'historien, qui remonte à la fin du dix-neuvième siècle, même si l'»Eglise avait tout fait depuis les débuts de la colonie pour abolir cette coutume.

"L'un des derniers charivaris tragiques se déroule à Saint-Joseph-du-Lac, dans la nuit du vingt juillet 1899. Une vingtaine de personnes se rendent à la demeure de Noël Guitard, cultivateur du lieu, âgé de 57 ans. Un employé, Napoléon Pilon, loge sous le même toit.

Les manifestants, la figure barbouillée de noir à chaussures sont armés de fusils et de pistolets. À peine sont-ils à quatre arpents de la maison qu'ils commencent à tirer. Plusieurs poussent des cris qui n'ont rien de rassurant. Un dialogue s'engage entre eux et Guitard. On lui demande de changer de vie. À quoi Guitard répond: "Qu'est-ce que je vous fais, mes chers amis? Je ne vous fais rien ni ne vous dis rien; qu'est ce que vous avez à me chanter pouille?" Les manifestants exigent cinq dollars sous prétexte que leur déplacement coûte cher. Ils se disent venus de Québec. Guitard voudrait bien acquiescer à leur désir, mais il prétend n'avoir pas d'argent. Pendant ce temps, Pilon, tout apeuré, ne trouve rien de mieux que de déguerpir. À l'extérieur, il est cueilli par quelques manifestants qui veulent lui faire un mauvais parti. Il réussit néanmoins à leur filer entre les mains.

Des pierres et d'autres objets des plus hétéroclites s'abattent sur la maison de Guitard. Sept ou huit manifestants se détachent du groupe et se dirigent vers la porte en disant qu'ils vont se saisir du propriétaire par la force. Celui-ci leur demande de s'en aller. Comme ils persistent dans leur dessein, Guitard fait feu sur le peloton, qui se trouve à trente ou quarante pas. L'un des assiégeants Xavier Lamoureux, tombe frappé à mort.

Guitard, qui plaide légitime défense, est par la suite exonéré. Il semble que cette tragédie met définitivement un terme à la coutume du charivari. On a pu y recourir par la suite, mais dans des cas isolés seulement et sans importance.

Et l'historien d'ajouter:

"Voilà que la présente étude s'achève sur un épisode plutôt triste. Mais c'est l'exception, car nos ancêtres, latins de tempérament, savaient s'amuser et se divertir en bonne compagnie."

Ce déplorable exemple d'intolérance, si près du vingtième siècle, me fait penser que les québécois savent toujours s'amuser ferme, mais qu'il leur arrive encore de ne pas laisser tout le monde s'amuser comme ils l'entendent.

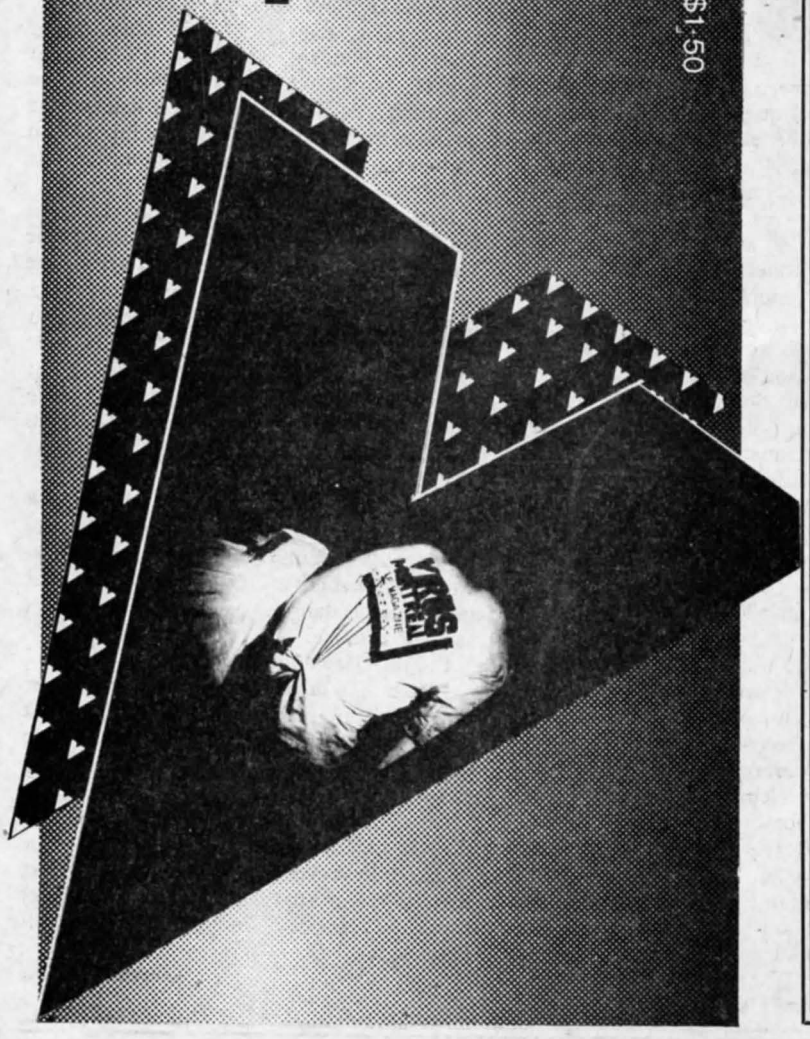
Armand Laroche

VIRUS

MONTREAL

POUR LES GENS BIEN INFORMES

LE MAGAZINE COMPLET $1.50



LA BOÎTE EN HAUT

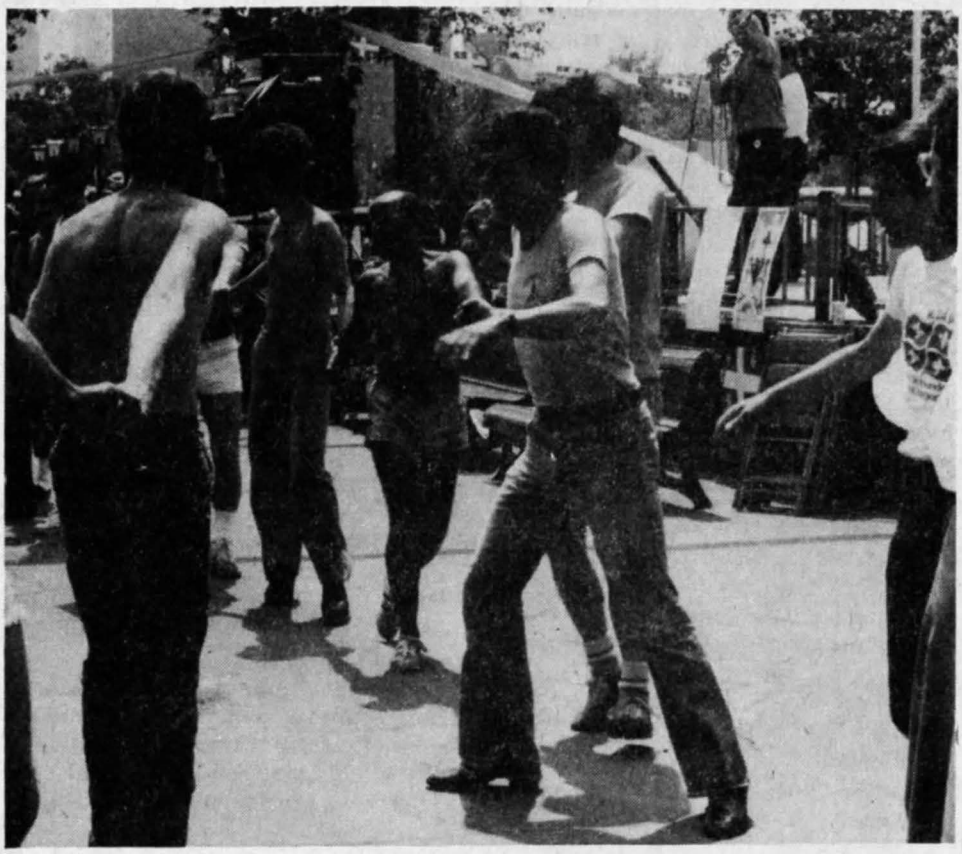
1320 Alexandre de Sève
Tél.: 527-2237
Montréal

30-31 mars et 1 avril
Comédie musicale "En l'An 2000 Sex" avec Serge Chartier, Chantal Catela, Michel Dubé. Représentation à minuit trente.
2-3-4-5 avril Patricia Vendettie
6-7-8 avril France Janin
9-10-11-12 avril Lucie Vallée
13-14-15 avril Diane Marchall
16-17-18-19 avril France Janin
20-21-22 avril Diane Marchall
23-24-25-26 avril Gabrielle Jean
27-28-29 avril Dominique
30 avril, 1-2-3 mai Marjo

Spécial
Le 22 avril à 23H
Défilé de mode
Vêtement d'été par la boutique Au Fil du Temps, Place Dupuis 844-0894.
Le personnel de la Boite en Haut célébrera l'anniversaire de Yvon.

le lundi 4 mai. À cette occasion, nous aurons Solange Rocha en récital à 23H.

Souper
Chaud ou froid,
tous les dimanches à **$1.99**



Montréal

Bilan de la Fête nationale 1980

Certains vous diront que ce n'est pas dix (10) mois après une activité qu'on publie son bilan (quand on le publie). Je répondais à ceci, que vous avez en partie raison. Aurait-il été utile de le publier en août ou décembre? Personnellement, je considère qu'à trois (3) mois de la Fête nationale 81, il est toujours temps d'évaluer notre action passée et d'en dégager les acquis afin de consolider notre prochaine démarche.

Le printemps dernier fut pour la communauté gaie de Montréal le théâtre d'une série d'événements à caractères socio-culturels d'ampleurs:

- La manif de fierté gaie,
- la danse des Berdache,
- la Fête nationale,
- la semaine du Cinéma et la table ronde sur l'homosexualité et le cinéma.

Il faut bien préciser que nous avions bien besoin de "sortir collectivement" afin de démontrer notre vive opposition à l'attaque du Sauna David par la police et dont les accusés écopent pour la communauté. Par ailleurs, les résultats du référendum ont été chez nous, comme dans la plupart des milieux militants, une très vive déception qui a sûrement encouragé, en autre, le Maire de Montréal à adopter rapidement ses fameux règlements municipaux contre la "sollicitation" et la consommation d'alcool en public. Mais il a tout de même rencontre une solide opposition de la part du R.C.M. et de la Ligue des droits et libertés qui ont formé avec la collaboration des mouvements populaires, le groupe de pression 80-81 pour protester contre ces règlements abusifs; l'ADGQ a participé très activement à cette coalition. Malgré les efforts concertés, ces règlements furent adoptés ce qui donne encore plus de pouvoir aux policiers pour harceler les éléments marginaux de notre société.

Au printemps dernier, avions-nous le goût de fêter en juin 80? Quels étaient les objectifs de la Fête? Quels en sont les acquis?

Lors de l'Assemblée générale de l'ADGQ — février 1980, une proposition à l'effet de former un ***Comité de la fête nationale*** qui aurait pour mandat d'élaborer une programmation d'activités socio-culturelles, dans le cadre de la Fête nationale 80 fut adoptée. Ce comité de neuf (é) personnes présenta à la Corporation de la Fête Nationale un projet qui fut accepté.

Sous le thème: "Fêtons gai-e-ment" notre activité se voulait une manifestation culturelle gaie qui avait pour objectifs:

1. de sortir collectivement le jour de la fête nationale de tous les québécois;
2. de permettre l'expression des différentes composantes socio-culturelles de la communauté;
3. d'illustrer à l'aide de la Fête, notre fierté d'être gais malgré les réprobations que nous rencontrons individuellement et collectivement.

Notre programmation d'activités fut conçue autour de trois (3) axes:

1. Information/diffusion
2. Activités socio-culturelles
3. La Fête

Le site retenu par le comité fut le carré Dominion qui présentait et présente toujours les avantages suivants:

1. situé au centre-ville;
2. accessible à tous même en Métro;
3. verdoyant, paisible et... bien connu des gais.

La Corporation de la Fête fut chargée de négocier avec la Ville de Montréal les modalités d'aménagement de ce site pour cette activité.

Le fonctionnement du Comité de la Fête:

Selon les recommandations de la Corporation de la Fête, nous avons opté pour le modèle de fonctionnement par objectif afin de s'assurer un maximum d'efficacité à l'intérieur d'un échéancier restreint. Chaque responsable de comité (animation et soutien en particulier) avait pour tâche de définir son plan de travail, recruter ses bénévoles et établir le dialogue entre les intervenants de la communauté et le projet de la fête. Cette expérience fut extrêmement positive car le processus de mise en place de la Fête fut pris en charge par la base.

Le financement de la Fête:

contributions "C.F.N"
$1,288.25
ADGQ
$ 666.75
Total:
$1,875.00
Corporation de la Fête nationale.

Note: Les états financiers du Comité de la fête nationale seront publiés dans le prochain Berdache merci!

Il aurait été impossible de concrétiser la Fête si nous n'avions pas reçu un appui tangible de la part de la communauté. Au total près de cinquante (50) bénévoles ont collaboré de près et de loin à la réalisation de la Fête et cela dans des conditions pas toujours faciles. Malgré les énormes difficultés que nous avons rencontré avec la Ville de Montréal nous sommes sortis collectivement près de cinq mille le 24 juin 1980 et c'est finalement une belle victoire et un nouveau défi que nous devons désormais nous efforcer de relever collectivement à chaque année. Fêter oui, mais à notre mesure et selon nos aspirations.

Le 24 juin 1981, c'est bientôt... et le Comité de la Fête Nationale de l'ADGQ vous invite à participer activement à l'organisation de la fête nationale 1981 pour la communauté gaie.

Pour de plus amples informations, communiquez avec la permanence de l'ADGQ les lundis, mardis, mercredis soirs (843-8671).

Daniel Gravel

Kiosque à l'université Concordia

Les ami-es Lesbiennes et Gais de l'Université Concordia ont tenu un kiosque d'information dans le hall d'entrée du pavillon principal les 4 et 5 février derniers. Nous y avons présenté un éventail très large de brochures sur les diverses organisations lesbiennes et gaies, allant du service téléphonique Gai-écoute aux groupes comme Naches (pour personnes juives), Integrity (Anglican-es), Dignity (Catholiques), Parents des gai-es, Femmes en neuf (trans-sexuel-les) etc.

La librairie l'Androgyne participait au kiosque avec un étalage de livres variés. On a vendu une cinquantaine de dollars de livres, et distribué une bonne centaine de Berdaches.

Le kiosque présentait aussi des affiches; l'une expliquant le sens du triangle rose, symbole hérité du massacre de cinq cent mille homosexuel-les dans les camps nazis. Une seconde affiche présentait une liste partielle des organisations lesbiennes et gai-es de Montréal avec leurs numéros.

Pendant deux jours, une douzaine de lesbiennes et de gais se sont relayé-es derrière la table pour rencontrer le public.

Les Ami-es Lesbiennes et Gais de Concordia sont une association reconnue par CUSA, l'association étudiante du Campus. Nous opérons avec le soutien technique et financier de CUSA. Nous devons aussi remercier l'association des étudiant-es grec-ques qui nous a prêté une partie de la mezzanine pour tenir le kiosque.

François Couture

La Sûreté et la moralité

Montréal — Dans son bilan des activités de la Sûreté du Québec pour 1980, le directeur général Jacques Beaudoin a donné des statistiques sur les infractions au code pénal traitées par la SQ.

Au chapitre de la "moralité", on relève 232 infractions, soit une augmentation de 100 pour cent au regard de l'année 1979. En ce domaine, la Sûreté se vante d'un taux de "solution" de 90,1 pour cent. (Pour les vols simples, le taux de solution n'est que de 26 pour cent.).

Que cachent ces 232 "infractions" à la "moralité"? S'agit-il vraiment de crimes avec victimes? La Sûreté est muette là-dessus.

M.M.

Les souris dansent...

Montréal — Ce 13 février, à court de manchettes, le quotidien de Roger Lemelin nous livrait à la une les conclusions pour le moins douteuses de chercheurs turcs: la musique disco provoquerait l'homosexualité chez les souris et pourrait avoir un effet analogique sur les humains...

Les chercheurs de l'Université d'Imzir, en Turquie, précisaient qu'en plus de provoquer cette "déviation" (sic) sexuelle parmi la gent trotte-menu, le bruit intense des discothèques engendrerait la surdité chez les porcs.

L'article de "La Presse" ne précisait pas si, inversement, le disco rendait les porcs "tapettes" et les souris sourdes. On n'indiquait pas, non plus, s'il s'agissait de souris mâles ou femelles.

M.M.

Faites votre part!

L'ADGQ a donné 250 $ en réponse à une demande d'aide financière pour aller en appel d'une déclaration de culpabilité à une accusation de grossière indécence au Sauna David .

Le fonds d'aide aux accusés du David est maintenant presque à sec...

(Faites votre chèque à l'ordre de l'ADGQ (fonds du David) et faites parvenir à C.P. 36, succ. C, Montréal H2L 4J7

Le Berdache

Association pour les droits de la communauté gaie au Québec

Abonne-toi!

• Recevez Le Berdache, régulièrement à la maison.
• Abonnez-vous au coût annuel de $6.00 et vous recevrez 10 numéros du Berdache
• Le journal vous sera envoyé sous pli discret

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____

☐ J'inclus la somme de $6.00. Je recevrai un abonnement d'un an au Berdache

☐ Veuillez me faire parvenir de plus amples renseignements sur l'ADGQ.

ADGQ, CP 36, Succ C, Montréal H2L 4J7.

L'ANDROGYNE
a but non lucratif

LIBRAIRIE
livres pour
FEMMES
LESBIENNES
HOMOSEXUELS
livres non sexistes pour enfants
FR./ANG.
1217 crescent 866-2131

CAFÉ LEDWIGE
de 17 à 2 heures am
samedi de 11am à 2 heures am
dimanche de 11am à 23 heures.
2120 GAUTHIER, MONTRÉAL
(coin des Érables, au nord de la rue Sherbrooke)

Québec

Après les gais, les féministes y passent...

Lennoxville — On se souviendra qu'en automne dernier, quelques 75 étudiants du Cégep Champlain et de l'université Bishop ont brûlé des centaines d'exemplaires de leur guide étudiant 1980-81 parce qu'il traitait de la communauté gaie, du traitement que les média lui réservent et du harcèlement policier dans 14 de ses 112 pages.

Le *Gay Community News* de Boston nous signale dans son numéro du 14 février que peu de temps après, un autre événement survenait et montrait encore une fois l'intolérance de la "majorité silencieuse". Sondra Corry, une féministe militante diplômée de l'université Bishop, se faisait transporter au poste de police par un gardien de sécurité de l'université parce qu'elle avait posé un auto-collant près d'une annonce de film sexiste. Son auto-collant disait: "This insults women" (C'est une insulte aux femmes).

Les accusations de vol du poster furent vite rejetées mais elle attend toujours les excuses que le journal étudiant *The Campus* lui doit pour l'avoir qualifiée de "paranoïaque schizophrénique insignifiante". Elle a, de plus, perdu son emploi à temps partiel au journal régional *Townships Sun* pour des raisons suspectes et elle a reçu une menace de mort advenant qu'elle n'arrête pas de "faire du trouble à l'université".

Pour sa part, Daron Westman, le concepteur du guide étudiant et fondateur de l'Alliance des étudiants gais de l'université Bishop, se fait régulièrement traiter de tapette *("Faggot")* dans les endroits publics de la région et a été battu quatre fois dans le passé à cause de son homosexualité.

Est-ce que ces deux personnes se font harceler et menacer parce qu'elles sont gaies ou féministes? Je ne le pense pas; la majorité silencieuse" *tolère* les personnes gaies et féministes tant et aussi longtemps qu'elles restent tranquilles (silencieuses?). Ces personnes deviennent dangereuses lorsqu'elles militent parce qu'elles amènent les gens à réfléchir et surtout parce qu'elles dérangent en montrant la laideur des préjugés si bien ancrés chez cette *majorité...*

Bernard Courte

Article 97: Le ministre Bédard promet une commission parlementaire

Le ministre de la justice, Marc-André Bédard, a accepté de rencontrer la coalition pour l'abrogation de l'article 97 de la Charte des droits et libertés de la personne à son bureau de Montréal, le 5 mars dernier.

Cet article, on s'en souvient, permet la discrimination sur la base du sexe, de l'état civil, de l'orientation sexuelle et le fait d'être une personne handicapée, dans les assurances et les avantages sociaux.

Le ministre croit qu'il n'est pas opportun d'abroger l'article en question parce que cela permettrait aux compagnies d'assurance de s'y opposer devant les tribunaux en se basant sur des données actuarielles.

Au moment où la charte sera révisée pour permettre la "discrimination positive" pour certains groupes défavorisés, le ministre pense que le temps sera alors venu, après 5 ans d'application, de revoir la Charte en son entier en commission parlementaire.

À ce moment, vraisemblablement à l'automne, après avoir entendu les personnes intéressées à la question le Parlement décidera de ce qui sera opportun.

M. Bédard a rappelé que son parti a posé des gestes significatifs prouvant son désir d'abolir la discrimination en amendant la Charte à deux reprises et en modifiant le Code Civil de façon à y établir l'égalité entre les hommes et les femmes.

Les groupes présents à la rencontre étaient: l'Association provinciale des enseignants protestants, Au bas de l'échelle, la CEQ, la CSN, la Fédération des femmes du Québec, le Forum des citoyens âgés de Montréal et l'ADGQ représentée par votre serviteur.

Le ministre s'en est donc tenu a des promesses, ce qui n'a guère satisfait les membres de la coalition.

Gilles Garneau

Denise Goyette reprend le collier

En août 1979, Denise Goyette devait a regret fermer le Service d'entraide homophile de Québec (SEHQ) pour des raisons financières et de santé. Or, le 15 janvier dernier le SEHQ renaissait de ses cendres dans un nouveau local situé au 245, rue Saint-Vallier est, à Québec, derrière la gare centrale d'autobus, mais cette fois avec une connotation religieuse.

Le SEHQ a décidé d'élargir ses cadres et d'être à l'écoute, non seulement des homophiles mais aussi de toutes les minorités qui vivent les mêmes problèmes dans l'Eglise catholique tel que les couples divorcés, divorcés-remariés, les prêtres n'ayant pas obtenu de dispenses de leur obligations devant le célibat, les couples qui se jugent incapable de suivre la morale de l'Eglise en matière sexuelle, les prostitués, etc. En somme les gens qui se sentent incompris ou jugés, qui s'estiment rejetés et exclus de l'Eglise. Pour cette raison, le H de SEHQ signifiera désormais "humanitaire" plutôt qu'homophile.

Le Centre pastoral et social du Service d'entraide humanitaire de Québec se veut un réel carrefour, un point de rencontre pour tous ceux et celles qui désirent promouvoir les valeurs chrétiennes rattachées aux milieux des groupes minoritaires quelle qu'en soit leur nature.

Le directeur général, Denise Goyette, invite les personnes intéressées à collaborer avec elle, à s'adresser à leur local ou a téléphoner au 522-3301.

Gilles Garneau

Les gais de Charlevoix vont de l'avant

Nous avons reçu des nouvelles de l'Association des gais de Charlevoix (ADGC).

Depuis le mois dernier, l'ADGC publie un bulletin trimestriel intitulé le CHARL-GAI. Le président, Paul-Henry Gaudreault m'a promis d'en envoyer un exemplaire à l'ADGQ qui pourra être consulté à notre local.

Ensuite, l'association est sur le point d'aménager dans un local qu'un membre a gracieusement mis à la disposition du groupe à La Malbaie.

Bien qu'existant depuis moins d'un an, l'ADGC compte déjà une trentaine de membres, ce qui est beaucoup compte tenu de la faible population du comté de Charlevoix. La carte de membre coute 3$.

Mais, hélas, il n'y a pas que de bonnes nouvelles. L'année 1980 s'est soldée par un déficit que l'organisme n'a pas réussi à combler. C'est pourquoi l'ADGQ demande à ceux et à celles qui le peuvent de lui expédier des dons.

Deux activités sont prévues dans le but d'amasser des fonds. D'abord un souper dans un restaurant de La Malbaie rappellera le 1er anniversaire de l'association le 27 juin prochain (coût: 10$), ensuite un programme intitulé "Visitez Charlevoix" permettra du 17 au 26 juillet aux gais mâles, moyennant 75$, de visiter la région et de passer neuf jours et neuf nuits sur les bords d'un lac.

On peut contacter l'ADGC en écrivant à la case postale 724, Clermont, cté de Charlevoix G0T 1C0 ou en appelant au (418) 439-2080 du lundi au samedi entre 16h et 18h.

Gilles Garneau

****

Un groupe de 26 Bostonnais, en visite à Montréal, les 3, 4, 5 avril, aimerait beaucoup rencontrer des montréalais, afin de fraterniser.

Pour ce faire, ils ont organisé un buffet qui se tiendra le 4 avril, dès 19h. Un prix minimum sera exigé pour défrayer le coût de la nourriture. Pour renseignements: Christian au 522-4465.

****

Communauté gaie

International
International Gay Association (IGA)
a/s CHLR
P O Box 931,
Dublin 4, Irelande

Charlevoix
Association pour les droits des gais de Charlevoix (ADGC)
C.P. 724 Clermont
Cté de Charlevoix G0T 1C0
(indicatif 418) 439-2080 Lundi à samedi 16 à 18h

Hull (indicatif: 819)
Association gaie de l'ouest québécois (AGOQ)
CP 1215, Succ. B
Hull J8X 3X7 778-1737

Lennoxville (indicatif: 819)
Alliance des étudiants gais de l'Université Bishop's
CP 631,
Lennoxville J1M 1Z7 563-2230

Montréal (indicatif: 514)
Action politique
Association pour les droits de la communauté gaie du Québec (ADGQ)
CP 36, Succ. C
Montréal H2L 4J7
local: 263 est, Ste-Catherine
permanence: lundi, mardi, mercredi: 19h30 à 22h
843-8671

Comité d'auto-défense gai
à rejoindre via: ADGQ
Gaiécoute
Gay Line
Librairie L'Androgyne

Comité de soutient aux accusés du Truxx
a/s 1217, rue Crescent
Montréal H3G 2B1

Coop-femmes
CP 223, Succ. DeLormier
Montréal H2H 2N6

Alcooliques gai-e-s
Aime-toi (gais)
6518 Saint-Valier
Montréal H2S 2P7

L'envol et Identification (lesbiennes)
a/s Centre social Saint-Edouard
6517 Saint-Denis
Montréal H2S 2S1
Réunions d'Identification les vendredi à 20h30

Pro-Cathédrale du disciple bien-aimé
4376, De la Roche

Info/services
Clinique des jeunes (médecine générale et maladies vénériennes)
3658, Ste-Famille
Montréal H2X 2L4
Lundi, mercredi et vendredi soir après 17h
843-7885

Contact-t-nous
(maladies vénériennes)
842-5807

Gay Info
C.P. 610, succ. N.D.G. Montréal
H4A 3R1 486-4404

L'homosexualité a droit de cité dans le projet d'éducation sexuelle du ministère

Dans sa livraison précédente, **Le Berdache** vous a fait part de l'esprit qui animait le projet d'éducation sexuelle proposé par le ministère de l'éducation.

Nous avons réussi à mettre la main sur une copie de ce document pseudo-confidentiel et nous n'en reproduisons ici que les extraits concernant les orientations sexuelles.

NIVEAU: PRIMAIRE 1er CYCLE

THEME: Orientation sexuelle
OBJECTIF TERMINAL 7:

Prendre conscience de la pluralité d'orientations sexuelles.

* Facultatif: À exploiter si la situation se présente.

OBJECTIF INTERMÉDIAIRES

7.1 Reconnaître que, si la plupart des adultes préfèrent des partenaires de l'autre sexe, certains préfèrent des partenaires du même sexe.

7.2 Reconnafe que, si la plupart des adultes préfèrent des partenaires de leur groupe d'âge, certains préfèrent des partenaires plus jeunes ou plus vieux.

7.3 Reconnaître qu'il peut faire l'objet de sollicitations à caractère sexuel de la part d'adultes ou d'adolescents.

7.4 Savoir quoi faire en cas de sollicitation à caractère sexuel.

CONTENUS NOTIONNELS

- définition de l'hétérosexualité
- définition de l'homosexualité
- pluralisme des orientations sexuelles
- types de sollicitation
- attitude de l'enfant face à une sollicitation à caractère sexuel
- les personnes à qui il peut s'adresser:
  - ressources familiales: parents, frère et soeur plus âgés
  - ressources professionnelles: enseignant(e), infirmier, travailleur(euse) social(e), policier)ère) directeur(trice) de la protection de la jeunesse, etc.
- rôle des personnes ressources qui ne lui sont pas familières
- façon de les rejoindre

NIVEAU: PRIMAIRE 2e CYCLE

THEME: Anatomie physiologique-Identité sexuelle-Image corporelle (pureté)
OBJECTIF TERMINAL 1:

Comprendre et accepter les changements anatomiques, physiologiques et psychologiques qui accompagnent la puberté.

OBJECTIF INTERMÉDIAIRES

1.10 Comprendre qu'on puisse être attiré sexuellement par une personne de son sexe et de l'autre sexe.

1.11 Exprimer ce qu'il (elle) pense des différentes orientations sexuelles.

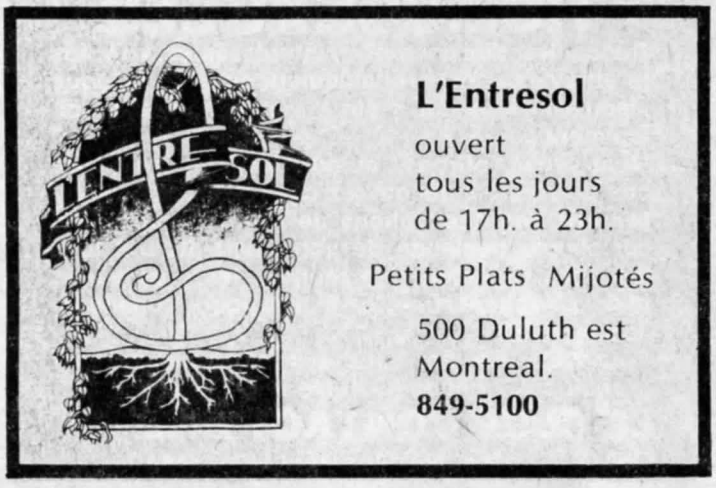
CONTENUS NOTIONNELS

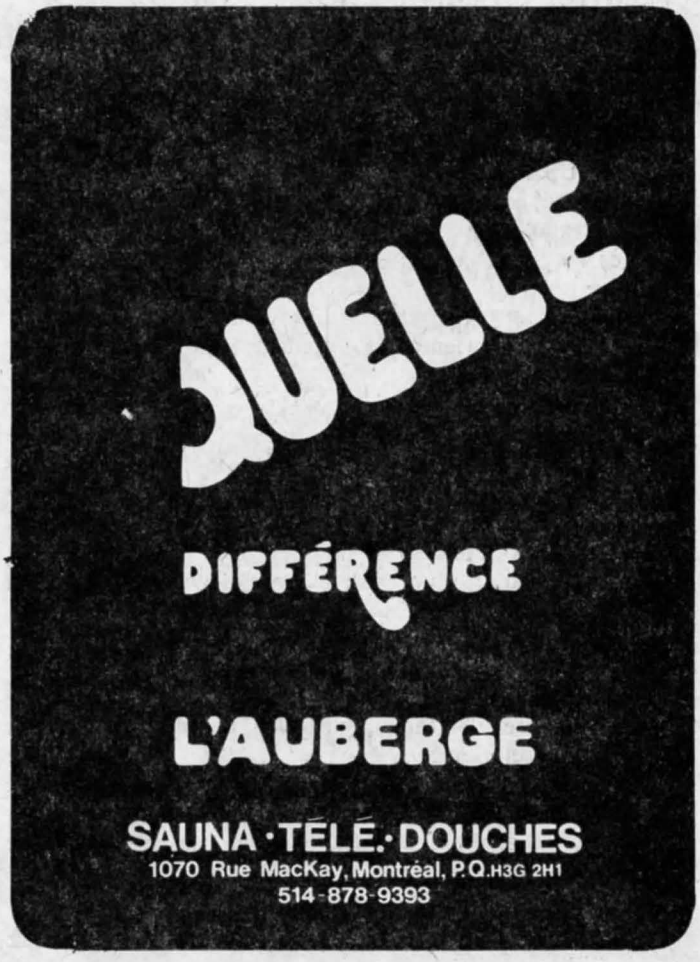
- caractère biologique et socioculturel de l'attrait sexuel
- complémentarité des sexes
- sexualité et communication
- orientations sexuelles (homosexualité, hétérosexualité, bisexualité)
- facteurs biologiques et psychologiques et sociaux.

NIVEAU: SECONDAIRE 1er CYCLE

THEME: Orientation sexuelle
OBJECTIF TERMINAL 6:

Connaître la diversité des orientations sexuelles





OBJECTIFS INTERMÉDIAIRES

6.1 Connaître les diverses orientations sexuelles que choisissent les êtres humains.

6.2 Connaître le cheminement qui aboutit à l'établissement de l'orientation sexuelle.

6.3 Accepter la pluralité des orientations sexuelles chez l'humain.

6.4 Connaître les raisons qui peuvent motiver les choix de l'abstention de toute activité sexuelle chez l'humain.

CONTENUS NOTIONNELS

- orientation homosexuelle
- orientation hétérosexuelle
- orientation bisexuelle
- distinction entre:
  - gang et homosexualité
  - amitié homosexuelle et orientation sexuelle
- notion de pluralisme
- facteurs psychologiques et sociaux de l'orientation sexuelle

NIVEAU: SECONDAIRE 2e CYCLE

THEME: Rôles et stéréotypes de rôles sexuels.
OBJECTIF TERMINAL 4:

Identifier les stéréotypes de rôles sexuels dans la "gang" ainsi qu'à l'intérieur de diverses orientations sexuelles et prendre position face à eux.

OBJECTIF INTERMÉDIAIRES

4.5 Prendre connaissance de l'expérience de vie de personnes de diverses orientations sexuelles.

4.6 Distinguer expérience homosexuelle et orientation homosexuelle.

CONTENUS NOTIONNELS

- rôles vécus à l'intérieur d'une orientation homosexuelle
- rôles vécus à l'intérieur d'une orientation hétérosexuelle
- définition de "expérience" homosexuelle
- définition de "orientation" homosexuelle

THEME: Le couple
OBJECTIF TERMINAL 6:

Exprimer sa vision de la relation de couple avec les attentes réciproques qu'elle implique.

OBJECTIFS INTERMÉDIAIRES

6.2 Reconnaître qu'un lien de couple peut exister entre personnes du même sexe.

CONTENUS NOTIONNELS

Comme on peut en juger par ces extraits, l'homosexualité y est considéré de façon positive, comme une forme acceptable de relation humaine.

Reste à savoir maintenant ce qu'il en restera après le passage du rouleau-compresseur des mouvements catholiques de droite et de Nos Seigneurs les évêques. Que sera sera. Qui vivra, verra.

Gilles Garneau

Pour TOUS les goûts

Fort Lauderdale
Key West
San Juan
Croisières
l'Europe (à l'été)

Demandez Dave à:

CLUB JEUNESSE **CLUB VOYAGES**

1700, rue Berri, suite 48, Montréal, Qué. H2L 4E7
Tél.: (514) 288-8688

G.A.D.G.

(Groupe d'auto-défense gai). Si vous avez été témoin ou victime de harcèlement policier tel que: vérification d'identité, interrogatoire, avertissement, arrestation, détention, accusation, etc., racontez votre histoire G.A.D.G. On les collectionne pour mieux vous aider!

Tél.: 866-2131 ou 282-3259

HOMOSEXUELS

Rencontrer des personnes intéressantes, vivantes et attrayantes est probablement ce qui a manqué jusqu'à maintenant à votre vie pour qu'elle soit vraiment gaie.

Nous vous offrons, aujourd'hui, de connaitre ces personnes; découvrez chez vous, et **gratuitement,** les descriptions de nos 700 membres, sur simple demande de votre part. Ils ont tous les âges, exercent les métiers les plus variés mais partagent une caractéristique commune: ils sont gais!

Pour $20. par an, vous aussi pourrez tromper la solitude... confidentiellement, entre nous!

LE CLUB CONTACT ENRG.
C.P. 245, succ. N., Montréal H2X 3M4

Canada

Le seul bar lesbien de Toronto n'est plus

Toronto (TBP) — The Fly-By-Night Lounge, le seul bar lesbien de Toronto, fermait ses portes le 9 février dernier.

L'hôtel Stage 212, où se situait le bar, a un nouveau propriétaire depuis décembre dernier et il semble que ce dernier ait décidé qu'il ne voulait plus de bar lesbien chez-lui. Il aurait donné cinq minutes d'avis aux cinq employées du club en disant à la gérante ce soir-là: "Get lost!" ("Sacr' ton camps d'icitte!")

Ce monsieur (un hétérosexuel, en passant) est aussi propriétaire du Quest, un bar pour hommes gais situé rue Yonge. L'ex-gérante et d'autres femmes organisent un boycottage du Quest et souhaitent que les gais autant que les lesbiennes les appuieront.

B.C.

Le "Sun" attaque le maire de Calgary

Calgary (TBP) — Ralph Klein est devenu la cible du journal *Calgary Sun* parce qu'il a participé à une fête gaie et souhaité la bienvenue aux "citoyens gais" de sa ville. Il avait été invité à une soirée de gala réunissant quelque 500 personnes gaies par le président du groupement "Gay Information and Resources Calgary".

Bien qu'il n'ait fait qu'une apparition d'une quinzaine de minutes, le *Sun* s'est emparé de cette nouvelle pour annoncer à la une "Klein appuie les droits des gais" le 12 janvier dernier. Et deux jours plus tard, dans son éditorial, le rédacteur en chef condamnait "les politiciens qui encouragent servilement toute minorité qui tente de légitimer des pratiques sordides."

L'attaque du *Sun* semble avoir effrayé Klein qui disait par la suite: "(Les gais) ne devraient ni demander, ni s'attendre à des privilèges ou des droits spéciaux". Il ajoutait qu'il était contre "la prostitution homosexuelle et la pédérastie". La communauté gaie ne lui en demandait pas tant!

Le **Body Politic** demandait à l'adjoint du maire s'il regrettait maintenant d'être allé à ce bal gai. Celui-ci répondit: "Seulement dans le sens de la réaction du *Sun* qui a pris beaucoup de son temps. En fait, tout ce qu'il a dit au gala, c'est que les gais font partie de la société et qu'aussi longtemps qu'il sera maire, ils auront des droits... (Klein) croit fermement qu'il est maire de **tous** les résidants de sa ville".

À quand le jour où Montréal se dotera d'un tel maire?

B.C.

Appui de la fédération des étudiant-es d'Ontario

Kingston (TBP) — La Fédération des Etudiant-es de l'Ontario, à l'occasion de son congrès tenu en janvier a adopté une résolution enjoignant les conseils étudiants d'appuyer les organisations étudiantes lesbiennes et gaies, tant par un support moral que financier. La motion enjoint aussi les leaders étudiant-es, afin qu'ils approchent leurs députés provinciaux en vue de soutenir un amendement du code des droits de la personne en Ontario.

F.C.

Des enseignants militent

Vancouver (TBP) — La Fédération des enseignants de la Colombie-Britannique a adopté une proposition à l'effet de "tenter d'éliminer la discrimination sur la base de l'orientation sexuelle dans le système scolaire". Cette proposition aurait été adoptée avec presqu'aucune discussion selon le président de la Fédération, Ken Acheson.

Il soulignait que cette proposition ne s'appliquerait pas seulement à la sécurité d'emploi mais aussi aux programmes scolaires. "Nous tentons d'éliminer toutes formes de discrimination dans les écoles primaires et secondaires de la province", insiste-t-il.

B.C.

dès 19h30
Tous les
lundis
mardis
mercredis

Permanence
à l'A.D.G.Q.

Passez nous voir
Téléphonez

843-8671

Chez Jean Pierre M.J.A.

Le restaurant français par excellence

Souper:

- **du lundi au mercredi, de 18H à minuit**
- **du jeudi au dimanche, de 18H à 1H.**
- **Notre spécialité: les flambés**

Table d'hôte tous les soirs
Du lundi au vendredi
Repast complets à partir de $7.50

LE DIMANCHE "BRUNCH" de 11h30 à 16h

$4.95, incluant Bloody Mary, Caesar ou Screw Driver

Bientôt 4 mai
1er anniversaire
de
Chez Jean-Pierre
Nombreux artistes invités
et
Buffet Gratuit

Dimanche de Pâques 19 avril

Spécial Jean-Pierre

Dinde farcie et jambon à l'érable
Buffet de salade à volonté
Pommes de terre roties et légumes
Gâteau pascal ou salade de fruit frais au kirsch

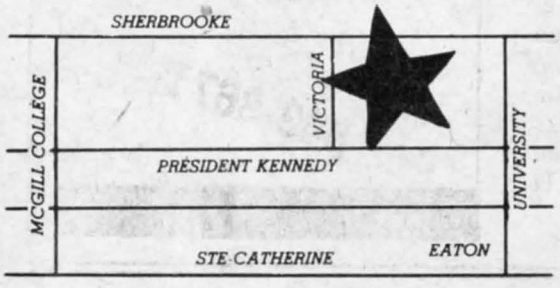
Thé ou café
Le tout seulement $15.00
"NON S'PAS CHER"

Heures de cocktail
17h à 19h
avec hors-d'oeuvres chauds ou froids servis gratuitement

2077 Victoria

Pour réservations
849-5038

Venez finir votre soirée au Gant de Velours avec Diane Marshall et son trio



GANT DE VELOURS

Réception privées organisées sur demande

Est pris qui voulait prendre!

Toronto — Les droits des homosexuels sont devenus une des questions soulevées au cours de la campagne électorale en Ontario à la suite des descentes effectuées dans quatre saunas homosexuels de Toronto à la fin de la première semaine de la campagne. 286 personnes ont été arrêtées, vingt parce qu'elles travaillaient dans ces saunas, 266 parce qu'elles s'y trouvaient. C'est la première fois qu'il y a autant d'arrestations en une seule fois depuis la crise d'octobre de 1970. La communauté gaie a réagi violement en manifestant à deux reprises, une fois de manière spontanée et une autre fois de façon organisée, devant Queen's Park et le poste de police qui a entrepris les descentes. Des milliers de personnes participaient à ces manifestations.

Cette question des droits des homosexuels pourrait coûter aux libéraux le seul siège qu'ils détiennent dans la région torontoise. Ce siège était représenté par Mme Margaret Campbell qui, en 1973, avait défait le procureur général lors d'une élection partielle. Mais Mme Campbelle se retire maintenant de la politique et sa circonscription de St. George est convoitée par une jeune étoile de la scène municipale, Mlle Suzanne Fish, recrutée par les conservateurs au faite de sa carrière de conseiller municipal à Toronto.

Des membres de la communauté gaie, majoritairement regroupée dans la circonscription de St. George, ont tenté sans succès d'obtenir la candidature libérale à la suite de tous ces événements. La candidature est allée à M. Bruce McLeod, ancien modérateur de l'Eglise Unie du Canada et grand défenseur des droits de la personne. La communauté a également tenté, sans succès, d'obtenir la candidature néo-démocrate dans St. George. Devant le refus des deux partis de l'opposition de prendre le risque de nommer un homosexuel comme candidat, le leader de la communauté gaie de Toronto et candidat défait aux élections municipales de novembre 1980, M. George Hislop, a décidé de se présenter comme candidat indépendant. Les observateurs s'attendent à ce que cette candidature enlève suffisamment de votes aux libéraux pour permettre à Mlle fish de gagner la victoire.

Les médias harcèlent les leaders de l'opposition pour savoir s'ils accorderaient des droits aux homosexuels s'ils prenaient le pouvoir et s'ils appuient la création d'une enquête spéciale indépendante pour déterminer si la police a fait preuve de brutalité injustifiée au cours des descentes. Les néo-démocrates avaient demandé, lors du débat en deuxième lecture de la révision de la charte des droits de la personne de l'Ontario, que soit incluse dans cette charte une clause défendant la discrimination pour raison d'orientation sexuelle. Les libéraux avaient également tendance à appuyer une telle clause, mais ont eu droit à un vote livre sur la question étant donné que la plupart de leurs électeurs se trouvent dans des comtés rureaux ou semi-ruraux et n'accepteraient jamais qu'on reconnaisse des droits à des homosexuels. Les conservateurs s'y opposent farouchement. Pour l'instant le premier ministre, M. Davis, refuse de se prononcer sur les descentes. De son côté, le leader de l'opposition officielle, M. Stuart Smith, chef du Parti libéral, refuse de répondre à toutes questions sur le sujet tant que le premier ministre ne s'est pas prononcé.

La question des droits des homosexuels est aussi litigieuse que celle du bilinguisme en Ontario. Les conservateurs n'ont pas besoin de parler pour récolter l'appui de tous ceux qui sont contre ces deux questions puisque les conservateurs y ont toujours été opposés. Les partis de l'opposition sont donc obligés de se débattre contre les mauvais effets d'un appui véritable ou insinué accordé à des causes controversées. Les lignes ouvertes et les lettres aux éditeurs indiquent bien que la majorité de la population s'oppose à reconnaître des droits aux homosexuels. Pourtant, ceux-ci ont reçu l'appui du Conseil du Travail du Toronto métropolitain, du Comité de la journée internationale de la femme et d'individus impliqués dans la défense ses droits de la personne. Plusieurs éditoriaux demandent une enquête indépendante. Un pasteur, le révérend Brent Hawkes fait une grève de la faim pour obtenir l'enquête et un des principaux employés du service de santé de la ville s'est fait congédier pour avoir publiquement protesté contre la décision de soumettre tous les accusés à des tests de maladies vénériennes, déclarant que c'était une décision médiévale.

Gilles Castonguay

Heures d'ouverture:
Lundi au vendredi: 11 a.m. à 1 a.m.
Samedi: 5 p.m. à 11 p.m.

Restaurant
Chez Oscar
Cuisine française - Crêpes bretonnes
Licence complète

1665 EST, STE-CATHERINE TÉL.: 525-0853

SALON (M)
Complexe Fébroni

À Découvrir
Ouverture le 17 mars

1419 Drummond, Montréal
(514) 844-5088

U.S.A.

Le maire de la rue Castro

Los Angeles (GCN) — Un cinéaste gai, Jerry Wheeler, vient d'annoncer son intention de produire un long métrage sur la vie et la carrière politique de Harvey Milk, le militant gai échevin à la ville de San Francisco, qui fut assassiné en 1978.

Le titre provisoire de ce film est "The Mayor of Castro Street" et le tournage devrait commencer plus tard ce printemps. Wheeler précise que ce projet est nécessaire car "la communauté gaie a un besoin urgent de trouver dans les media une représentation positive et forte qui montrera la diversité des manières de vivre gaies et qui aidera à promouvoir une meilleure prise de conscience de Monsieur Tout le Monde (*"Middle America"*) quant à la réalité du mouvement gai". Il ajoute: "Bien que Harvey Milk soit le protagoniste de ce drame politique controversé, c'est la communauté gaie toute entière qui en sera la véritable **vedette.**"

B.C.

Dans les "tea-rooms" du Capitole

Washington — Le représentant républicain John Hinson a plaidé innocent du délit de tentative de sodomie, au début de février, dans la capitale américaine. Il avait été pris en flagrant délit avec un assistant bibliothécaire dans une salle de toilette du Capitole.

Ses collègues au Congrès, le leader de la minorité républicaine et son bras droit, ont affirmé, à la suite de l'incident, que Hinson devait démissionner pour "se consacrer à ses problèmes personnels".

On ne sait ce qu'il est advenu du bibliothécaire. Petit détail qui en dit long sur les capacités de l'inculpé ou sur la piètre connaissance de l'anatomie de la part des flics du Capitole: le chef d'accusation parlait de "sodomie buccale". Pourtant, tous les dictionnaires définissent la sodomie comme étant le coït anal...

M.M.

La vie en rose

New York — Une sérieuse revue scientifique américaine, le "Science Digest Magazine", écrit que certaines teintes de rose semblent avoir un effet sédatif et peuvent même détendre les muscles. La couleur rose signalerait en effet aux glandes surrénales de ralentir leurs sécrétions, lesquelles agissent à leur tour sur le muscle cardiaque.

Les spécialistes conseillent toutefois de ne pas peindre vos pièces en rose, parce qu'une exposition prolongée à la couleur pourrait entraîner une affection, appelée"malillumination", qui entraîne un déséquilibre dans le système endocrinien. Affection dont les habitués de "Bud's" et "Jonas" ne risquent pas de souffrir.

M.M.

Le sexe des anges "rides again"

Los Angeles — Un religieux américain qui, en novembre dernier, dans une étude sur l'homosexualité chez les prêtres, avait suggéré que le fait pour les ministres du culte d'avoir des rapports homosexuels pourrait les aider à surmonter de "graves troubles psychologiques", a été rappelé à l'ordre, le 20 février, par son supérieur général à Rome.

La suggestion du père Richard Wagner, de l'Ordre des missionnaires de Marie-Immaculée, avait été publiée dans un hebdomadaire catholique. Selon lui, pour beaucoup de prêtres, "le manque d'intimité physique, supposé leur assurer une complète disponibilité pour l'Église, est en fait une privation débilitante qui leur gâche la santé et les rend moins créatifs". Il ajoutait qu'on ne devrait pas sous-estimer "les graves conflits psychologiques que l'abstinence totale peut entraîner".

Le supérieur hiérarchique du père Wagner, à Oakland (Californie), a rétorqué que le célibat des prêtres ne signifiait pas seulement de ne pas se marier, mais également de pratiquer la chasteté.

Voilà bien la sorte d'angélisme qui risque de perpétuer longtemps l'attitude hypocrite des Églises à l'égard du sexe.

M.M.

Communauté gaie

Librairie L'Angrogyne
1217, rue Crescent
Montréal H3G 3B1 866-2131

Parents des gai(e)s/Parents of Gays
CP 1764 Succ R
Montréal H3Z 1H0 486-4404

Services communautaires pour lesbiennes et gais
Groupes de discussions
pour les femmes: le mardis à 19h30
pour les hommes: les mercredis à 19h30
5, Weredale Park
Westmount H3Z 1Y5

Gaiécoute
Tous les soirs de 19h à 23h 937-1447

Gayline 931-8668
Tous les soirs de 19h23h 931-5330

Média

Le Berdache
CP 36, Succ. C
Montréal H2L 4J7 843-8671

Production 88
a/s Michel Rondeau
3732, rue St-Christophe
Montréal, H2L 3X5

Côte à Côte
télévision: Canal 9 Montréal : Lundi 23h, jeudi 22h, samedi 3h
Rive-Sud Montréal : Mercredi et vendredi 23h
Québec : Mardi et jeudi 23h

radio: CINQ-FM, 102,5 Montréal: Mardi 16h

Religieux

Communauté homophile chrétienne (catholique)
354, rue Murray 688-9071
Montréal Lundi 19h30

Dignity Montréal Dignité (catholique)
Newman Center
3484, rue Peel
Montréal H3A 1W8 Mardi 19h30

Eglise communautaire de Montréal/ Montréal Community Church
CP 610, Succ. NDG
Montréal H4A 3R1

Integrity (anglican)
305 Willibroad
Verdun H4G 2T7 766-9623

Naches (juif)
CP 298, Succ. H
Montréal H3G 2K8 488-0849

Pro-cathédrale du disciple bien-aimé
"Vieux catholiques"
4376, de la Roche
Montréal, H2J 3J1 525-5245

Messes: Lundi au samedi 19h dimanche 15h
Cours du séminaire: mardi 20h

Social

Associations des bonnes gens sourds
CP M64 Succ R
Montréal, H2S 2B1

Ligue Lambda inc.
CP 701 Succ N
Montréal H2X 2N2
quilles: mardi 21h30
ballon-volant: mercredi 20h30
renseignements: Alain ou Jacques: 843-5889

Le Monde

La Conférence internationale des lesbiennes de l'ILIS

Homophonies (février 1981) — Lors de la 2e conférence internationale de l'IGA (International Association for Gay Women and Men) à Barcelone en avril 1980, les femmes présentes ont créé l'ILIS (International Lesbian Information Secretariat) pour organiser une conférence des lesbiennes qui serait préparatoire à la conférence annuelle de l'IGA et aussi pour essayer de contacter plus de lesbiennes et faire circuler l'information entre les groupes.

Cette première conférence internationale des lesbiennes a eu lieu à Amsterdam en décembre dernier et comptait environ 70 participantes qui venaient du Canada, des Etats-Unis et des pays de l'Europe occidentale à l'exception du Portugal. Plus de 20 groupes de travail se sont réunis sur des sujets aussi variés que modes de vie lesbiens, pédophilie, sado-masochisme et mères lesbiennes.

Voici les résolutions adoptées par le groupe de travail sur l'IGA et l'ILIS:

- le but de l'ILIS est de promouvoir la libération des lesbiennes au moyen d'échanges d'informations et de la coordination des actions;
- le "S" de ILIS signifiera dorénavant "Service", les connotations de "Secretariat" ayant choqué certaines participantes;
- les décisions concernant les structures et le fonctionnement seront prises lors de la conférence du 15 avril à Turin (Italie), pour préparer celle de l'IGA le 17 avril.

L'ILIS sera devenu une association de lesbiennes qui travaillent, non plus "dans", mais "avec" l'IGA; l'indépendance totale étant impossible à cause d'un manque de moyens financiers et humains.

B.C.

"Fuori" appuie les gais Torontois

Rome — Deux membres du mouvement gai italien "Fuori" ont démontré leur appui à la cause des homosexuels arrêtés dans des bains de Toronto en s'enchaînant à une grille de l'ambassade canadienne à Rome, le 24 février.

Selon Enzo Franconi et Giovanni Minerva, ce geste de protestation a reçu l'appui de l'Association gaie internationale (IGA).

Deux fonctionnaires de l'ambassade ont scié les menottes qui liaient les deux gais italiens à la grille et les ont invités à prendre un verre. L'attaché de presse de l'ambassade, Gilbert Reid, a affirmé à l'AP, après l'incident, que tout le monde s'était bien entendu. Il a ajouté que le motif des descentes de la police à Toronto avait été la prostitution de mineurs et non pas l'homosexualité. (On se demande où M. Reid a pris ces renseignements, puisque personne n'a été accusé de prostitution à la suite des razzias du 5 février à Toronto.)

M.M.

La Suède aujourd'hui, le Québec demain?

STOCKHOLM — Une commission mise en place par le gouvernement de Suède pour étudier les problèmes juridiques posés par les couples d'homosexuels a proposé, le 11 février, trois solutions possibles: le mariage, l'enregistrement administratif ou le concubinage légal.

Le rapport doit être soumis aux autorités administratives et à diverses organisations. Son but est d'accorder aux homosexuels vivant ensemble les mêmes droits et devoirs (prestations sociales, impôts, etc.) que ceux qui s'appliquent aux couples hétérosexuels. Les intéressés pourraient ainsi éviter d'être taxés deux fois comme célibataires et bénéficier des mêmes droits que les autres couples en cas de divorce ou de décès.

Selon le rapport, il y a en Suède quelque 650,000 homosexuels (sur une population de quelque 8,3 millions).

Mentionnons que c'est un peu dans ce sens que va une recommandation récente de la Commission des droits de la personne du Québec.

M.M.

Le procès des pédophiles du PIE est terminé... ou presque

Londres (Gay Community News) — Quatre membres du Paedophile Information Exchange (PIE), un groupe qui voulait la légalisation des rapports sexuels entre adultes et enfants consentants, ont reçu la décision de la cour dans leur procès qui a eu lieu en janvier dernier (voir Berdache n° 17, p. 20).

Les accusations portées contre eux étaient de "conspiration pour corrompre les moeurs" à cause de la publication d'une page Contact dans laquelle les membres du PIE pouvaient placer de petites annonces. En début de procès, le juge a décidé de diviser en deux l'accusation. Les accusés auraient donc publié cette page Contact d'une part "avec l'intention que les annonceurs amènent les lecteurs à leur donner des occasions de commettre des actes sexuels illégaux avec des enfants" et d'autre part, "avec l'intention que les annonceurs incitent les lecteurs à leur envoyer des articles obscènes et à se servir des postes de Sa Majesté pour ce faire".

Un premier accusé est déclaré non-coupable de "conspiration à la corruption et à la débauche de la moralité publique d'adultes et d'enfants". Deux autres sont acquittés du chef d'accusation le plus grave, soit l'encouragement de relations sexuelles illégales entre adultes et enfants, mais ils devront retourner en cour pour un nouveau procès quant à l'encouragement d'échange de pornographie entre les membres du PIE. Le président du PIE, Tom O'Carroll, devra revenir en cour sous les deux chefs d'accusation.

Ces nouveaux procès sont nécessaires parce que les 12 membres du jury ne pouvaient arriver à une décision unanime (la rumeur veut qu'une majorité favorisait l'acquittement). La question n'est pas de savoir si les annonces existent car 5 des 360 peuvent être interprétées comme une invitation à des occasions de relations sexuelles illégales. La question est de savoir si le conseil exécutif du PIE était d'accord pour *offrir l'occasion* aux annonceurs de donner l'occasion aux lecteurs de commettre des actes illégaux. C'est cette question d'*occasion* qui fait problème et qui semble difficile à prouver.

B.C.

Rencontre avec Jocelyne François, auteur de "Joue nous Espana", prix Fémina 1980, par Jean-Michel Sivry

La manière douce et le militantisme

JMS — Ce qui me vient à l'esprit quand je regarde en même temps ton oeuvre et les quelques interviews que j'ai déjà lues, c'est ce qui m'apparaît être le mode ou le style de communication. Tu as dit dans une interview qu'écrire ne saura jamais satisfaire une demande. Toutefois dans le choix de lire que nous, lecteurs, nous faisons, il y a une demande et cette demande génère une communication. Ta façon de communiquer, il me semble, c'est la manière douce. Peux-tu me dire ce que c'est pour toi dans l'écriture et dans la vie?

JF — La manière douce? Je suis très contente que tu aies vu que c'était la manière douce. C'est vrai. C'est surtout à cette manière-là que je crois. Dans la vie, ça me paraît évident. Parce que je crois avoir remarqué, depuis le temps que je suis sur terre, qu'une espèce d'agressivité habituelle ou de principe me paraît superflue, inutile, plutôt à éviter. Pour autant, je n'exclus pas la netteté et quelquefois la violence nécessaire pour ce qui est de certaines choses sur lesquelles on ne doit jamais transiger. Ensuite, tu as dû remarquer que je suis violemment contre la séparation arbitraire des hommes et des femmes, et des homosexuels l-s et des homosexuelles, deux l-e-s. C'est indis-sociable, ça va dans le même sens et je ne vois pas pourquoi il y aurait des ghettos qui se sépareraient. Je suis contre le principe des ghettos en général. J'ai remarqué aussi dans la vie courante que lorsque l'on vous pose des questions, une des meilleures façons de ne pas se dérober c'est de répondre tranquillement et entièrement la vérité, et à ce moment-là, les gens sont réellement désarmés. Donc, je crois que la preuve est archi-faite, la manière douce, elle est largement préférable à l'autre.

Alors pour l'écriture, c'est un peu pareil puisque l'écriture est très liée à la vie. Si j'ai pu dire que l'écriture ne peut pas répondre à une demande, c'est parce que je pense qu'elle répond à une demande *par surcroît*. Mais elle ne doit pas être faite *pour* répondre à une demande. La littérature est libre, l'écriture est complètement libre. Et c'est dans la mesure où elle est libre, où elle suit sa pente, qu'elle est authentique et qu'elle répond automatiquement à une demande. Mais on doit exclure toute notion de fabrication qui serait précisément écrire pour répondre à une demande. Ecrire est un besoin impérieux, c'est comme ça! En un sens on écrit pour soi. Mais comme notre soi individuel est noyé dans la masse des autres, on écrit par surcroît pour les autres!

JMS — Est-ce que ce choix, cette manière, qui malheureusement est souvent mal comprise du milieu militant, implique que tu n'as pas tellement de rapports avec ce milieu là et notamment avec le mouvement des femmes puisque, bien entendu, le lesbianisme débouche assez rapidement sur la situation de ce mouvement?

JF — D'abord je peux te préciser tout de suite que je n'aime pas du tout les mots "lesbianisme" ou "lesbienne". Parce que je ne me sens aucune référence culturelle à l'île de Lesbos. Vraiment, c'est très fréquemment employé, c'est relativement, esthétiquement assez joli, mais moi je déteste tout à fait parce que ça me semble une façon détournée de rejeter, comme ça, dans la mythologie, dans les temps anciens, dans une zone culturelle qui n'est pas familière à tout le monde une réalité qui est beaucoup plus profonde que ça. Il est vrai que je n'ai jamais été une militante engagée dans un mouvement. Mais je considère que le fait d'écrire des livres et de ne mettre aucun paravent, aucun masque entre ma personne et ce que j'écris, le fait de collaborer à une revue comme *Masques,* par exemple, en France, (et je précise que j'y ai collaboré parce qu'elle était mixte) sont les seules façons de «militer» pour lesquelles je me sens faite. En plus, il arrive que j'accepte des discussions, des débats, le moins possible parce que je n'aime pas beaucoup les discussions — je trouve que c'est un peu stérile. Autre chose aussi; tu sais que j'ai des enfants; je suis passée par 7 ans de mariage. Il y a 2 filles et un garçon, dont je crois que j'ai été une mère telle que le souhaite quelqu'un comme Tony Duvert. Je crois que j'ai été cette espèce de mère-là. Ça n'a l'air de rien mais ce n'est pas fréquent et cela implique pas mal de choix différents et entraîne des conséquences sociales graves. J'ai du déteindre sur quelques personnes. Et mes enfants ont été formés de façon un peu différente, si bien que ça a été ma militance à moi finalement

Changer l'air du temps, pour aider les jeunes à s'opposer à leur milieu.

JMS — N'est-ce pas déjà quand on est favorisé et privilégié — aussi bien intellectuellement que dans le milieu où l'on a décidé de vivre — qu'il est possible de réagir avec cette forme calme?

JF — C'est une question que je me suis posée souvent parce qu'elle est posée dans beaucoup de lettres que je reçois. Pour une forte proportion de gens jeunes, cette question est en suspens. Là je suis de ton avis, mais je précise que j'ai été favorisé intellectuellement mais pas socialement.

JMS — Même aujourd'hui, je crois tu as des difficultés sérieuses avec tes parents?

JF — Oui, c'est vrai. J'ai essayé de me mettre à la place de ces jeunes filles et garçons, pour leur répondre, et je pense que les mouvements de militance son indispensables. Tu vois, moi je trouve que j'ai besoin d'une autre sorte de militance mais je ne dis pas que ces mouvements sont inutiles. Je les trouve indispensables parce qu'ils font changer l'air du temps. Et on a besoin de l'air du temps pour avoir de la force vis-à-vis de sa famille, vis-à-vis de son milieu de travail. Peut-être que les livres des écrivains vont à *long terme* changer les choses, mais dans l'immédiat, ce seront des mouvements de militance, des journaux comme le vôtre, où d'autres qui existent en France. L'air du temps est le support impalpable, mais tout à fait réel, dont ont besoin ces jeunes — ou ces moins jeunes — pour s'opposer à leur milieu. Ça leur donne un sentiment de la collectivité qui est extrêmement précieux.

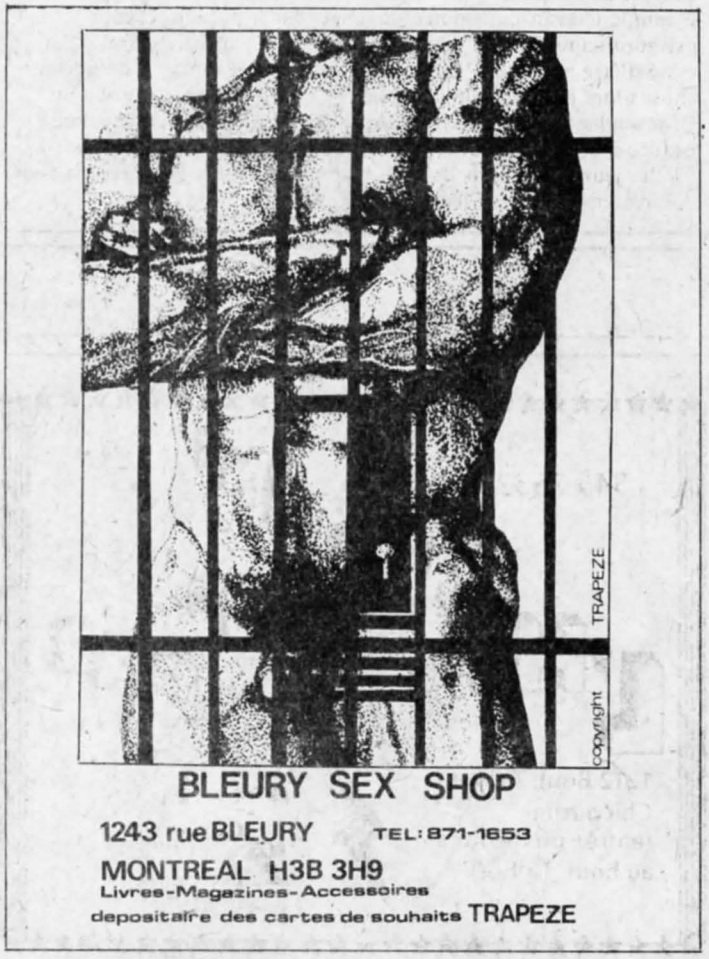
JMS — Une sorte d'aide... effectivement impalpable!

JF — Impalpable et très efficace. Et même qui peut éventuellement parvenir à l'oreille des parents récalcitrants et, pour les meilleurs, les faire un peu réfléchir. Je dis pour les meilleurs parce que quand même il y a certaines générations pour lesquelles je n'ai pas beaucoup d'espoir.

Des valeurs d'ouverture et de compréhension

JMS — Tu laisses entendre, à propos de l'homosexualité, que ça pourrait être un mieux ou un plus. Est-ce que ce mieux ne serait pas en rapport avec le potentiel subversif du vécu homosexuel. Autrement dit, une chance de *mieux* comprendre les autres *parce qu'on* est mal compris.

JF — Oui, je crois. Si je ne suis pas plus affirmative encore pour le moment, c'est parce que je connais un certain nombre de gens hétérosexuels qui sont très capables de toutes ces choses aussi. Alors, je ne veux pas affirmer en bloc: l'homosexualité, la philosophie, la mentalité homosexuelle c'est mieux. Seulement j'ai le sentiment qu'il y a dans l'homosexualité des valeurs extrêmement positives: des valeurs d'ouverture, des valeurs de compréhension justement. Comme je m'intéresse beaucoup à l'astrologie par ailleurs, je pense qu'elles tiennent peut-être au symbolisme d'Uranus et du signe du Verseau, qui sont des valeurs de fraternité et d'avant-gardisme. Elles sont peut-être aussi l'espoir politique, l'espoir social, l'espoir humain des décennies à venir, et qui peuvent entre parenthèses et entre autres, régler d'une façon beaucoup plus sûre le problème de la surnatalité. Je pense que l'homosexualité qui semble maintenant s'affirmer publiquement vient à point nommé pour régler le problème de la surnatalité. Il n'y a pas de hasard! Je pense que dans cent ans ce sera très clair. Actuellement on a l'air d'être un peu fou fou de l'affirmer, mais quand dans cent ans, on fera une rétrospective, ce sera très clair. Je pense aussi que l'homosexualité est la seule puissance qui puisse faire reculer la guerre. C'est un problème énorme. Je pense que l'hétérosexualité fait que la plupart des gens sont si mal dans leur peau. Il y a une telle misère sexuelle que la soupape de sécurité, en définitive, c'est la guerre. Et je pense que quand tout le monde sera vraiment réconcilié avec son corps — je ne dis pas que tout le monde doit être homosexuel — on viendra enfin à bout de la guerre. Si tu veux, j'attends énormément sur le plan philosophique, sur le plan social et sur le plan d'un «socialisme» entre guillemets, du développement de l'homosexualité.



Si l'amour a cessé, touchait-il toutes les zones de l'être?

JMS — Tu as cité trois plans essentiels, mais où est le plan individuel? Est-ce que le bonheur n'est pas quelque chose de très difficile à atteindre? Il me semble que ta position est incroyablement idéaliste sur le couple.

JF — Tout à fait idéaliste, parce que j'ai la chance de pouvoir le vivre, cet idéalisme. Ecrivant à partir de ma vie, je suis bien obligée de dire aussi ça. C'est un discours très volontaire. Seulement il faut que tu sois bien sûr qu'il n'y a pas de position de mépris de ma part jamais. Et que vraiment j'entends tout. Et je crois que je comprends bien tout ce qui peut se passer. Si pour ma part je ne ressens le bonheur possible que dans l'unicité amoureuse, c'est pas de ma faute. Je suis sincère, c'est tout! Il peut y avoir dans les couple vraiment enraciné, avec un long passé (et j'espère, avec un long avenir), il peut y avoir des pièges. Simplement, ce qui m'intéresse moi, c'est de faire coïncider la passion et le temps, tu vois, la durée et l'amour. C'est extrêmement difficile. Je comprends très bien que d'autres vies puissent se vivre sur un autre schéma. Pourquoi, étant une femme, vivant avec une femme depuis de longues années, pourquoi les images, les évocations, la littérature ou les films qui montrent l'amour homosexuel masculin me touchent-ils plus? Je n'en sais rien moi-même. Et ce bonheur là, que je dis maintenant, j'ai eu énormément de difficultés pour le retrouver, pour le faire, le rendre possible à nous deux. Je sais ce que sont les moments de marasme où on est tenté de tout abandonner; donc à partir de là je peux comprendre n'importe quel type de situation. Il n'y a aucun triomphalisme dans mon travail. Je ne dis pas: «Voilà comment je vis, c'est merveilleux, tout le monde doit prendre modèle sur moi, tout ira bien.»

JMS — Si on te lit attentivement il y a quelque chose de troublant; c'est comme si, lorsqu'on avait aimé une fois, il était impossible qu'on puisse à nouveau aimer. Je vois là une impasse complète dans la mesure où un premier amour s'est évanoui pour toujours.

JF — S'est évanoui... ça dépend pour quelle raison il est évanoui. Je crois que la réponse est là-dedans. Est-ce qu'un amour réel, qui touche à toutes les zones de l'être, est-ce qu'il peut cesser? Alors, s'il a cessé, est-ce qu'il touchait toutes les zones de l'être? Et s'il ne touchait pas toutes les zones de l'être, peut-être que celui qui peut toucher toutes les zones de l'être n'est pas encore né. Si j'ai le sentiment, comme ça, qu'on aime qu'une fois réelle il n'est pas dit que c'est la première fois ou la deuxième. Ça peut arriver à la fin de la vie. Après tout, c'est un mystère, personne n'en sait rien.

JMS — Tu dis que tu comprends les autres attitudes. Alors, quel est ton sentiment personnel vis-à-vis de la danse de séduction — en tout cas de celle des gais que notre nouvelle communauté découvre, une manière d'aller un peu plus loin pour briser les tabous judéo-chrétiens en inventant autre chose, qui ne soit plus le couple, mais plutôt des rapports libres et non codifiés entre les gens.

JF — Sincèrement j'essaie de les comprendre. Je ne tiendrais pas à le vivre, mais je crois que j'essaie de les comprendre. Il peut y avoir dans l'éphémère une intensité réelle et tout à fait satisfaisante et qui fasse progresser l'individu. Il est vrai que j'ai une conception de la vie qui est liée à tout ça. Je vois des fins et des buts à l'existence. On ne peut pas parler de "Dieu", mais, disons *qu'un principe* qui régit le monde existe, et qu'à mon avis on ne meurt pas. Alors tu vois, on va très loin. Ça change tout! Tout le vécu et le quotidien. Donc je pense à cause de ça, que l'être est en marche vers quelque chose. Tout le monde est en marche vers quelque chose. Et si des rencontres éphémères peuvent creuser, agrandir, ne serait-ce que le désir réel de rencontrer l'autre, elles ne sont pas si indignes. Elles sont même admirables en un sens. Pourquoi l'admirable ne serait-il que dans la durée? Je crois qu'elle peut exister dans l'éphémère.

Le territoire du partage

JMS — Tu vis avec une femme qui s'appelle Marie-Claire, qui est peintre. Vous partagez dans le sud de la France un lieu. Est-ce qu'il y a une spécificité du territoire des homosexuel l-e-es qui soit différente du territoire dans lequel les hommes vivent?

JF — Tu sais, je n'ai pas rencontré beaucoup de couples homosexuels masculins ou féminins. Je n'en ai pas rencontré beaucoup. Les choses ne me semblent pas acquises forcément parce qu'il s'agit d'homosexuels. Il me semble avoir vu de très grands naufrages dans ces couples homosexuels installés apparemment dans la stabilité et composés de deux femmes. Et... des naufrages muets, comme ça. Moi ça me fait très mal de voir ça.

JMS — Ce seraient donc plutôt, dans le fond, des données absoluments personnelles.

JF — Individuelles. Je crois qu'on ne peut pas en tirer de conclusion générale.

JMS — Et pour toi quand même, c'est quoi le lieu? Le silence aussi? Parce qu'on sent dans ce que tu écris, dans ce que tu vis, la tranquilité.

JF — Le silence plus que la tranquilité. La tranquilité, je n'y crois pas. Mais le silence, oui, sûrement. Parce que tu vois, je n'écoute jamais de musique en écrivant, et puis je suis dans un lieu silencieux. Nous l'avons choisi à cause de ça. C'est bizarre comme le silence pour moi est générateur de mots et donc d'écrits, donc de livres. À un point troublant. Et c'est pour ça que j'ai besoin de silence. Je vis assez retirée, mais j'aime beaucoup rencontrer les gens. Je n'ai pas de timidité, pas de retrait en moi.

JMS — Est-ce que tu as élevé tes enfants?

JF — Maintenant ils sont adultes, ils ont 26, 24 et 22 ans. Quand j'ai commencé ma vie avec Marie-Claire, je n'avais avec moi que la dernière qui avait 2 ans et les deux autres qui avaient presque quatre ans et six ans, je les avais aux vacances. J'ai maintenu des contacts très fréquents avec eux pendant l'année scolaire et la petite a grandi avec nous sauf le temps où elle allait en vacances chez son père. Et puis j'ai fait en un sens un divorce exemplaire. C'est-à-dire qu'y a pas eu les habituelles difficultés; le père des enfants était philosophe, moi aussi, c'est peut-être ça qui a fait l'harmonie. Les enfants passaient d'une maison à l'autre, tout ça était relativement bien huilé. Et surtout, la vie de notre couple, à Marie-Claire et à moi, n'a jamais été dissimulée et les enfants ont été élevés dans cette atmosphère. J'ai eu avec eux des relations où il y a eu des crises, naturellement. Mais ce sont des relations, je crois, exemplaires, elles aussi, parce que nous nous parlons vraiment, nous communiquons vraiment.

Une "Histoire de Volubilis"

JMS — As-tu des projets d'écriture?

JF — Je n'en parle pas en France, parce que je ne crois pas que ce serait bien reçu par la censure. Je m'approche un peu d'un roman qui prendra en compte, si tu veux, la vie assez particulière du garçon qui a épousé la plus jeune de mes filles. Elle est probablement homosexuelle et elle est mariée avec un garçon qui est homosexuel et qui a même vécu en compagnie de travestis à Marseille. Et ça je l'ai compris peu à peu en observant ce couple qui se formait (ils attendent actuellement leur deuxième enfant). Et ce garçon a vraiment parlé avec Marie-Claire et moi parce que nous étions un couple homosexuel. Il s'est senti bien et il a, je crois, aimé Dominique parce qu'il a senti en elle des virtualités homosexuelles. Et ça n'est pas, je crois, le mariage paravent qui existe si souvent. Ce garçon est aussi un réchappé de la grande drogue. Il a un passé très compliqué, et en même temps très intéressant. Je voudrais écrire un livre qui soit, si tu veux, une espèce d'histoire de l'amour maternel et de ce que peut être l'amour maternel vis-à-vis de cette histoire. Et du non-rejet absolu de tout ce qui pourrait paraître choquant dans d'autres familles, tu vois. J'aimerais appeler ça *l'histoire de volubilis.*

JMS — Pourquoi?

JF — Parce que d'abord donc, dans volubilis, on comprend le mot *volute* qui fait allusion à la fumée du hasch, dont ils abusent certainement en ce moment. Aussi, parce que un jour où j'étais dans un très grand désarroi, je suis arrivée dans la cour de la maison où ils habitent et il y avait un très grand soleil. Le mur était couvert de volubilis qui s'étaient ouverts pour le soleil et que Dominique avait patiemment arrangés sur la façade. C'était extraordinaire. Et à la minute même où j'ai vu ces volubilis, j'ai cessé d'être inquiète. Parce que ça m'a semblé un signe de quelque chose alors j'ai eu envie d'appeler ce livre "Histoire de volubilis". Et je souhaiterais que cette histoire de volubilis soit perçue dans beaucoup de familles françaises aux attitudes de ségrégation vis-à-vis des jeunes, vis-à-vis de la drogue, vis-à-vis de la fumée, vis-à-vis des avatars sexuels de leurs enfants.

jacques
vachon
architecte
849-1038

545-7532
L'HOMOCÈNE "80" BAR
1212 Boul. Talbot,
Chicoutimi
(entrée privée face
au boul. Talbot)
Rush
Bar

100 ANS APRÈS...

redonnez vie à vos planchers
faites-les sabler
(514) 677-4142

le Café Les Entretiens

1577 Laurier Est
521-2934

Du lundi au vendredi 11h à 25h
Samedi 10h à 6h
Dimanche 10h à 25h

Bar aux Maîtres
120 nord Blvd Dequen
Alma, Québec. G8B 5N1
(418) 668-6386

CHAMARANDE
ANTIQUITES CADEAUX

261 ave. des Pins est 842-0755

LA MAISON SOUS LES PINS
(pension-vacances pour gais)

Pour bien profiter de l'air pur:
en été:
natation, tennis, cyclisme (au village).
en hiver:
ski de fond, raquette (au village),
ski alpin (Mont Grand-Fonds)

Nous vous offrons une maison où le repos est facile.

Notre table est simple mais saine et donne la préférence aux meilleurs produits de la région.

Un village agricole et de pêche magnifiquement situé au fond d'une anse que ferme presque une longue pointe sablonneuse d'où lève l'ancre le traversier de l'Ile-aux-Coudres.

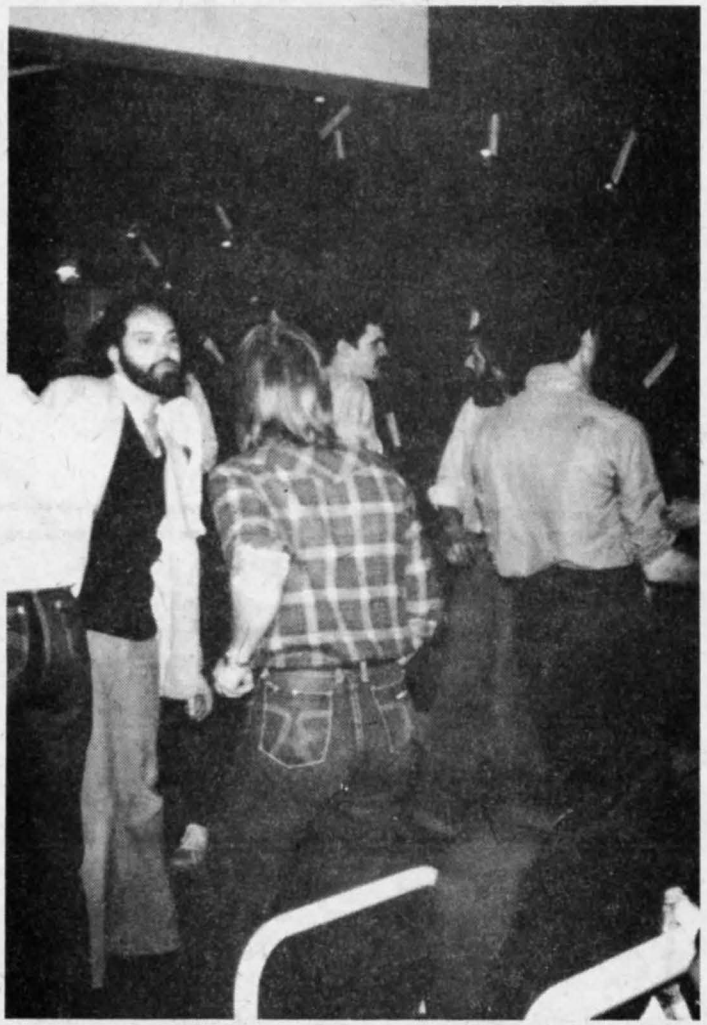
Tarif en vigueur pour 1980:
chambre double avec 2 repas,
à partir de $30 par personne.
Semaine de 5 jours: $145.
Semaine de 7 jours: $195.
Fin de semaine: 2 jours,
2 nuits, 4 repas: $55.

La maison sous les pins
352, rue Principale St-Joseph-de-la-Rive
Comté de Charlevoix Tél.: (418) 635-2253

L'ACHUM fête ses 5 ans de fondation

L'ACHUM ou Association communautaire homosexuelle à l'Université de Montréal, fêtait le 12 mars son cinquième anniversaire.

Cinq ans d'une existence parfois chancelante, mais cinq ans tout de même! Le défi auquel elle fait face est le même à chaque année: comme toutes les associations de bénévoles, elle doit refaire son effectif et mettre sur pied des activités qui sauront répondre aux besoins de la population qu'elle vise. Dans un milieu qui cultive l'élitisme et où seuls les bureaux et les syllabus de cours paraissent immuables, ce n'est jamais facile de susciter un intérêt suivi pour autre chose que le diplôme.



Cette année, après un départ plutôt lent, l'ACHUM s'est montrée plus active et plus innovatrice que peut-être jamais dans le passé. Pour la première fois cette année, l'ACHUM a décidé d'organiser un vin et fromage pour les femmes gaies et la réussite fut telle que pressées de tous côtés, les organisatrices ont décidé de préparer une danse gai pour femmes gaies aura lieu au B-2405 du Centre communautaire le 3 avril prochain. Pour la première fois aussi, l'ACHUM a décidé d'ajouter des soirées-rencontres à la gamme de ses activités habituelles, c'est-à-dire les danses, la permanence (salle 1267 dans les bureaux de la FAECUM, le lundi midi et le mercredi soir), les kiosques d'information, etc. Ces soirées se sont révélées être un succès et des discussions, tantôt animées, tantôt drôles, mais toujours fructueuses, ont eu lieu sur des thèmes aussi variés que le sado-masochisme, le militantisme, les moeurs sexuelles, les valeurs, les gai(e)s et l'autre sexe... Ce regain de vie de l'organisation semble avoir influé sur ses activités plus traditionnelles car au vin et fromage de cette année (celui-ci ouvert à tous les gais), il y a eu trois fois plus de gens qu'à celui de l'année dernière. De même, le nombre d'admis aux danses de tous les premiers vendredis du mois (sauf exceptionnellement celui de mars, à cause du Carnaval) n'a cessé d'augmenter d'une danse à l'autre, au point que le local où elles se tiennent d'habitude est devenu trop petit et qu'il faudra en louer un plus grand pour l'an prochain. L'ACHUM s'est même mêlée de politique!

En effet, comme les lecteurs du *Continuum* l'ont appris (1) l'ACHUM a écrit au directeur des services étudiants, M.Yves Therrien, ainsi qu'à la Commission des droits de la personne pour protester contre les pratiques discriminatoires du Service des Sports dans ses politiques d'admission (2). C'est une histoire à suivre.

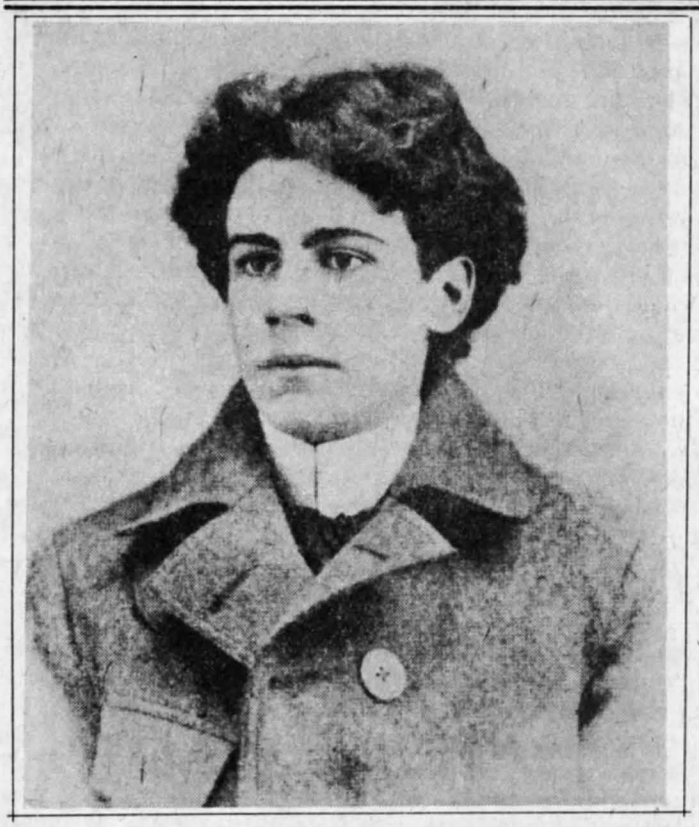
Certes, si le succès engendre le succès, il y a un prix à payer au départ et sans le dévouement d'un petit groupe de réguliers, tous les acquis antérieurs deviendraient du jour au lendemain de la fumée. Pour illustrer à quel point l'ACHUM leur demande des sacrifices de temps, certains parlent de s'octroyer des crédits pour un baccalauréat en achumologie...

Si l'on se fie aux données les plus récentes qui fixent le pourcentage des homosexuels exclusifs entre 4 et 10%, on peut dire que la population homosexuelle du campus se chiffre entre 2,000 et 4,000 personnes. L'ACHUM, est-il nécessaire de le mentionner, ne rejoint pas toutes ces personnes. D'ailleurs, sont rares les organisations étudiantes qui peuvent prétendre rejoindre tous les étudiants qu'elles représentent et peu de gens voient là une preuve de leur inutilité.

On aura beau dire, la société a bien évolué mais il reste que quand on en a le courage, se dire homosexuel, pour la plupart des gens, c'est avouer soit une maladie, soit une perversion. Bien sûr, pourvu qu'ils se tiennent tranquilles, on tolère les homosexuels; après tout, l'Iran qui les fusille ou l'Allemagne hitlérienne qui les exterminait systématiquement sont bien loin de nous dans tous les sens du terme. Mais tant qu'il restera une seule personne indécise au sujet de savoir si on doit ou non reconnaître les homosexuels comme des citoyens à part entière, avec tous les devoirs mais aussi tous les droits que cela comporte, les gais sentiront le besoin de se regrouper et de se défendre. Advenant le jour heureux où les gais pourront vivre ouvertement leur sexualité sans danger et sans la crainte du ridicule, leur situation de minoritaires exigerait quand même d'eux de lutter pour le respect de leur différence.Combien de Québécois, en ces jours de rapatriement unilatéral peuvent comprendre ce besoin! L'ACHUM est née de lui il y a déjà cinq ans de ça. Dans cinq ans sera-t-elle encore là? Cela n'est pas et ne peut pas être écrit dans le ciel car cela dépend de nous et de vous.

Jean-Pierre Le Page
pour l'ACHUM.

(1) Cf. Vol. 4, no. 20, p. 13.
(2) Pour faire bref, les Service des sports exclue de sa définition du mot "conjoint" la possibilité des couples homosexuels.



De Dalila Maschino à Emile Nelligan

"Famille, je te hais!" Le mot célèbre et hérétique d'André Gide aurait pu être celui de Dalila Maschino dont l'enlèvement, le 25 avril 1978, avait provoqué l'indignation justifiée du mouvement féministe québécois et international. Cette affaire tragique et bouleversante, dont le scénario s'inspirait des traditions musulmanes les plus répressives qui se puissent imaginer, avait fini par être complètement oubliée, comme si Dalila, son coeur et sa liberté étaient définitivement enterrés dans le sombre caveau des moeurs féodales inspirées du Coran et des pires traditions machistes de l'histoire humaine. Or voici qu'un dimanche midi, le premier mars, Dalila Maschino, contre toute attente, revient à Montréal après avoir réussi l'exploit d'échapper à la puissante geôle familiale et à son chef, Messouad Zhegar, le frère millionnaire de Dalila.

Pour le public, le drame vécu par Dalila depuis sa première fuite d'Algérie en 1975 s'apparente à un cauchemar romanesque des Mille et une Nuits. Mais il suffit de s'arrêter aux cruelles réalités sociales et politiques de ce drame "personnel" pour en découvrir la dimension universelle, malheureusement occultée par les médias pressés d'exploiter le sensationnalisme à fleur de peau.

Regardons un peu les faits. En mars 1975, Dalila Zhegar épouse Denis Maschino en France, à l'insu de sa famille. Dans son village natal d'Algérie, El Eulma, son richissime frère, Messouad, ami personnel du président Boumedienne (décédé depuis) et membre de l'oligarchie étatique, lui avait choisi d'autorité un mari musulman, un mari dont elle ne voulait pas.

Lorsque la famille apprend le mariage "sacrilège" de Dalila avec un Français, elle forme aussitôt le projet de l'enlever et de la ramener en Algérie. Le chef du clan menace aussi de faire assassiner Denis Maschino. Redoutant avec raison que Messouad et son clan ne mettent à exécution leur plan démentiel, le couple quitte rapidement la France et s'installe à Montréal pour y vivre en paix et y poursuivre leurs études. Mais il se trouve que Messouad a des relations "haut placées" au Canada et aux Etats-Unis. Il ne tarde guère à réitérer ses menaces. De nouveau, Dalila vit dans l'angoisse quotidienne.

Dalila Maschino, en secouant le joug traditionnel qui fait que la femme algérienne (comme celle de tant d'autres pays et cultures) n'a pas d'existence propre et que son sexe est assimilé à l'impureté, est devenue malgré elle une rebelle et une infidèle. Elle en est très consciente, mais entend résister jusqu'au bout, même si elle tremble chaque jour de tous ses membres à l'idée d'être enlevée ou même tuée.

Messouad, quant à lui, se croit tout permis pour "venger l'honneur familial", même en territoire canadien. En 1978, il achète à Bromont dans les Cantons de l'Est, une luxueuse villa évaluée à $305,000. C'est de là qu'il harcèlera désormais sa soeur et c'est à Bromont qu'en avril 1978 il l'attirera dans un guet-apens soigneusement machiné et dans lequel il impliquera une dizaine de personnes dont ses autres soeurs et sa propre fille. Il fallait que la famille entière soit solidaire dans la vengeance du mâle.

Tout révolutionnaire qu'il ait été durant la guerre d'Algérie, Messouad Zhegar était devenu un puissant du régime socialiste établi par le F.L.N. et l'A.L.N., c'est-à-dire le parti et l'armée algériennes. Protégé par Boumedienne, son chef durant la guerre d'indépendance, il était passé du statut de résistant à celui de féodal de grand luxe. Par on ne sait quels moyens, il réussit très vite à devenir l'un des hommes d'affaires les plus puissants du pays. Il a trafiqué une foule de produits, depuis les armements jusqu'au pétrole et au gaz. Il a investi des fortunes dans l'aviation, les boîtes de nuits, l'hôtellerie et l'immobilier, en Europe, aux Etats-Unis et au Canada. Par ses multiples relations commerciales et diplomatiques, il bénéficiait d'appuis solides tant à Washington qu'à Ottawa lorsque, passant aux actes, il réussit à kidnapper Dalila et à la ramener de force en Algérie, à bord d'un DC-8 de la compagnie américaine Ohio Air Center, filiale d'International Airways, propriété de Messouad.

L'émoi provoqué dans l'opinion publique par cet enlèvement criminel embarrassa si bien le gouvernement Trudeau qu'Ottawa, faisant fi de ses prérogatives internationales, se hâta de refiler le dossier au ministère québécois de la Justice et à la police de la C.U.M. Puis, peu à peu, on n'en parla plus.

Pendant ce temps, Dalila, enfermée dans une chambre noire, subissait les traitements choc de la torture psychologique, ceux-là mêmes que les dictateurs militaires utilisent un peu partout dans le monde pour briser moralement et physiquement leurs adversaires politiques. Ensuite, on l'obligea à renier publiquement Denis Maschino et à épouser l'homme que son frère avait choisi. À Montréal, on crut que Dalila s'était résignée à la

fatalité musulmane. Il n'en était rien. Profitant de "vacances" inespérées en Suisse, elle réussit à tromper la vigilance du clan pour fuir à Paris et, de là, préparer son retour à Montréal.

Si à son arrivée à Mirabel, Dalila a pu déclarer: "Enfin, je suis libre", elle ne connaît pas encore pour autant la paix et le bonheur. Après tant d'années d'angoisses et de souffrances, elle doit se reconstruire totalement et vaincre les importants traumatismes qu'elle a subis durant ses années de séquestration atroce. Et puis la peur n'a pas disparu. En effet se pose la question suivante: humiliés une deuxième fois par la fuite et la liberté (chèrement payée) de Dalila, Messouad Zhegar et ceux de sa classe sociale résisteront-ils à la tentation d'une récidive? Par le défi qu'elle oppose au féodalisme le plus abject, Dalila n'est-elle pas devenue un dangereux exemple d'insubordination pour les femmes algériennes et arabes?

La censure absolue que le gouvernement algérien imposa à l'occasion de "l'affaire Zhegar-Maschino" démontre avec éloquence qu'aux yeux du pouvoir actuel, tout socialiste qu'il se prétende, une femme libre est par nature un danger public. Comment expliquer une aussi énorme aberration sociale et idéologique?

Il faut savoir que dans les pays arabes, de l'Iran intégriste à l'Algérie progressiste, la femme ne possède ni existence propre ni la moindre autonomie. De sa naissance, perçue comme essentiellement "impure", à sa mort silencieuse, elle n'est et ne doit être que la fille, la soeur, l'épouse ou la mère d'un homme. Son esclave muette. Seul le mâle, en pays musulman, représente et incarne le droit et la vertu. Quand une femme est mariée, elle ne fait que se soumettre à un contrat conclu sans son avis par deux hommes tout à fait indifférents à sa vie à elle, à ses goûts et à ses aspirations. A-t-elle le malheur de jouir malgré tout en faisant l'amour, elle est aussitôt jugée comme perverse et immorale. Au lit, elle est condamnée d'office à la passivité. "Bouge pas et tais-toi!"

Dans les relations homosexuelles, l'autocratisme machiste reproduit les mêmes relations de domination. Celui qui se fait enculer est automatiquement assimilé à une femme méprisable (dont les femmes sont, de plus, invitées à se moquer ouvertement). Pas étonnant alors que la masturbation frénétique devienne l'unique recours contre l'accumulation des frustrations engendrées par le culte insensé de la virilité musclée.

Ailleurs, au Soudan et en Somalie par exemple,se pratique encore sur de jeunes filles une hallucinante "circoncision pharaonique": amputation du clitoris et des lèvres, suivie de la couture de la vulve dont l'orifice rapetissé est brutalement élargi au rasoir, la nuit des noces! Culture, tradition ou barbarie?

C'est dans ce contexte désespérant (pour les femmes et les hommes) qu'il faut situer et saluer le courage exemplaire de Dalila Maschino. Qu'il faut aussi dénoncer les abus de pouvoir communs au socialisme et à l'intégrisme arabes. Quelle différence, en effet, entre le féodalisme d'un Messouad et celui d'un Khomeini? Combien de femmes et d'hommes n'ont-ils pas été lapidées et exécutées au nom de Mahomet pour avoir choisi un conjoint à l'extérieur du clan, pour avoir rompu un contrat marital imposé d'autorité, pour s'être révélée homosexuel, lesbienne ou prostituée? Chaque jour en Iran les tribunaux islamiques répandent le sang "impur" sur les pavés de la Grande Révolution coranique. Et certains osent dire que "le respect des traditions" et des cultures propres à chaque pays du tiers-monde interdit aux Occidentaux de juger l'oppression qui s'y pratique. Alors aurions-nous eu tort de dénoncer les massacres organisés au Cambodge par les troupes sanguinaires de Pol Pot ou encore le cannibalisme pratiqué par Bokassa 1er?

C'est également sur le respect des traditions et de la religion établie que s'appuient chez nous l'Association des parents catholiques et d'autres groupes conservateurs pour s'opposer au programme d'éducation sexuelle conclu par le ministère québécois de l'Education. C'est au nom des mêmes traditions que la droite combat le féminisme, l'homosexualité, l'avortement, l'union libre et la polymorphie sexuelle. Mais qu'est-ce qu'une tradition codifiée sinon la longue histoire institutionnalisée d'une oppression?

Ainsi, il était de tradition en 1898 qu'un père de famille préfère pour son fils une carrière de comptable plutôt qu'une "aventure" littéraire. Il était également impensable que ce fils soit efféminé et homosexuel.

Cette année-là, à Montréal, Emile Nelligan s'enfuit de la maison paternelle pour éviter de se soumettre au travail de comptable que son père lui ordonnait d'exercer. Pire, il se réfugia chez son ami Arthur de Bussières, poète lui aussi, avec qui il pouvait non seulement pratiquer sa poésie mais aussi vivre sa sexualité.

Un an plus tard, "le patient", "le fou" Emile Nelligan

L'omelette St-Louis
163 EST, SHERBROOKE, MONTREAL
TEL.: 843-6527
LICENCE COMPLÈTE
DEJEUNER — REPAS COMPLETS
SPECIAL BRUNCH
11h00 à 16h00
SAMEDI ET DIMANCHE

FEBRONI
Mini disco
Complexe Fébroni
1419 Drummond, Montréal
(514) 844-5088

était conduit par sa famille à la Retraite de Saint-Benoît. Vingt-cinq ans plus tard, on le transférait à Saint-Jean-de-Dieu, où il devait mourir, en 1941, dans la solitude absolue. Mort à 62 ans, Nelligan n'avait vécu pour lui-même que durant trois brèves années (1896-1899).

"L'incurable maladie" qui l'aurait soi-disant terrassé en 1899 n'était rien d'autre que son irrépressible besoin de liberté, que son profond désir de dépassement. Cette année-là, peu avant son internement, il écrivit *Le suicide d'Angel Valdor* "qui marchait dans la vie inerte, le coeur mort". Nelligan, bien malgré lui, inaugurait ainsi la lignée québécoise des poètes maudits: Saint-Denys Garneau, Sylvain Garneau, Claude Gauvreau, Yves Sauvageau...

L'assassinat "psychiatrique" de Nelligan est un sujet aussi tabou au Québec que la condition féminine peut l'être en Algérie. Seuls les descendants de la famille Nelligan et une poignée de chercheurs connaissent aujourd'hui la vérité. Mais on nous dit qu'en 1991, cinquante ans après la mort du poète, le public aura enfin accès aux inédits et aux lettres d'Emile Nelligan et, par conséquent, au "fameux secret" qui le conduisit à l'asile. D'ici là, et pour dix ans encore, cela doit demeurer une affaire privée, une affaire de famille. Comme si Emile Nelligan, homme de désir, constituait un "security risk", un danger public pour la jeunesse que son visage et ses yeux rêveurs ne cessent encore de fasciner.

Est-ce un hasard si Louis Dantin, son premier éditeur, dut s'exiler aux Etats-Unis en 1903? Et quel fut le sort réservé à Arthur de Bussières après la mise au rancart de Nelligan?

Emile Nelligan, Dalila Maschino, deux victimes parmi une multitude d'autres de l'autocratisme et de la virilité survalorisée. Deux drames qui, indépendamment des cultures, nous rappellent que la lutte contre l'oppression n'a pas de frontières. Certes, il y a des degrés dans l'oppression. Les rues de Montréal sont moins dangereuses que celles de Téhéran. L'obscurantisme qui étouffa la liberté d'Emile Nelligan était sans doute moins féroce que celui de l'Inquisition espagnole. Mais l'oppression, quelles qu'en soient les méthodes, restera l'oppression tant qu'elle n'aura pas été balayée de la surface de la terre.

Cela risque de prendre du temps si la majorité des hommes et des femmes plient sous le joug patriarcal et intériorisent la répression au lieu de croire à l'urgence de leur libération. On ne commence à vivre sa vie que le jour où l'on choisit la liberté. Hélas, pour de nombreux Etats et pour les religions insitutionnalisées, ce choix vital est encore assimilé au crime et à la perversion. Quant aux démocraties libérales, elles ne font que "tolérer" le droit privé à la différence tout en se réservant le pouvoir arbitraire de le remettre en question si la paix sociale, à leurs yeux, l'exige.

L'humanité n'est pas encore sortie de sa préhistoire. Est-ce une raison pour sacrifier ses désirs au pessimisme? Je crois au contraire que c'est une raison majeure pour les exprimer fièrement.

La liberté n'est pas une utopie lorsqu'on ne se donne pas pour battu d'avance. Telle est la leçon principale qui se dégage du courage exemplaire de Dalila Maschino.

P.V.

Vêtements de base et accessoires pour hommes

1251 rue Bleury, Montréal, H3B 3H9

Tél. (514) 861-3161

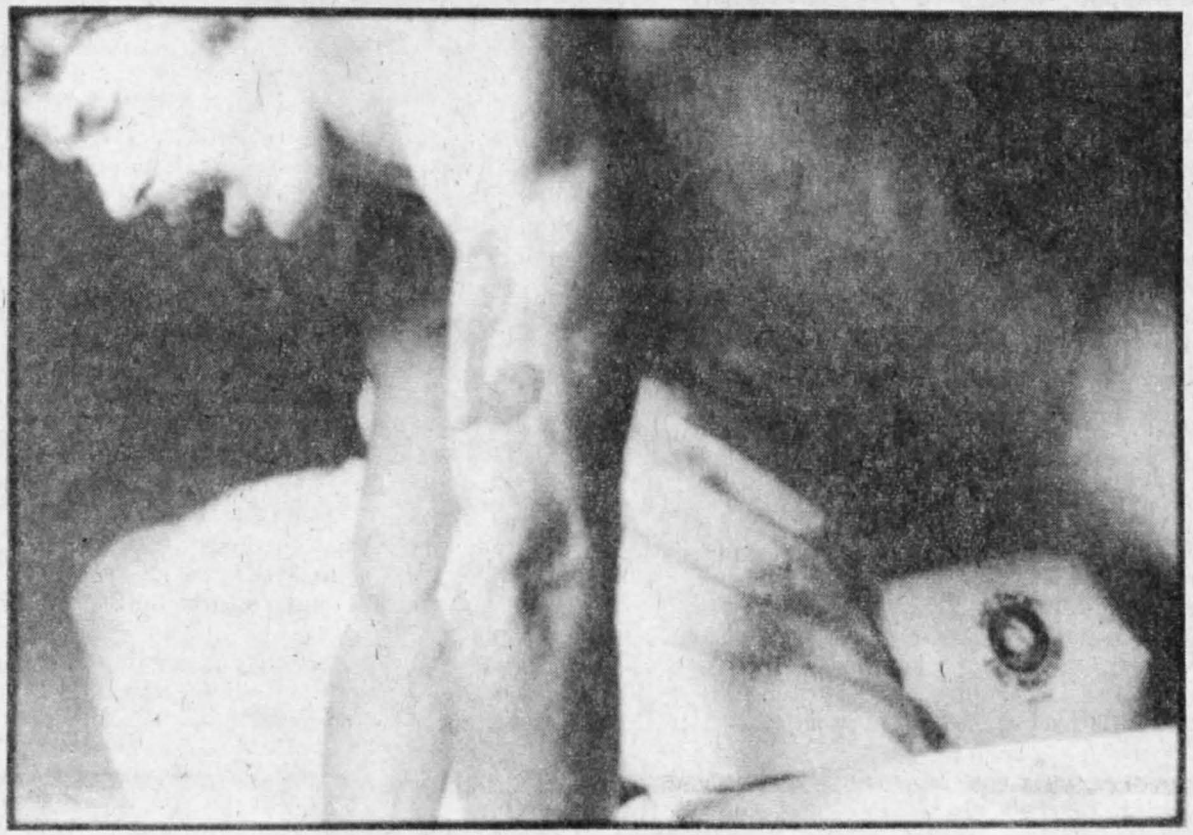
La Feuille de Vigne inc.

Passez voir notre collection de maillots 1981

PRIAPE

le sex-shop gai

1661 Est Ste-Catherine
Montréal, Que. H2L 2J5
(514) 521-8451



le TUBE

Le masturbateur sûr et efficace.
Le TUBE ne déçoit jamais!

BON DE COMMANDE

ARGENT, CHÈQUE VISÉ, MANDAT DE POSTE, VISA ET MASTER CARD en indiquant votre numéro de carte, la date d'expiration et votre signature. PAS DE C.O.D.

Postez votre commande à

PRIAPE

1661 Est Ste-Catherine
Montréal, Que. H2L 2J5
(514) 521-8451

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

MONTANT **$ 14.95 (poste incluse)**

Chronique de Jeanne D'Arc

Oyez oyez!!! Timbres féministes

Depuis le 4 mars, on peut acheter des timbres (s'il en reste encore) à l'effigie de Idola St-Jean, née à Montréal en 1880, Henriette Edwards, née en 1840 à Montréal, Louise McKinney, née à Frankville, Ontario en 1868, Emily Stowe, née à South Norwich, Ontario en 1831. Quatre grands noms dans la lutte des femmes. Fait surprenant, c'est à une femme que l'on a confié la conception de ces timbres. Son nom est Muriel Wood.

* * * * *

Denise Boucher à Vancouver

En jasant avec ma tchomme de fille, Denise Boucher, l'autre après-midi à L'eau à la bouche, près du Jungle, rue St-Laurent, Denise me racontait son voyage à Vancouver. Invitée à la mi-février par une troupe de théâtre indépendante, qui a monté sa pièce *Les Fées ont soif,* Denise a donné des conférences à l'U.B.C. et à Simon Fraser, au Centre culturel colombien francophone, au collège Capilano. En plus de plusieurs interviews à la radio et à la T.V. Parmi l'auditoire, des femmes de 20 ans, mais aussi de 75 ans. L'accueil fut chaleureux avec promesse de revenir.

* * * * *

L'Institut québécois du cinéma boude et coupe

Des trophées mais pas de bidoux, pour Joyce Rock, Sophie Bissonette et Martin Duckworth, cinéastes. Le film: *Histoires de femmes,* Prix de la critique Québécoise a été amputé sans préavis de son chèque de $3,000. Comment trouvez-vous ça?

* * * * *

Le droit de cuissage en 1981

Svend Robinson, député néo-démocrate a révélé aux Communes que certains députés abusent de leur personnel. *Shame, shame, shame,* pour la société juste.

* * * * *

Masseuses, masseurs

Il y aura peut-être du travail pour vous. Mme Jocelyne Ouellet a requis et obtenu les locaux nécessaires pour l'installation d'un sauna et d'un salon de massage à l'intention des membres de l'Assemblée Nationale. WOW.

* * * * *

La gaffe d'un saint homme

Cheap, les commentaires de Claude Ryan à l'égard de Lise Payette. L'amant des Yvettes (un tel harem est tout un contrat) serait-il jaloux de ses qualités et de son prestige?

* * * * *

Allah est grand

Les exécutions pour délits sexuels recommencent en Iran. Il n'y a pas que les Mollahs qui n'y vont pas mollo. Quel est le sort des personnes "trouvées coupables" de lesbianisme et d'homosexualité? Chevalet, flagellation, lapidation, peloton d'exécution?

* * * * *

Les mata hari des deux sexes ride again

En espionnage, l'information se cueille sur le matelas. En Russie le sexe est tabou au cinéma. Par contre les lesbiennes et homosexuels doivent s'enregistrer au K.G.B. Camarades, ÉTAT, besoin services.

* * * * *

L'amour en plus

David Berkowitz, "le fils de Sam" qui purge une peine de 30 ans de détention à la prison d'Attica dans l'Etat de New York pour le meurtre de six personnes en 1977, est en amour par-dessus la tête et les barreaux avec un transsexuel, Louis Quirros, âgé de 25 ans. "Appelez-moi Diane" exige Louis qui est toujours affublé de son noble organe. Berkowitz a confié à un gardien: Ça... m'dérange pas pour le moment.

Statut de femme

* * * * *

Préceptes toujours en vogue, mais pas dans *Penthouse* ni *Playboy.* Voici un extrait d'un livre publié en 1955: *L'art de choisir sa fiancée,* par Claude Prudence.

"Qui donc formulerait sa prétendue indépendance de la femme et ne sommes-nous pas tous influencés bénéfiquement par elle, présente dans le monde pour l'inonder de pureté et d'amour? La créature la plus élevée dans la gloire est une femme, la Vierge Marie, et nous devrions tous tressaillir de fierté, d'admiration et de reconnaissance pour l'honneur formidable que Dieu a fait au genre humain dans la personne admirable de la Très Sainte et très aimée Vierge Marie. La femme devrait être pour nous tous, célibataires et mariés, une raison de nous purifier pour l'atteindre dans l'esprit, pour la conquérir dans la sublime pureté qui est une vertu pour tous."

Et voilà pourquoi nous avons été muettes et que les Fées ont soif!

* * * * *

Pas de médaille pour madame

Madame Billy, 79 ans *(she's not a kid)* est pas mal *down.* Elle a tenu (même sous l'occupation) de 1940 à 1978, un bordel de luxe officiel. Par-ci par-là, Madame Billy rendait des p'tits services à la police. Sa maison close est fermée. Fini les folies! Pourtant cet endroit élégant, raffiné et coûteux il va de soi, cette institution ne fonctionne plus. Après 38 ans, Madame Billy est accusée de proxénétisme, voyez-vous ça?

"Je connais le monde entier, et le monde entier me connaît (plus on en vend, plus elles sont fraîches, plus elles sont fraîches, plus...), mon institution a accueilli bon nombre d'hommes politiques en vue et d'hôtes officiels de l'État français de la Troisième à la Cinquième république, clame-t-elle dignement, j'ai connu les derniers rois (il en reste encore) et les premiers émirs. Ici au pays, nous avons les rois: de la patate, du *smoked meat,* du poulet, de la radio, du vêtement, quelques princes et princesses, genre h...ôtez-vous d'là, que je m'mette, et quelques émirs qui jasent "in petto". On n'est pas en reste, pantoutte. L'avocat de Madame Billy a lancé, sérieux: "est-ce ainsi que l'Etat récompense l'un de ses vieux serviteurs?" S.v.p. Madame Billy, oubliez la Légion d'Honneur. N'avez-vous pas appris au cours de votre longue carrière de femme diplomate que la reconnaissance en politique laisse à désirer. Réjouissez-vous plutôt en pensant que vous avez donné le maximum, vos filles et vos clients itou.

* * * * *

Les femmes aux poils

C'est affligeant pour les unes, payant pour les autres. D'après Murielle Roy, électrolyste et infirmière autorisée et motorisée, car elle était de passage à Québec dernièrement, "N'importe qui peut devenir électrolyste, il suffit de demander une machine" (et de la mettre en marche. Simple, n'est-ce pas?) Une victime de la machine s'est plainte en ces termes: "Je me suis "duvettie" à la cire, maintenant, je suis poilue, *yes sir!*"

* * * * *

M'as-tu vu? L'as-tu vu?

Le nouveau kik de certaines femmes. Le fantasme du tabouret: l'instrument de travail des gogo-boys.

* * * * *

Lettre d'amoure de femmes

Livre par Reina Hamilton. Editions Remue-Ménage. Diane Gousse en fait la critique dans *Des luttes et des rires* février & mars. Lisez l'annonce page 18 dans *Le Berdache* de Mars.

En marge des descentes dans les bains de Toronto: Quelques bonnes leçons pour nos militants et nos media

La loi 88 nous permet-elle de nous asseoir sur nos lauriers? Nous assure-t-elle un traitement équitable par les media québécois? Nos militants se sont-ils ménagé des appuis solides au sein du gouvernement, des administrations municipales et de la presse québécoise?

Voilà quelques-unes des questions que nous devrions nous poser, en marge des raids de la police dans quatre bains de Toronto, les 5 et 6 février (**Le Berdache** N° 18), et à l'examen du branle-bas général que les militants gais torontois ont réussi à déclencher depuis.

La chronologie des événements parle d'elle-même:

5-6 février — Quelque 200 policiers en civil de l'agglomération torontoise font des descentes dans quatre saunas de la ville. Vingt personnes sont par la suite accusées d'avoir exploité une maison de débauche et 286 autres de s'y être trouvées.

7 février — 2,000 gais et leurs amis manifestent au centre-ville de Toronto: 11 d'entre eux sont inculpés.

9 février — Le quotidien *The Globe and Mail* annonce à la une et publie sur quatre colonnes, en page 10 de son édition nationale, un article sur le militant gai Peter Maloney, qui se plaint de ce que la police ait intercepté son courrier. Maloney a déjà été actionnaire du Toronto Club Baths. Dans sa même édition nationale, le *Globe and Mail* dénonce sans équivoque, en éditorial, le comportement inacceptable de la police de Toronto lors des raids dans les bains.

9 février — L'Association canadienne des libertés civiles, à Ottawa, exige du procureur général Roy McMurtry, de l'Ontario, qu'il fasse la lumière sur les circonstances entourant les descentes.

11 février — L'agence *Canadian Press* consacre un article à la campagne électorale provinciale dans la circonscription torontoise de St. George et relève le fait que ce comté est sans doute celui qui a la plus forte concentration de gais au Canada.

12 février — George Hislop, candidat défait à l'échevinage torontois, annonce qu'il se présente comme indépendant dans St. George aux élections provinciales. Le *Globe and Mail* lui consacre un article.

13 février — À la une du *Globe and Mail*, compte rendu d'une orageuse session de la commission de la police de la Communauté urbaine de Toronto, convoquée pour décider s'il y a lieu de mener une enquête spéciale sur les méfaits de la police à l'égard des gais torontois.

24 février — Le maire de Toronto, Arthur Eggleton, publie un rapport préparé à l'intention de Jack Ackroyd, chef de la police métropolitaine; le rapport conclut que les descentes ont été effectuées convenablement et que la force n'a été utilisée qu'au besoin.

Depuis le 9 février, il ne s'est guère passé de jour sans que les quotidiens torontois publient des lettres à la rédaction dénonçant pour la plupart les raids policiers. Les appuis à la cause des gais viennent de simples citoyens, de ministres du culte et de diverses personnalités.

À l'exception du *Toronto Sun* (équivalent torontois du *Journal de Montréal),* les articles sur toute l'affaire et ses séquelles sont bien présentés et portent des titres singulièrement dénués de clichés homophobes.

Sommes-nous vraiment à l'abri?

Pourquoi énumérer toutes ces interventions, généralement à l'honneur des militants gais de l'Ontario, de leurs appuis diversifiés et bien organisés, et notamment des media torontois? Parce qu'en comparant notre situation à celle des Torontois, nous devons constater que nous avons beaucoup de chemin à faire.

Certes, il y a eu au Québec la loi 88 et l'intervention occasionnelle, quoique bureaucratique et timide, de la commission des droits de la personne. Nous avons eu nos manifestations, après la descente du Truxx et, le printemps dernier, au lendemain du raid policier sur le sauna David. Mais la police de Montréal, toujours inspirée par la "tartuffocratie" de Jean-Drapeau, est bien loin d'avoir appris à nous respecter. (En passant, avis aux habitués: le successeur du sauna David s'apprête à ouvrir, rue Saint-Denis; nos espions nous laissent entendre que l'établissement voisin pourrait être l'objet d'une razzia de la flicature, dès la réouverture du David, modèle 1981; simple question de différence dans les prix de la protection.)

Qu'on compare, surtout, le traitement accordé par les media canadiens en général, et torontois en particulier, à la cause des gais, avec ce que nous réservent nos journaux québécois. Peut-on seulement imaginer un éditorial de *La Presse* ou même du *Devoir* (dont le nouveau directeur a pourtant été un champion des libertés civiles) pour dénoncer le harcèlement policier dont nous sommes l'objet? A-t-on vu la Commission des droits de la personne ou la Ligue des droits et libertés exiger une enquête du ministère de la Justice ou de la Commission de police du Québec, après les affaires du Truxx et du David?

C'est en répondant négativement à toutes ces questions qu'on est forcé de constater que, loi 88 ou pas, le traitement équitable et le respect de nos droits demeurent incertains. Et Claude Ryan n'est même pas encore au pouvoir! Nous nous préparons, bien assis sur les lauriers de la loi 88, des lendemains qui déchantent.

Marc Morin

Hèye, hèye, vous deux là, oùssé que vous vous en allez d'même?

Bin, on s'en vient prendre une bière.

Ouan! , bin attend qu'on vous trouve une place, pis qu'on vous assize.

J'veux bin, mais j'ai des amis l'à-bas, pis j'aimerais ça m'assoir avec eux-autres.

Cé pas in moulin icitte, ti-gars. Vous allez vous assire oùssé qu'y a d'la place!

Luc savait plus où se mettre. Après notre cours d'allemand, je lui avais offert de venir ici prendre une bière:

Envoye donc, té jamais aller, pis j't'en parle assez souvent.

Nous voici donc à l'entrée de l'antre et le portier et moi en train de nous invectiver. Le pire c'est qu'on a finit par s'assoir où on voulait, parce qu'une fois franchi le cordon du portier, et rejoint le serveur qui nous appelait avec des grands signes:

Bin oui mais mex zoésos assisez vous-là si ça vous chante. Que cé qu'vous prenez?

Je pense n'avoir jamais vu la taverne **Bellevue** autrement que pleine, grouillante. L'après-midi, le soir le samedi. C'est probablement la clientèle la plus bigarrée en ville. Des beaux, des moins beaux, des exubérants, des silencieux, des endormis. Ça jase d'une table à l'autre, d'une chaise à l'autre. On se partage le joint et les commentaires sur la faune qui hante les lieux, sans façon, ni prétention.

Entéka, ça doit être le joyeux bordel dans les toilettes.

Hein!?, non même pas, c'est juste sale. Pis y a même pas de glory holes.

Franchement, je trouve cette taverne un vrai régal pour les yeux, tellement que j'ai souvent de la difficulté à rester attentif à une conversation. Ici, on vient, en gang ou rejoindre sa gang. Si on y entre seul, on ne le reste pas longtemps, vous pouvez en être sûr. Et d'une fois à l'autre on se reconnaît, se salue, même si on ne se voit que là.

Coudon! m'écoutes-tu au moins quand ch'te parle?

Excuse, j'étais en train d'écrire.

Quoi?

Rien.

Tu trouves pas que le plafond est pas mal "space-sial"?

Fait de papier-aluminium chiffonné et de boules lumineuses de couleurs, clignotant au rythme du juke-box contenant autant du Ginette Reno que du John Lennon, on ne s'aperçoit de son existence que si on se donne la peine de le regarder. Mais c'est tellement plus excitant au niveau de la salle, jamais lassant.

Last call! dernier service!

Déjà!?

Bon, bin moi je m'en vais, salut!

Le va-et-vient s'intensifie, mais gare à ceux qui restent trop longtemps debout:

Ou bin tu sors ou tu t'assis, coco! tu bloques le traffic.

Tranquillement, on se dit bonsoir, on retrouve ses copains et on va continuer la fête, ailleurs.

Ou on rentre avec l'amant du soir. Rencontre du regard, bière offerte, chaise vide, invitation à la table, jase, connaissance.

On ferme! On ferme! Comme din musées! On ferme! On ferme!

Chez toi ou chez moi?

Où tu restes?

Ce fut une belle nuit. Chaude.

L'après-midi du dimanche de 1er mars fut aussi passablement chaud. **L'ADGQ** pendait la crémaillère. Selon moi, 300 à 350 personnes, gais, lesbiennes, parents et amis se sont pointés à un moment ou à un autre. Ce fut sublime. *Du monde! Des chaises!* Ça jasait, discutait, bougeait, faisait connaissance, préparait la bouffe, (on avait prévu 150, je vous jure qu'on a été débordé), passait la quête pour aller acheter encore de la bière et du vin. Les cadeaux arrivait de toutes parts: des livres et des cendriers de Priape, (merci, les gars!), une lampe de bureau, des plantes en nombre, et j'en oublie, j'en suis sûr.

Tout le monde était là, je vous jure, même mon cousin. Un mélange génial des âges et des métiers. Plein de figures connues et plein d'autres à connaître. *Du monde! Du monde!* J'en ai jasé, discouru, chanté et dragué un coup, vous pouvez en être sûr. (Youhou mon beau Chevalier!). Il faudra absolument reprendre et recommencer ces petits après-midis. Il y a là comme un besoin de jouir du soleil du jour et de la chaleur humaine urbaine pleinement.

Pleinement satisfait, (comme au Travail à la chaîne) je fus lors de mon dernier passage au restaurant **L'Entresol,** rue Duluth, coin St-André. La cuisine y est bonne et sans prétention, le service très détendu. On sent l'amour du métier. La salle contient juste assez de table pour ne jamais être bruyante. On se sent vite chez soi et on y revient.

Ah! oui j'ai eu deux grosses surprises dernièrement.

La première, c'est que deux bars, dont un nouveau, **La Marie du port,** rue St-François-Xavier près St-Paul, dans le Vieux-Montréal et le **Réflexion** (je vous ai déjà dit où c'était), ont décidé d'investir dans la décoration intérieure. C'est franchement très réussi dans les deux cas. Bravo aux propriétaires et surtout aux décorateurs. Tous les deux sont plein de plantes, de bois de chêne, de murs de pierres et de briques, de divans et de lampes. Un superbe mélange d'antique et de moderne.

La deuxième, c'est que je n'ai reçu aucune lettre avec photo. Je ne pensais vraiment pas être si peu populaire. Donc toujours pas de tchomme. Ça fait que je pense que je vais continuer à sortir. Ciao.

Christian Bordeleau

SUR RENDEZ-VOUS SEULEMENT

TÉL. 514-227-2548

Patrick Ouimet, d.d.

DENTUROLOGISTE

Montréal:

Service à domicile en soirée

250 RUE PRINCIPALE
ST-SAUVEUR-DES-MONTS, QUÉ. J0R 1R0

D'UN REGARD À L'AUTRE

Ce que je vois c'est vrai dans leurs yeux comme dans les tiens, soudain verts. O mes petits amoureux dont tous les regards m'obsèdent.
Ravie dans les deux sens, car c'est un rapt qui m'arrache à la mort et me propulse, fluide, dans l'enchâssement vertigineux du réel.
Yolande Villemaire
aimerais d'écrire la nuit et le dispositif de la musique, couleurs/la fièvre qui trouvait de tous nous troubler (lumière stéréo, strobos, sons violets dans les yeux) vitesse de la nuit de la ville, délibérément d'abord puis bien accordée à ma connaissance.
André Roy
Un texte qui ne prétendrait pas à la consistance mais plutôt à déprendre et se déprendre, à délier et se délier, ainsi qu'il peut aller des langues sous l'effet d'une ivresse elle-même légère.
Roland Barthes

(texte de dragué)
par
Paul Huguet-Latour

Ce texte se fait le projet et la narration d'une drague parfaitement phantasmée, déjà accomplie. Il tente de redire combien l'expérience en est fascinante. La drague décuple son plaisir de se déplier ainsi qu'un texte. Celui-ci se fait donc le récit, l'écriture de vos corps côtoyés.

Si la drague se bâtit de la prééminence du regard sur les autres sens et par là ouvre le champ des apparences aux jeux — les plus nombreux — des signes, si le gai s'y trouve soumis à une perpétuelle activité d'évaluation qu'il y joue à fond la séduction, il faudrait, pour en retrouver toute la *saveur,* s'interroger sur l'image: ses pouvoirs, ses leurres, qui fonde toute cette pratique de l'errance, de la dérive, de la rencontre. Penser l'oeil, le regard, l'autre, la drague c'est retrouver inévitablement le cinéma, et celui qui nous est le plus personnel. Cela dit l'essentiel de notre société mais à une autre place comme si tout ne pouvait retentir dans l'espace qu'ouvre le désir que perverti, déphasé, *mercuriel.* La drague me fait donc parler de la représentation, de nos discothèques à l'âge du miroir, de ce qu'il y a de vorace et d'exquis dans le regard. Bref de ce traitement de l'espace qui nous le fait percevoir entre hommes désirants, désirables, désirés, comme quelque chose de matériel, de sensible, de charnel. Dans le jeu des signes s'origine un puissant appel: celui du corps bien sûr, mais aussi de la *perte,* de *l'autre.*

1- Et si je faisais mon cinéma

Le cinéma nous a habitué aux séductions du tape-à-l'oeil et surtout à être des consommateurs passifs. C'est la cinématographie "commerciale" qui concerte l'aliénation de tout imaginaire individuel en lui donnant ses limites et en lui prescrivant ses besoins. Nous en sommes presque rendus pour avoir perdu toute inclination à tresser nos propres aventures, à nous en remettre à quelques grands impérialismes imagiers, à des modèles culturels irréfléchis. Le carcan du type nous cerne. Comment prétendre à l'originalité quand l'écart même, la marge que nous pensons initier n'existe qu'en fonction de sa mise en marché. Ainsi en arrivons-nous à un rapport à l'imaginaire, à la drague, à notre corps dépourvu de toute imagination: reproduisant des images, nous abandonnons les sens de la magie, nous reproduisons les mêmes comportements, nous vivons les mêmes manèges séductifs. La drague est devenue sous le grand objectif américain l'exercice scolaire que l'on remplit exactement; parfaitement dressés nous avons dompté nos pratiques, normalisé nos rapports *hors de toute folie, de toute différence, de tout tremblement,* et cela joue comme un symptôme; nous avons même perdu l'illusoire frisson de la transgression. Nos transgressions ne transgressent plus la loi, elles l'emportent avec elles. Ce qui faisait dire à Barthes que nous devions vivre "avec tricherie, par des conduites clandestines, non dogmatiques, non philosophiques" et encore d'une manière "plus radical(e) et plus énigmatique".

Souvent je pense la drague comme un cinéma, comme ce qui me met en mouvement, ce qui me fait tout changer dans ce que je suis, dans ce que je pense désirer. Si le cinéma est aussi omniprésent dans la pratique de la drague c'est qu'il a canalisé tout notre rapport à l'image, à l'autre, barré tout regard qui viendrait impliquer, faire éclater. La drague s'en dégage pour s'y opposer. De même qu'il serait difficile de se présenter les Etats-Unis sans leur cinéma — puisqu'il en constitue l'identité, la matière et le support; l'"*american way of life*" — l'on ne peut comprendre la drague, la vivre intensément, sans voir

BAR
GAY APOLLON
DANSEURS NUS
POUR VOUS MESSIEURS
LUN. AU SAM. DE 19h À 3h - DIM. DE 16h À 3h
2e ÉTAGE
STATION GAY
CRUISING BAR
DU MERC. AU DIM. DE 21h À 3h
1418, RUE GUY (METRO GUY) RENS: 937-9737

MAGASIN À LOUER
SITUE SUR UN CARRE EN FACE D'UN PARC — ESPACE OFFRANT BEAUCOUP DE POSSIBILITES:
Rez-de-chaussée avec 3 vitrines 2,706 p.c.
Mezzanine 700 p.c.
Atelier/entrepôt 2,706 p.c.
Près des commerces d'Outremont, du centre-ville, des hôpitaux et sur une grande rue commerciale. Stationnement. Bonnes conditions. 842-9749 / 276-7566.

les rapports qui la lient à l'Image, et à son imaginaire. La drague par ce qu'elle engage des désirs et des phantasmes du gai permet une expérience radicale de l'image tant dans son élaboration que dans sa lecture. *L'autre image.* Elle peut tout aussi bien être une pratique conventionnelle et modeste que l'occasion d'un ébranlement profond, une *sortie* hors des quiétudes de la convention.

Au niveau cinématographique on peut voir comment les Etats-Unis se perdent de croire et d'estimer d'avantage leurs représentations que les scénarios qui les y ont conduits. La force nivelante de leurs procédés est telle que quel que soit l'intérêt du sujet il est désamorcé dans sa spécificité par la machine filmique. Nos dragues à se cantonner à quelque mode d'emploi risquent le même destin, les mêmes débandades, les mêmes défections. Dès lors il faut chaque fois *affirmer sa drague* comme son imaginaire.

Revenir sur ma pratique c'est, sans jouer l'innocence ou un quelconque allant-de-soi, repenser mon rapport à l'image, à sa production, à sa consommation. L'image que j'oeuvre se nourrit du corps, du désir, de l'espace, des identités, et de leurs rapports. À ce moment la pratique de la drague *risque le meilleur,* la levée des modèles dominants, ceux que répètent à satiété le cinéma. À réaliser le modèle je m'en démarque, je me donne la possibilité *d'autres je.*

2- La discothèque: un décor

La discothèque est un microcosme où se jouent les valeurs de pointe (cet art de la pointe?) proposées par la mode. Comme tout lieu d'échange elle est l'essence d'un discours, l'agrégat d'un ensemble de figures, la nouvelle explosion du mondain, sa chorégraphie certaine. À la sûre commercialisation d'une mode, d'un *look*, d'une façon de porter sa vie, de se jouer comme un effet-reflet, la discothèque ouvre son champ à l'activité phantasmatique du gai, à ce qui la caractérise souvent; cet emportement hors de lui-même pour une image, et un rapport: mon-corps-les-corps. Le type de rapport que l'individu aura avec l'image sera déterminant. S'il *joue les apparences,* vit activement son imaginaire, la possibilité qu'il a de *faire son cinéma,* ce lieu deviendra l'occasion de la *phorie,* de l'humeur, de l'*utopie,* des complicités et des *dérives heureuses.* S'il se fait avoir par le scénario obligé, le banal être-là, ce sera peu à peu l'ennui, l'aliénation à toute image, l'attente, l'oubli, la lourdeur, l'inconfort. Tout cela de se dérouler devant des *murs de miroirs* se trouve décuplé.

3- La drague: ton miroir

Continûment le miroir a été en Occident l'instrument qui permet de nous *regarder.* C'est-à-dire de vérifier sans cesse l'unité entre les apparences et notre *je.* Cet usage systématique nous met encore en garde contre toute aventure du sujet. Le miroir a donc culturellement pour fonction de nous arrêter à une identification. Quand mon regard rencontre un miroir dans une discothèque il arrive qu'*il* me scrute, me renvoie l'étranger; celui-là même ignoré, oublié, occulté par quelques déboires narcissiques, pour le moins qualificatifs: vanité, coquetterie, complaisance, adulation. Ce n'est pas un hasard si le reflété subit les mêmes fureurs de l'étiquette que le miroir. On est en arrivé avec le temps, et par contamination, à suspecter le regard, à le *laisser pour compte.* La discothèque déroute ces signes et ces habitudes, *l'usage des surfaces,* les regards y redeviennent des "traverses".

Si tout tenait à constance de l'éclairage, donc du reflet, du sujet, du regard; tout s'arrêterait au réel le plus illusoire, ce que l'on nomme *le réel.* L'éclairage varié de la piste de danse suscite des illusions et brise la plus ancienne: celle qui veut que je sois un, d'être ce qui suis reflété.

Les miroirs réfléchissent dans la discothèque d'autres réalités moins conventionnelles. Les reflets, les images, les lieux et les "perspectives" sont multipliés; il n'y a plus d'adhérence, mais un détachement souverain. Dans cet espace que je vais habiter je jouerai la faille, le leurre de toute présence, de toute identité. La discothèque est un lieu *d'effacement, d'évanescence,* elle insinue le fractionnement, pratique la duplication. À vivre ses reflets, *tout se met en jeu,* les signes et le je comme signe; très certainement *une débauche d'identité, l'ébauche de nouvelles conduites.* Alors que j'y suis partout reflété, je ne suis *d'aucun centre;* dans ces sens, je me perds jouissivement dans *la logique du lieu.* Il y a là un plaisir certain: celui de vivre décroché de soi-même. *L'image bouge.* La discothèque répète résolument: "je est un autre".

De cet état de glissement, d'incertitude quant à l'identité et à la rectitude des parcours, je passerai à la drague. La discothèque met en échec les recours conventionnels à l'identification; par la drague je peux recouvrir *une identité capricieuse,* celle du *désir.* Celle-ci me propose *l'impermanence, l'imprévu, la fluidité,* l'arbitraire qui fait corps. C'est ton désir qui arrêtera cette errance, arrêtera une identité à un corps — le mien? Au moment où l'autre me donne existence, m'incarne par son regard, et que je regarde, de nouveau je prends corps mais lequel? Dans nos regards échangés que reste-t-il des variations du corps, des identités subtiles? Ce désir. Dans cet espace je tiens la drague pour une structure miraculeuse, celle qui me donne hors de la répétition du même, le pouvoir de générer à l'infini des commencements.

Dans mon regard, ton regard. Ici quelque chose se pointe qui est toujours l'inconnu, son appel. Mais le dragueur oeuvre autant tout cette musique de l'autre, il la déchiffre, l'interprète, alors, c'est à n'en point douter, une avalanche de suppositions, la vélocité de leur déroulement. La drague c'est une autre manière de *jazzer* sa vie.

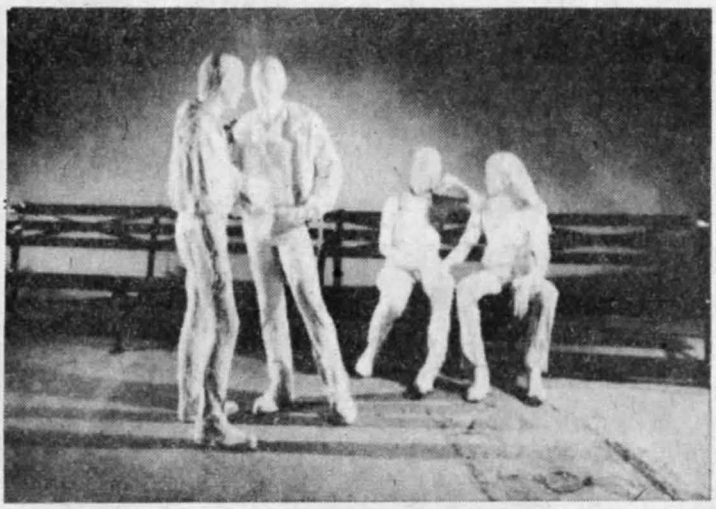
Si la drague séduit, tient en elle-même, porte sa logique, c'est qu'elle est cet objet transitionnel toujours renouvelé où je ne peux démarquer ce qui est mien de ce qui est l'autre dans ce présent. Tout arrive de se porter à l'égale de sa tension. *Le séducteur, tel le dragueur, est celui aui sait laisser flotter les signes, sachant que seul leur suspense est favorable et va dans le sens du destin. Ne pas épuiser les signes sur le champ mais attendre le moment où ils se répondront tous les uns aux autres, créant une conjoncture tout à fait particulière de vertige et d'effondrement* (Beaudrillart).

S'il y a séduction, c'est que tous deux nous mourons à notre carte d'identité pour vivre dans un engouement pour les signes et l'inassignable, les leurres en commençant par le plus prosaïque celui-ci qu'il faut vivre sans illusion. De là il m'est facile de reconnaître que ce qui me fascine toujours chez lui, et dans sa drague, c'est *l'irresponsabilité, la gratuité, la sensualité* de ce qui s'échange sans jamais assigner une forme. De là aussi à comprendre que certaines dragues me figent, m'arrêtent, ne me font pas partir, ne me mettent pas en mouvement; il y a un pas, ce rien d'une *attitude.* Sans mot j'aurai alors à accueillir ce désir puis à le renvoyer comme reflet de l'habitude, comme manque à l'étrangeté, comme médiocrité de l'usage, enfin comme impuissance à séduire. Sa drague me séduit quand elle n'est jamais la même, quand son scénario est imprévisible, qu'il s'élabore à deux dans l'ignorance du code, d'eux.

La logique du lieu est dure. Je n'existe dans une discothèque que d'être désiré. Qu'advient-il de moi quand je ne le suis pas, quand je n'atteins pas le regard. Je vis la chute, les mouvements les plus contraires; pris dans la spirale des réverbérations, je vis un triste royaume: l'accélération de ma dissolution; je suis hors leurs regards, une figure sans yeux, un dieu déchu; *celui qui arrive sans cesse mais qui ne subsiste pas, ne prend pas.*

La drague agit donc comme un miroir. Elle insinue un fractionnement, ouvre la possibilité: d'une errance, d'une hésitation, de l'irrévérence à tout le référentiel, aux usuels. Quand l'éclairage varie; lumière/obscurité; apparition/disparition, il arrive qu'il me regarde, j'oblique, je le regarde, il *oublie* de me voir durant un moment *pour être vu.* Dans ces intermittences je vis tous les tangages, tous les roulis. Devant les miroirs qui multiplient les points de vue, les points de prise et les points de fuite se jouent les nouvelles grammaires gaies, s'orchestrent le plus beau chahut émotionnel. *Je faute.*

Désiré ou séducteur, je sors de cette déclinaison; d'une vision crépusculaire du sujet: je passe à mon incarnation. À me conjuguer à ton regard, je suis ressaisi à la limite — je suis là ce soir, dragueur, pour la vivre — d'être désiré. Ton regard, comme le mien, conjure cette première perte pour nous relancer dans la plus radicale: celle qui nous *cumule.* Ce que Blanchot, l'écrivain par excellence de la séduction et de la drague, notait ainsi: *Même sans y être résolus, ils avancent vers ce qui leur retire toute sûreté avec une assurance grandiose.*



4-Danse la dragué

L'éclairage, qu'il soit stroboscopique ou cyclique, détermine une perception fragmentaire qui est toute proche, dans sa reproduction, de celle des journaux: tout m'arrive par blocs, par flashs. C'est un kaléidoscope sans profondeur, le lieu fascinant d'une écriture du corps qui se soustrayant à la chorégraphie et aux arabesques ne produirait plus que l'effet, de la sensation. Sur la piste c'est l'érotisme de la partie, du détail qui est promu au rang de l'identité. La danse, avant la dragué, nous initie au *discontinu*. Pour passer du bar (lieu du monologue intérieur) à la piste de danse (et à d'autres sortes de réflexion), il faut une nouvelle programmation, un changement d'orientation; le côté jardin, son rythme.

Je danse. Qui danse quand je danse? le je? Qu'est-ce qui rentre en mouvement quand le je danse? Au milieu des corps, mon corps, il participe d'une piste, fait parti de ceux qui dansent. Ce soir, si dense, à la discothèque, *ça* danse. Il se laisse aller. Il est dessaisi de lui-même. Il fait partie de l'ensemble. *Mouvance.* C'est le temps de la phorie, là, quand le je s'efface, il reste une trace lumineuse. Il s'immerge dans l'immédiat, est cette présence son absence, une manière **pour** une autre "d'être parti". Les éclairages, les sons englobent, travaillent le corps, le pompent de tout ce qu'il lui croit en propre. Autour de "lui" des taches fugaces, des couleurs, des chairs, là, des plages lumineuses. Fatigue des danseurs, euphorie des sujets; *la fatigue chante.* Mais qui est là, tout près de la piste, hors piste, mais dans le jeu, celui qui fascine le danseur par son immobilité? il m(s)e fait signe. D'être regardé il revient au je. Je commence soudain à penser mes pas et mon oui. Je quitte la piste pour ce détournement. Je rentre dans un nouveau rapport. Près du bar, ou là, accoudé; je le retrouve. Quel hasard! il est là. *(lui aussi)* Tel quel? je le regarde, à peine, trop peu, trop? *Jamais trop.* Il me regarde. *Le voir, c'est souvent oublier de parler.*

C'est de la drague, de l'acte de l'oeil, l'amorce. Maintenant que je regarde, ça me détermine à le draguer. Qui suis-je sous ton regard? Le sujet de la drague, l'objet de tes regards, tant d'égards! Je ne le sais/saurai jamais. Le regard tient, le regard est soutenu; *voir est plein de conséquence.*

La possibilité que j'ai de passer de la piste de danse au bar ou à la pièce attenante, correspond au choix que je peux effectuer: soit de prolonger ce bain dans l'indistinct, dans ma *dissipation,* soit d'aller vivre d'autres aventures.

Près de lui, *quand je dis je, je dis son visage.* Je n'ai d'identité arrêté que celle déterminée par ton regard. Pour tout voir, comme s'il était encore possible de pouvoir tout dire; *"il m'intéresserait seulement de voir mes yeux quand ils te regardent".*(Barthes)

J'aime en la discothèque la possibilité que j'ai d'être à la fois ce visage collectif; la danse, et ce visage particulier; sismographe de tes signes; le choix de m'effacer ou de refaire les cartes de mon identité.

L'espace du désir

Quand je passe de la danse à la drague, je redécouvre deux états liés à deux espaces, à deux chronologies distinctes. Je redécouvre quelque chose d'ancien, ce qui me parle depuis mes toutes premières perceptions, mes tous premiers regards. Enfant, j'étais transporté, sans attache; dans la danse je retrouve cet état où je me dissous dans ce tout, ce rien même. Peu à peu, mon oeil a gagné mon individualité. Je voyais. Je démarquais mon environnement de ce que je sentais. J'allais apprendre cette profonde coupure entre le temps bienheureux du *moi-tout* et ce temps du regard qui me ferait vivre jusqu'à l'angoisse *les distances,* le *lointain* qui me réservaient les bons visages, les présences chères.

Dans la drague je retrouve les distances, mais j'ai appris à les jouer, à les séduire. Si l'espace est *premier* au désir — sa condition même — dans la drague; l'espace est *promis* au désir; le regard du dragueur s'amuse à cette conquête de l'espace car elle est conquête de l'autre. C'est même un espace que je désire que celui qui nous tient à distance, qui nous fait signe l'un pour l'autre. Tu t'y meus; j'en veux la maîtrise pour m'y mouvoir à mon tour. De là l'importance du regard dans la vie gai. Quand je me rapproche, je parcours cet espace physique, mes yeux ont repéré au loin celui qui me donnera l'intimité, celui à qui je reconnaîtrai, à cause même de la distance, le cadre qu'elle opère *ce qui est fait pour vous donner juste l'image de votre désir* (Lacan) et certains soirs littéralement sa révélation.

Alors dans cette pièce où l'éclairage est constant, je peux sans peine individualiser un corps, le sien, sur un fond mouvant. Je ne suis plus ce petit Marcel sur la plage de Balbec qui ne voit dans ce groupe, ce visage, une tache lumineuse. Dans la proximité comme dans la

STARS DUST
Bar rétro
Complexe Fébroni
1419 Drummond, Montréal
(514) 844-5088

JEAN HUOT, avocat,
152 est Notre-Dame,
Suite 900,
Montréal, H2Y 3P6
Tél.: 861-8229

distance je reconnais en lui, les traits de mon désir, du bel objet, l'image pour tous, à ce moment, *se fétichise.* Son nom pour l'imaginaire: *barbuto.* Je vis, à cet instant le plein régime de l'image, je ne m'aliène plus à la projection, *je joue mon jeu.* Je m'accomplis de cet acte visuel. *Je me forme.*

Dans la drague la perception est rentable. C'est toujours bien un commerce collectif. Elle ne va pas sans transactions. Voilà pourquoi cette expression est risible, imaginez la tête de Monsieur Hulot disant: *Moi? je ne fais rien: je regarde... simplement!*

Pourquoi la drague et non le "cruising"? l'un ouvre le champ visuel, l'autre immédiatement le palpable. L'un invite à une sortie hors de soi l'autre vise immédiatement à un retour à soi, à l'emprise, *au vouloir saisir.* Question de tempo dans le désir, question imaginaire, pour sûr. La drague se bâtit depuis le regard on y trouve les plaisirs intrinsèques à la fonction visuelle. La drague c'est toujours l'abc du plaisir comme dans l'oeil des amplificateurs de contraste disposés à même la rétine séparent les forces lumineuses des choses, forment des contours comme les traits d'un crayon; le désir opère, à focaliser mon regard sur certains points de l'espace, je m'apprête à engager ma libido sur le bon visage. Ce désir me fera revenir inlassablement sur les lieux, là où il est, était, sera. L'espace, la distance, l'attente, ce sera chaque fois *une nouvelle carte où tendre.* Le hasard, que je ferai décidera de son passage, du geste: à ce moment là, en sa présence, au bout de mon regard; *il est tout l'espace.* J'ai rétréci mon champ visuel à ce beau sujet. Dans la drague, ce qui se sollicite, est échangé c'est le chant visuel, ce qui désigne.

N'y aurait-il pas dans l'emportement même, dans l'excès et l'inassignable de cette émotion, de ce temps de la drague, quelque chose qui déjouerait le *Code,* le *Masculin*? Un nouvel espace spécifique, précaire et unique comme l'émotion, où, à se trouver tous dragueurs il n'y aurait plus fuite dans un *comportement;* que l'absence de toute *prescription;* de toute *prescription,* et où, *chacun, à hanter le regard, se ferait manifestement signe/sigle hors la loi?*

6- "Et oser avoir des idées tenues"

Il y aurait donc une implication visuelle qui serait la manifestation la plus extérieure de ce qui s'échange/s'évanouit, se marque dans nos rencontres hors les signes obligés comme l'hiéroglyphe toujours à lire de la passion, de la drague, ce qui les signeraient sans jamais les authentifier, et qui n'aurait finalement d'autre fonction que de perpétuer au fil ténu de nos rencontres; notre mouvance, notre différence, l'inassignable d'une identité, le détournement de la simplification du je. Bref, un art d'aimer.

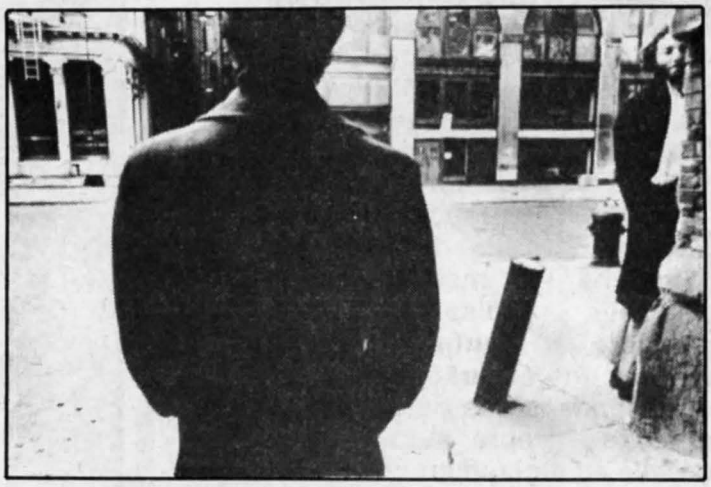
Au cinéma, sans m'impliquer, on m'investit; dans la drague je vis, par opposition, une implication visuelle qui appelle des conséquences. Dans la drague je veux avoir accès à ce corps, *vénusté,* je peux l'interpeller à tout moment. L'oeil du dragueur n'est jamais un objectif (voilà l'échec de *Cité de la nuit)* il scrute, contemple, effleure, dévore, se repère, insite, passe: accomodation, convergence pour un détournement. Les perceptions sont nombreuses: sa taille, son vêtement — ce qui fait rêver sa nudité — sa peau, ce renflement qui rend son "jean aimable". À ce moment tout peut se constituer en tableau et se posera alors la question de ma place *dans* le tableau. Je prends délicieusement le risque de *"m'asservir d'un coup à une image inconnue"* (Proust de son deuxième nom) et qu'irrésitiblement je le dirai TEL pour mon désir.

Le *malin* plaisir pour le dragueur c'est de se trouver comme gai au moment où il se perd comme sujet. À cela il tient le *parcours exquis,* l'itinéraire où peu à peu il sera de cet autre — barbuto ou baffi, barbu et barbare en ce qu'il jouera et déjouera sans doute les résistances — le sujet de quelques heures, de quelques jours ou de quelques mois. Qui a dit, aveuglément, que l'on ne pouvait draguer qu'une fois un même homme?

La drague connaît son intensité la plus haute lorsque des regards échangés, des feintes et des *distractions,* j'obtiens la simultanéité des échanges. Ce regard à regard qui vient suspendre toute *vraie* illusion pour affirmer que "l'artifice n'est rien, qu'il est véritable" (Roy). La vérité de la drague c'est cette faille, cette brèche qui ouvre un passage sur l'imprévisible, où tout devient éphémère et radical, l'identité comme le désir. Alors je comprends *ma limite heureuse, mon indépassable: c'est le désir du désir de l'autre qui est désirable, qui veut être surpris, me concernant, me voyant désirer* (Lacan). Et l'acceptation de ce qui est, *la légèreté* et sa conséquence: me perdre, tout comme lui, d'images, de désirs, pour trouver mes origines, l'espace pour vivre.

Tel est le projet du dragueur; d'un regard à l'autre jusqu'aux "corps qui suivent."

Montréal
1979-1980



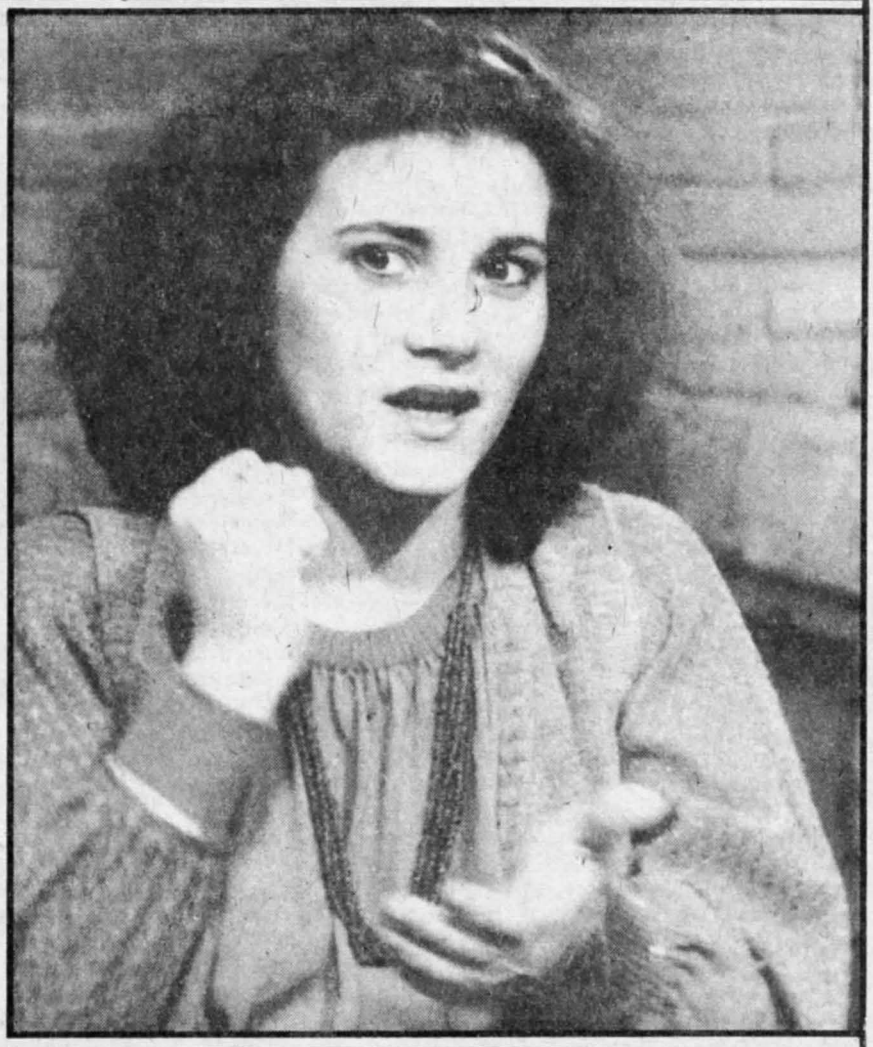
Lundi à samedi téléphone: **387 7111**

CLINIQUE MEDICALE
Métro: Henri Bourassa

750 est Henri Bourassa, suite 1,
Montréal, H2C 1E6

André Clément D.D.
DENTUROLOGISTE
Fabrication et réparation
de prothèses dentaires.
7230 est boulevard Gouin
près de langelier
(514) 648-5012
(Sur rendez-vous seulement)

UN DOSSIER LESBIEN

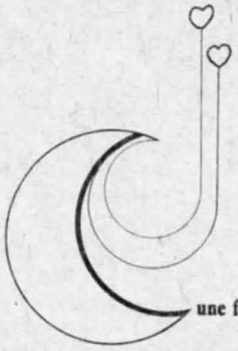


À l'origine de ce dossier se place l'initiative de Marie-Anne Rainville qui, à la suite du colloque *Une femme, deux femmes* (7 décembre dernier à l'UQAM) s'est proposé de nous faire part à la fois de sa démarche pour mettre sur pied une telle organisation, grande première à Montréal et d'en dresser une évaluation, à partir des réponses des participantes et de sa propre auto-analyse. Qu'elle soit ici remerciée pour la ténacité de son effort et le travail qu'elle a accompli.

Il fut aussi question d'intégrer à ce dossier la transcription complète des quatre conférences enregistrées sur magnétophone, mais les difficultés techniques retardèrent ce projet qui reste en suspens pour l'avenir.

De là, fleurit l'idée d'élargir le dossier pour y présenter d'autres fragments du discours lesbien, sans ordre, sans politique éditoriale précise, et sans autre prétention que de restituer une parole que les berdaches masculins connaissent mal ou pas. Nous ne pensons pas qu'il y ait un seul discours lesbien, ni que l'équipe — hélas entièrement masculine — du *Berdache* puisse valablement situer aujourd'hui une telle parole; d'où cette volonté de composer, en contrepoint, sur plusieurs textes d'origines fort diverses.

Vous trouverez donc ici la transcription d'une interview faite à Montréal de la cinéaste Donna Gray, un court texte de Josée Yvon sur la condition féminine homosexuelle, une remarquable analyse de quatre écrivaines du Québec par Marthe Rosenfeld, un auto-portrait de Mary R. Meigs et un texte de Pierre Quenneville sur le colloque *Une femme, deux femmes,* présenté plus haut.



une femme, deux femmes...

36 Le Colloque Une femme, deux femmes

premier colloque sur l'homosexualité féminine au Québec

Marie Anne Rainville

Il fait nuit, la soirée avance... Toute une journée à essayer d'écrire, de vous dire le Colloque Une femme, deux femmes... Et je n'ai pu qu'accrocher une migraine. Les mots, les émotions de cette journée du 7 décembre 1980 restent enfouis, dissimulés dans ma gorge, dans mon coeur.

J'ai passé d'innombrables heures à faire et refaire le plan de ce texte, à chercher la présentation, la forme qui permettrait de traduire cet évènement. C'est alors que dans un élan nocturne j'opte pour le conte. Acceptant d'être taxée d'exhisbitionisme, d'égocentrisme... je vous raconterai le Colloque Une femme, deux femmes. Je vous le dirai comme je l'ai vécu dans ma tête, mon coeur, mon corps et mon âme de femme. Je vous le dirai comme je le perçois trois mois après. Je vous le dirai après l'avoir tourné et retourné sur lui-même; après l'avoir aimé, chéri, haï... laissé et retrouvé pour le temps de l'accouchement de ce texte.

Ce texte, je le fais pour plusieurs raisons. La première est sûrement l'ardent désir de publiciser et d'informer la "population" de la situation des femmes homosexuelles du Québec. C'est vaste et grand comme objectif mais c'est celui qu'idéalement je poursuis. Le deuxième est de partager avec plusieurs les joies et les difficultés de l'organisation d'un évènement public s'intéressant à une question considérée socialement comme délicate.

Avant de poursuivre j'aimerais avertir le lecteur que ce texte ne saurait avoir l'allure universitairement rigoureux pour les raisons ci-haut mentionnées et aussi à cause du contenu même de la journée. Le Colloque Une femme, deux femmes... avait pour thème: l'érotisme des femmes homosexuelles. Ainsi donc tous(tes) comprendront que les diverses participantes à cette journée se devaient de partir d'elles et parfois, un peu, s'édicter en science puisque le sujet discuté était un terrain vierge et inexploré... Donc le Colloque Une femme, deux femmes... Un colloque sur l'érotisme des femmes homosexuelles???

À cette partie de notre commune réflexion, il faudrait répondre à la question suivante: pourquoi un colloque sur l'homosexualité féminine principalement axé sur l'érotisme? Parce que, d'abord, après avoir un peu perçé cet envers caché de la lune, j'ai senti que je voulais en savoir plus et que la science avait particulièrement besoin de s'informer sur le sujet. Aussi j'étais convaincue qu'il fallait une réflexion publique pour que ça serve, pour que ça instruise plein de monde en même temps. Alors il fallait trouver un moment, un lieu... donc un colloque. Enfin, pourquoi avoir choisi l'érotisme? Parce que j'étais convaincue que la différence fondamentale et peut-être unique des homosexuel(le)s des hétérosexuel(le)s est l'objet de leur attirance, de leur désir sexuel ou plus simplement: le sexe de leur partenaire sexuel. Alors forte de ces constats et motivations, l'idée d'un colloque sur l'érotisme des femmes homosexuelles s'imprégnait...

Quelques notions d'organisation

Cette réflexion, cette intuition, je la faisais durant l'été 1980. Bien sûr je consultai des ami(e)s et leur demandai des avis. Ce sont quelques "chums" de gars qui m'ont particulièrement encouragé en m'offrant leur support. Donc l'idée s'enracinait tout en étant dans l'attente de l'occasion, de la situation propice.

Voilà que septembre s'amène avec son retour à l'université. Pour moi c'est la dernière session et il me reste un cours à faire qui s'intitule: activité de synthèse.

Un bateau peut-être un peu gros

Dans le cadre de la formation en sexologie le cours d'activité de synthèse en est un où l'étudiant doit organiser une activité publique s'adressant à un groupe particulier. Cette activité doit défendre les intérêts de la sexologie et des sexologues. Voilà le cadre que je cherchais. D'autant plus que je souhaitais que cette réflexion s'effectue dans un cadre universitaire parce qu'ainsi l'organisation du colloque bénificierait de la crédibilité socialement reconnue à une université et des ressources qu'une telle institution peut mettre au service des collectivités y oeuvrant. Toutefois un tel événement ne peut se réaliser seul et sans expérience. Il était nécessaire que quelqu'un se joigne au projet. Et quelqu'un, dans ma tête, ce ne pouvait être qu'une quelqu'une. C'est alors qu'un petit bout de femme s'amène. Forte d'une expérience dans ce genre d'organisation, elle me signifie son intérêt pour le colloque et son ouverture pour la problématique homosexuelle féminine. C'est réglé, on part en mer deux jours plus tard, à la découverte d'un continent nouveau. Nous sommes seules à bord: fortes, travaillantes et terriblement démunies.

Une réunion pour décider de l'allure du colloque, une définition de tâche et on se met à l'ouvrage. Claire découvre les rouages de l'université. C'est une organisation complexe: il faut des locaux, du matériel, de l'argent, un compte de banque, un casier postal... les jours passent, trop vite, et nous n'avions que trois (3) mois. De mon côté, je multiplie les appels, des ami(e)s me donnent des noms, des références et puis nous voilà rassurées: le contenu du

CAFÉ
RESTAURANT
LE
RUMIN'EN VERT
539
Duluth est
tél.: 524-0034

LA MAISON DU BON MANGER
SPÉCIALITÉ:
Fèves au lard fumé
RESTAURANT
LA PETITE BINERIE
2004, av. de l'Hôtel-de-Ville
Montréal H2X 3B2
Tél.: (514) 849-0606
REPAS COMPLET
ouvert du lundi au vendredi

colloque est fixé.

Maintenant, il faut polir l'image. Il faut attirer du monde. Il faut surtout faire un succès. Le sujet est lourd dû à son non-conformisme et tous (les officiels) nous surveillent du coin de l'oeil. Il faut donc que ça marche. Il faut que ça passe la rampe. C'est ici que Marie Dignard entre en scène. Cette graphiste gentiment et professionnellement nous trouve un logo, un titre et ainsi bâtit une image au colloque Une femme deux femmes... Et viennent les dépliants, les posters... c'est beau, on est contentes. Une présentation sensible, agréable à l'oeil mais surtout nuancée et représentative du colloque.

Il ne nous reste donc plus qu'à attendre, tout en travaillant seize (16) heures par jour, les inscriptions. Elles viennent et viennent avec elles les critiques; parfois gentilles, tantôt acerbes mais toujours elles nous permettent d'aller plus à fond dans notre démarche, de voir les véritables enjeux.

Les enjeux

Ici je me contenterai d'en faire la liste sommaire:

- arriver à publiquement discuter d'homosexualité féminine et ce en affirmant que c'est érotique.
- le faire malgré et avec la sexologie officielle et ce dans un cadre universitaire souvent froid et presque toujours sceptique.
- donner la parole aux femmes et surtout aux femmes homosexuelles afin qu'elles puissent parler d'elles en d'autres termes que ceux trop souvent employés par la "science traditionnelle".
- permettre aux femmes de se rencontrer, de se communiquer ce qu'elles sont et veulent sans provoquer d'affrontement entre elles ou encore avec les autres
- enfin permettre à toute personne intéressée de s'informer, de s'instruire sur l'homosexualité féminine dans ses spécificités érotiques

Réalisation

Avant d'aborder le contenu de la journée j'aimerais expliquer certains petits détails. D'une part je crois que le thème du colloque n'était pas ou plus d'à propos arrivé au 7 décembre. Les participant(e)s au colloque ont choisi consciemment ou inconsciemment de ramener cet événement à son sens premier: celui de parler au grand jour et par un dimanche d'homosexualité féminine. Donc l'érotisme fut mis de côté et des femmes se sont parlées de ce qu'elles étaient.

Les participantes

Elles ont été treize (13) femmes a s'intéresser au colloque en tant que conférencières, personnes-ressources et animatrices dans les ateliers. Elles étaient fortes et belles ayant souvent plus de questions que de réponses mais toujours prêtes à discuter, à échanger dans l'espoir de trouver des réponses collectives. Elles seront à la fois le succès, la pertinence et l'âme du colloque.

Horaire et contenu

Il y avait donc quatre (4) conférences prévues au programme de la journée: la première discutait de lesbianisme versus homosexualité et fut donnée par Reina Ha-Milton; durant la deuxième Marie Michèle parla de Sorcellerie et d'homosexualité alors que Marquita Riel, auteur de la troisième conférence, entretenait la salle des déesses et d'homosexualité puis nous terminâmes la journée avec Luce Bertrand qui proposa ses réflexions quant aux dysfonctions sexuelles chez la femme homosexuelle.

Durant les conférences se tenaient aussi des ateliers sur deux thèmes: féminisme et homosexualité et l'érotisme des femmes homosexuelles. Chaque atelier, il y en eut six (6) (limités à 15 participantes par atelier), comptait une (1) animatrice et une (1) personne-ressource. Pour nous de l'organisation, une personne-ressource c'était une quelqu'une qui a un vécu homosexuel et qui avait réfléchi sur le sujet discuté en atelier. De ce qui s'est passé et dit en atelier nous ne savons que ce que les femmes ont bien voulu nous en dire puisque rien ne fut enregistré. Toutefois au cours de la plénière, à la fin de la journée, il est ressorti principalement deux (2) choses: que les femmes homosexuelles vivaient une double aliénation soit celle de vivre dans une société à la fois sexiste et homophobe et qu'il était difficile de parler, en public, d'érotisme.

Évaluation du colloque

Avant de présenter une critique très personnelle du colloque Une femme, deux femmes... j'aimerais passer la parole aux femmes qui ont assisté au colloque. Au début de la journée nous avions distribué à chaque personne un questionnaire d'évaluation de la journée et voici ce qu'il est possible d'en extraire.

Questionnaire d'évaluation

Nous avons receuilli cent-vingt-quatre (124) questionnaires. Cent-treize (113) furent remplis par des femmes (des femmes entre 19 et 53 ans) alors que six (6) étaient ceux d'hommes (hommes de 20 à 39 ans) et cinq (5) personnes n'ont pas indiqué de sexe. D'une part compte tenu du peu de participation masculine à l'ensemble du coloque, nous n'avons pas jugé bon de faire l'analyse des questionnaires remplis par les hommes et d'autre part nous avons laissé tomber les cinq (5) questionnaires sans mention du sexe afin de nous attarder à ceux uniquement complétés par des femmes.

Tableau I
Groupe d'âge de provenance des participantes

19 ans et moins:	4%
20 à 30 ans:	65%
31 à 40 ans:	30%
41ans et plus:	1%

Tableau II
Orientation sexuelle des participantes

Hétérosexuelle:	30%
Homosexuelle:	41%
Bisexuelle:	16%
*Lesbienne:	9%
non-indiqué:	4%

*Nous avons ajouté cette catégorie parce que bien qu'elle n'apparaisse pas au questionnaire des femmes ont jugé bon de se définir ainsi.

Tableau III
Les attentes des participantes en fonction de leur orientation sexuelle

	Hétérosexuelle	Homosexuelle	Bisexuelle	Lesbienne	Non-indiqué
Professionnelle	11	5	3	3	2
Intellectuelle	16	15	5	5	3
Émotive	14	30	9	5	3
pas d'attente	4	2	1		
Autre		3	2		

Il faut interpréter ce tableau comme suit: pour chaque type d'attente et selon l'orientation sexuelle nous avons additionné le nombre de fois que ce dit type revenait. Parce que des femmes pouvaient avoir encerclé plus d'une attente, le nombre total d'attente est supérieur à celui du nombre de participantes. Toutefois ce tableau a ceci d'intéressant c'est nous permet d'apprendre où peuvent se situer les besoins des femmes quant à des évènement public de ce genre.

Tableau IV
Le degré de satisfaction des femmes selon leur âge et leur orientation sexuelle

• les résultats sont présentés en pourcentage

• les résultats pour chaque âge et orientation sexuelle forment un unité de 100%

	Hétérosexuelle				Homosexuelle				Bisexuelle				Lesbienne				Non-indiqué			
	T.S.	S.	P.S.	I.	T.S.	S.	P.S.	I.	T.S.	S.	P.S.	I.	T.S.	S.	P.S.	I.	T.S.	S.	P.S.	I.
19 et -		100			50	50														
20-30	42	50	8		18	73	9		9	73	18		20	20	20	40	50	50		
31-40	33	67			43	43	14			100					100		100			
41 et +		100																		

Le questionnaire d'évaluation contenait d'autres questions qu'il serait difficile voire impossible de transcrire mathématiquement puisque c'était là des questions ouvertes qui permettaient aux participantes de développer leur pensée. De ces réponses trois (3) éléments sont à ressortir: les femmes auraient majoritairement voulu participer à des ateliers, les femmes souhaitent que de tels événements se reproduisent parce que c'est là selon elles une amorce, un début et qu'il faudrait plusieurs autres rencontres avant d'atteindre le fond, l'essentiel de ce qui marque l'érotisme des femmes homosexuelles et enfin plusieurs soulignent l'importance pour les femmes de se regrouper, de s'unir en un mouvement fort permettant de travailler à l'acceptation des femmes d'orientation homosexuelle dans notre société.

Encore quelques réflexions

Quand il s'agit d'évaluer le colloque, il faut absolument dissocier certains niveaux d'analyse. Je pense que le colloque n'a pas servi les femmes comme il a servi le phénomène homosexuel ou encore la sexologie.

Lors de la préparation du collogue, nous nous étions fixé certains objectifs et c'est en regard de ces objectifs que nous pouvons évaluer le dit événement. Notre premier objectif était de permettre aux femmes homosexuelles de se rencontrer entre elles et d'échanger. Je crois que c'est là l'objectif que nous avons le plus atteint et ce le plus correctement puisque les femmes nous l'ont clairement exprimé soit au moment de la plénière ou encore à travers les questionnaires d'évaluation. Et le colloque fut un évènement marqué des émotions et de l'énergie dont les femmes sont capables. Il régnait là un humour grave, une complicité libertine... elles étaient toutes ensemble pourtant elles étaient séparées en atelier ou en groupe d'amies-amantes... mais elles étaient réunies dans une émotion à l'odeur toute particulière des femmes.

Toutefois j'ai l'impression que nous avons manqué à notre deuxième objectif qui était de combler un vide dans notre formation estudiantine en sexologie parce que d'une part le contenu des conférences, des ateliers ou encore des interventions de la salle pouvaient, à l'occasion, manquer de rigueur et de qualité scientifique. C'est-à-dire que parfois j'ai eu l'impression qu'on édictait le vécu d'une personne en valeur scientifique absolue. D'autre part le colloque, dans son contenu, favorisait une analyse féministe de l'homosexualité féminine et je ne crois pas que les femmes d'orientation homosexuelle soit TRES majoritairement féministe. Et je crois surtout qu'il est possible d'étudier l'homosexualité féminine sous un autre angle que l'angle du refus du mâle et du patriarcat comme seule et totale explication de l'aliénation des femmes et plus particulièrement des homosexuelles. Enfin, quant à moi, j'aurais aimer ouir d'autres point de vue. Toutefois il est important de noter que les femmes prêtes et habiles, actuellement dans notre société, à prendre la parole sont généralement des femmes engagées au sein de mouvement féministes. Je ne voudrais pas ici que le lecteur ou la lectrice ait l'impression que je m'oppose à ce point de vue et tiens seulement à souligner que d'un point de vue académique il aurait été intéressant voir pertinent d'avoir une pléiade d'idées reliées à des analyses diverses.

Donc après ces quelques observations, qu'en reste-t-il à la sexologie? Je crois qu'il en reste deux (2) choses: la première est que nous avons, ouvertement, saisi la sexologie officielle d'un point de vue non-pathologique de l'homosexualité. Partant du fait que la formation académique est un important déterminant de ce que sera un professionnel (l)e, il est surprenant que l'homosexualité tant féminine que masculine soit presque exclusivement abordé sous le couvert de la pathologie. La deuxième est que nous avons permis aux sexologues intéressés de prendre un bain de réalité, de vrai monde en lui permettant de cotoyer des femmes homosexuelles. Enfin j'espère que nous avons travaillé à démystifier quelque peu l'homosexualité féminine au près des "spécialistes". Démystification qui pourrait créer un rapprochement permettant de faire une lutte à mort à la discrimination.

Enfin il me reste une série de bons souvenirs, des émotions riches mais surtout une compétence liée à une expérience de travail dans un milieu où le sexologue ne s'aventure guère.

Il me reste la certitude d'avoir travailler à une cause juste et équitable, d'avoir travaillé à la permissivité en matière de sensualité, d'érotisme, d'orientation sexuelle. Et il me reste à jamais un tendre respect pour les amantes...

◆ ◆ ◆

1. Tout près de 250 personne ont assisté au colloque soit 20 hommes et 230 femmes dont la grande majorité était d'orientation homosexuelle (selon nos statistiques: entre 50 et 60%).

Collaboratrice au Colloque Une femme, deux femmes
Reina Ha-Milton, écrivaine
Marie Michèle, réparatrice d'appareil ménager
Marquita Riel, professeur à l'UQAM
Luce Bertrand, psychologue
Jocelyne Lapointe, professeur au Cegep du Vieux-Montréal chargée de cours à l'UQAM
Claire Reid, chargée de cours à l'UQAM
Marianne Harvey, étudiante en sexologie
Michèle Rolland, chargée de cours au Cegep du Vieux-Montréal
Anne St-Cerny, étudiante en sexologie
Louise Roy, travailleuse en loisir
Anne Bath, consultante en créativité et en communication
Michèle Brouillet, psycho-sociologue
Diane Barette, étudiante en sexologie
Madeleine Morris, étudiante en sexologie
Jocelyne Robert, étudiante en sexologie
Marie Dignard, graphiste

Collaborateurs/collaboratrice à l'article
Lino Mastriani, travail statistique
Pierre Gallois, rédacteur des verbatimes des conférences
Gilles Castonguay, rédacteur des verbatimes des conférences
Jocelyne Lapointe, correctrice

Références
1. Reina Ha-Milton, Lettre d'amoure de femmes, ed. Remue-ménage, Montréal, 1981.

Auto-portrait

Je suis persuadée que je n'aurais pu dire aucun de mes secrets à ma mère (ma soeur, à qui je les ai dits, n'est pas d'accord, "Maman savait plus à ton sujet que tu ne le penses," dit-elle, mais n'a aucune évidence pour le prouver), qu'elle n'aurait jamais pu comprendre mon amour pour les femmes; que, de même qu'elle avait refusé de parler pendant 20 ans avec sa soeur ainée parce que son sens de justice était outragé par une querelle autour du testament de leur mère, de même elle aurait refusé de me parler et m'aurait excommuniée de la famille en plus. N'avait-elle pas eu une première congestion cérébrale à son club, en regardant le sénateur McCarthy à la télévision, l'homme qui lui était abominable non seulement parcequ'il était démagogue mais parce que le bruit courait qu'il y avait une relation homosexuelle entre lui et son avocat, Roy Cohn? Pour moi, les convulsions que ma pauvre mère a souffertes à ce moment témoignaient de sa répugnance et j'étais contente d'avoir bien mis mon secret sous clef. Pourtant, il y a les mots de Miss Walker, "Votre mère était clairvoyante," et l'insistance de ma soeur que j'aurais pu parler avec notre mère et qu'elle m'aurait comprise. Même maintenant mon coeur commence à battre avec la terreur qui me possédait à la pensée même de parler, qui m'a empêchée jusqu'à récemment de parler avec ma soeur jumelle, la vieille peur provoquée par l'aspect redoutable de ma mère, par un mouvement latéral de sa bouche fixée qui nous a fait tous trembler.

Je pense à mes amies lesbiennes dont les mères sont encore en vie, qui restent près d'elles à leur propre risque, qui s'usent dans un effort futile de les apaiser, en acceptant un silence hypocrite et croyant finalement à la nécessité, imposée par leurs mères, de se terrer et de prétendre d'être invisibles. Je connais des mères qui ont envoyé leurs filles aux psychiatres, des mères qui dénoncent leurs filles derrière leurs dos, des mères qui prennent le fait d'avoir une fille lesbienne comme excuse pour se sentir martyrisées. Lequel de ces stéréotypes ma mère aurait-elle choisi, elle qui accordait tant d'importance aux règles de la société?

Trop souvent, c'est la mère qui fait les règles et la fille qui l'aime qui pactise, et permet ainsi à sa mère de devenir un tyran. Des tabous comme un nid de serpents empêchent la mère d'une fille lesbienne de l'aimer avec fidélité. On pourrait penser que le fait que les mères normalement aiment leurs filles comme les femmes s'aiment, c'est-à-dire, avec une grande tendresse, les aiderait à comprendre l'amour entre les femmes. Au contraire, chaque femme est perçue comme une menace à cet amour, qui, étant vertueux, est empêché par un tabou de devenir jamais incestueux. La mère d'une lesbienne se met comme un dragon entre sa fille et les amantes de sa fille, comme si elle grognait, "Eloignez-vous de ma propriété!" car elle pense être la seule femme que sa fille a le droit d'aimer. Malheureusement Freud était trop préoccupé par le complexe d'Oedipe et trop confondu par la psychologie des femmes pour explorer cet autre complexe auquel personne n'a jamais donné un nom. Sans doute, Sappho a eu une mère qui s'inquiétait de ses amantes, et si son nom avait survécu, aurait pu donner son nom au complexe. Sans doute, cette mère anonyme était contente du fait que Sappho avait aussi des amants, comme une mère contemporaine d'une lesbienne mariée refoule son aversion à l'idée des amantes pourvu que sa fille soit "fidèle" à son mari. Puisqu'elle a été formée par notre société patriarcale, sa première réaction au mariage de sa fille est la joie (elle n'aura plus besoin d'en avoir honte); si sa fille continue d'avoir des liaisons lesbiennes qui ne sont pas trop visibles, la mère préfère les voir comme des aventures où l'amour ne joue aucun rôle. Comme c'est étrange que l'élément le plus pur d'une relation entre deux femmes se voie comme le plus menaçant — l'amour qui les lie; pourtant, ce n'est pas étrange, car c'est justement cet amour qui exclue la mère. Le complexe sans nom qui fait que les mères aiment et haïssent à la fois leurs filles lesbiennes, ne peut jamais, comme les complexes d'Oedipe et de Jocaste, se résoudre, car la société ne permet pas l'amour lesbien comme elle permet l'amour hétérosexuel. Quand un fils ou une fille se marie, le lien de la mère avec son fils ou sa fille se dissout dans la cérémonie du mariage et cette approbation officielle l'aide à en supporter la peine. Puisqu'on lui a appris à accepter l'idée qu'un mari ou une femme a la préséance sur une mère, il faut qu'elle fasse l'effort de jouer un rôle secondaire. Mais non pas seulement l'amour de sa fille pour une autre femme est condamné par la société mais en plus, une mère ne peut pas croire que sa fille préfère une autre femme à sa propre mère. On voit les mères des lesbiennes qui font des efforts frénétiques pour regagner leurs filles: elles les soudoient, elles les culpabilisent, elles se mettent littéralement entre les amantes en vivant avec elles dans la même maison, — et celle-ci est la pire punition subie par un couple lesbien. J'ai vu tous ces cas et j'ai vu la haine qui couve entre la mère et l'amie de la fille; j'ai vu la fille s'envelopper dans un silence protecteur qui rend impossible la communication et l'honnêteté. J'ai souffert de l'atmosphère pateline de la respectabilité où il n'est pas permis de montrer de l'affection, de se tenir la main dans la main, de toucher celle qu'on aime devant la mère dragon, la mère qui fait semblant d'aimer l'amie de sa fille, la mère toujours présente comme espionne qui vous donne l'impression même pendant la nuit de dresser l'oreille pour les sons révélateurs. C'est un drame qui se joue en-dessous de la politesse et la compromission et qui me mène à une conclusion intraitable: que les filles lesbiennes doivent tenir leurs mères à distance et ne pas se faire illusion qu'elles peuvent partager leurs vies même si elles ont l'air de s'aimer. Et je continuerai de douter que j'aurais pu parler avec ma mère ou qu'une telle conversation m'aurait fait aucun bien. Ma soeur, mariée avec quatre enfants, pouvait avoir confiance que tout ce qu'elle disait à notre mère serait compris. Mais je suis contente d'avoir vécu les dernières années de sa vie sur ce terrain ambigu et malhonnête, et je suis convaincue que son air est le seul qu'elle aurait pu respirer. Ce n'était pas seulement pour me protéger mais pour *la* protéger de la force meurtrière du mot ou des mots: homosexualité, lesbienne, qui ne pouvaient pas se prononcer ou s'attacher à quelqu'un sans déclencher une espèce de démence morale.

Mary R. Meigs

TEXTES LESBIENS

Langage et vision utopique des nouvelles écrivaines du Québec.

Marthe Rosenfeld
de la Faculté des langues étrangères
à l'université Perdue de Fort Wayne, Indiana

Traduction et adaptation: Jacques Larouche

Profondément conscientes de la violence et des relations de force qui saturent la culture hétérosexuelle, les lesbiennes radicales ont adopté une position qui nous permet de mettre en doute toute la société: son capitalisme, son langage, sa sexualité.

Profitant de l'atmosphère libre et stimulante du café de la Librairie des femmes à Montréal, j'y ai souvent discuté avec des amies, ce qui m'a permis de beaucoup apprendre sur la situation des femmes au Québec. Colonisées par le pouvoir anglais, par les hommes qui dominèrent leur vie, par le convervatisme et la misogynie inhérentes à l'Église catholique, les québécoises, jusqu'à récemment, étaient forcées de se limiter à deux rôles principaux: perpétuer le groupe ethnique, c'est-à-dire se marier et devenir mères de nombreux enfants ou entrer au couvent.[1] En effet, en enseignant et en soutenant la langue française, l'@Eglise consolida son influence paralysante dans l'esprit des québécoises, particulièrement pendant le règne autoritaire de Maurice Duplessis.[2] Les abus de pouvoir de celui-ci, sa censure des idées les plus inoffensives et ses attitudes paternalistes supportèrent l'oppression religieuse et laïque déjà lourde pour les femmes.

Enragées par l'emprisonnement de cent soixante-quinze femmes qui avaient participé à une manifestation à Montréal en 1969, les québécoises ont commencé à se débattre au cours des années soixante-dix afin d'émerger de l'âge lugubre de la bigoterie civile et cléricale.[3] À l'intérieur de ce cadre historique répressif, n'importe quelle démonstration d'amour lesbien était impossible. C'est seulement depuis les trois dernières années que les lesbiennes québécoises ont commencé à s'exprimer à travers leurs écrits. La première rencontre publique, organisée par le Festival de la créativité féminine pour la lecture de textes lesbiens, eut lieu en mai dernier au Théâtre expérimental des femmes à Montréal.[4] Finalement libérées des masques que la société hétérosexuelle leur avait collés au visage et au corps, les lesbiennes écrivaines nous communiquent leur expérience, leur rébellion et leur vision utopique. Parce qu'elles rejettent les suppositions sur lesquelles se fonde la société patriarcale, ces écrivaines changent notre perception du monde et nous permettent de voir aussi bien la beauté que l'importante signification de la recherche lesbienne.

Mon texte parlera donc des tendances réalistes, mythopoétiques et modernes qui ressortent des écrits des nouvelles écrivaines lesbiennes du Québec.

L'oeuvre de Jeanne d'Arc Jutras, une lesbienne militante qui brava la violence et l'antagonisme d'une société de "bas de laine" en "sortant" publiquement au début du mouvement de libération gai québécois vers 1972, illustre à merveille la tendance réaliste de la littérature québécoise.

La septième enfant d'une famille de milieu populaire, Jeanne d'Arc Jutras fit l'expérience de l'humiliation, de la pauvreté et de l'affolement qu'elle décrit si vivement dans son romant *Georgie*.[5] Cet ouvrage semi-autobiographique a été écrit durant une période de cinq ans et publié en 1978. C'est un livre très émouvant qui décrit les souffrances ainsi que les courts moments de bonheur d'une enfant qui grandit lesbienne, à Montréal, parmi un voisinage d'ouvriers, pendant la phase morne des années cinquante et soixante.

La réminiscence de ce style réaliste, en fiction, se retrouve dans *Une saison dans la vie d'Emmanuelle* de Marie-Claire Blais qui nous décrit également dans les moindres détails la vie difficile des pauvres du Québec.[6] Mais contrairement aux personnages de Marie-Claire Blais, qui acceptent leur sort, l'héroïne lesbienne de Jeanne d'Arc Jutras se révolte contre la conformité de la société, contre ses lois, ses préjugés et son oppression patriarcale.

> *On a juste un tort, c'est d'être nées femmes et de vouloir s'appartenir.*[7]

dit Georgie à Irène, sa première amoureuse.

En effet, le monde de Jeanne d'Arc Jutras nous apparaît à travers la sensibilité de Georgie, l'étrangère outragée; et ce point de vue est non seulement valable pour l'intensité des sentiments mais aussi pour la prééminence des perceptions sensorielles dans la narration des événements. Alors, la première et affolante passion de Georgie pour sa camarade Irène est d'autant plus convaincante puisque nous ressentons le désir ardent du caractère principal, la sensation brûlante entre ses cuisses et l'excitation qu'elle éprouve d'embrasser la nuque du cou bien-aimé. De la même façon, quand Georgie est sur le point de paraître à la télévision en 1974 pour répondre aux questions des télespectateurs sur le lesbianisme, nous partageons son angoisse: par les battements de son coeur, le picotement de sa peau, les courants de chaleur qui parcourent son corps. La relation que Jutras fait entre les sentiments et les perceptions sensorielles donne au lecteur la possibilité de vivre non seulement les chagrins de l'héroïne mais aussi ses joies et ses succès. Bien plus, la grande étendue des émotions expérimentées par les caractères féminins, de la dépression suicidaire à l'allégresse, de la rage au rire, de la méfiance à la franchise, donne une tonalité subjective au roman; ce qui altère la nature du réalisme objectif que nous retrouvons dans les premières oeuvres de Marie-Claire Blais. La chronologie narrative est un autre aspect du réalisme que Jutras remet en question. Parce que les efforts de l'héroïne

pour atteindre le bonheur en dehors des normes sociales sont si difficiles et si épuisants émotionnellement, ils ne peuvent s'ajuster adroitement à un concept linéaire de temps. Donc, plusieurs pages blanches entrecoupent le texte, indiquant le passage de plusieurs lunes et suggérant les débuts d'un concept circulaire de temps.

Cependant, le dialogue coloré du roman, ses expressions québécoises innées, son nouvel examen des mots du point de vue de l'opprimée sont probablement les aspects les plus intéressants de ce livre. Parce qu'elle est étrangère à la société "normale", Georgie est particulièrement consciente des silences et des omissions linguistiques: "on n'a jamais appelé les choses par leur nom" se plaint-elle.[8] D'ailleurs, la culture dominante s'est appropriée les mots afin d'y réfléter ses préjudices et ses idéologies. C'est ainsi que Georgie considère le mot normal comme un synonyme du mot "violent"; cette violence qui passe sous silence parce qu'elle est une partie intégrante de l'institution hétérosexuelle. Elle réfléchit aussi sur les connotations du mot "lesbienne" à l'intérieur de nos sociétés sexistes:

> *Je me sens assommée par le mot lesbienne, mot si souvent employé de façon péjorative, rattaché à toutes les perversions inimaginables, mot lancé comme un projectile pour blesser, mutiler, dégrader, mot prononcé avec haine, dégoût, vengeance, mot écorchant la sensibilité dans le coeur d'une femme.*[9]

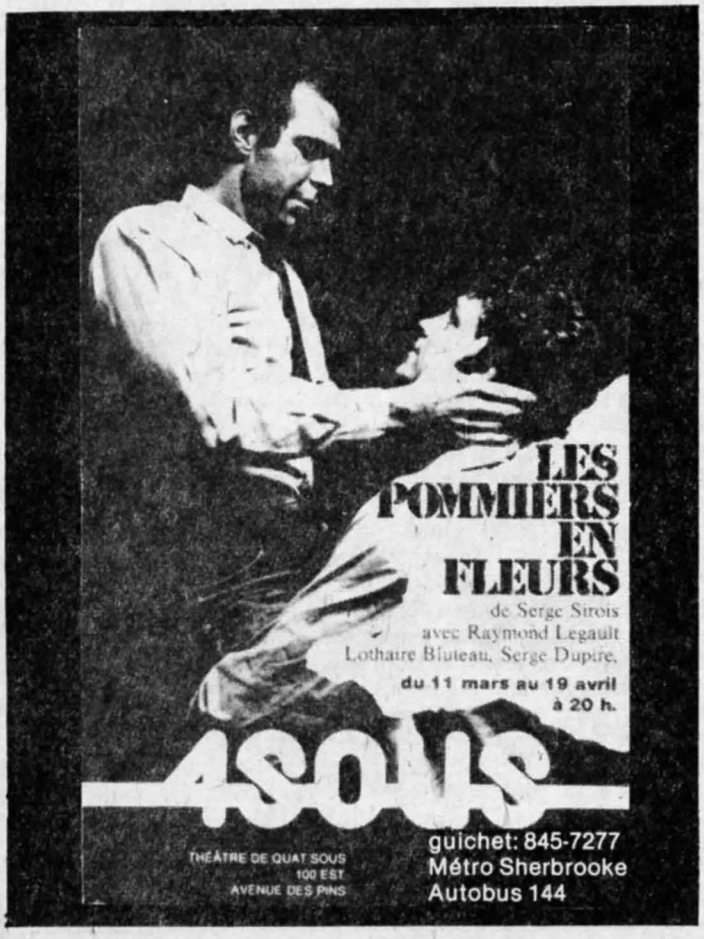
Trouver la terre promise: voilà le rêve de Georgie; un rêve qui devient si intense à cause de la cruauté de la culture patriarcale qu'elle expérimente quotidiennement. Mais cette utopie, malgré toute sa beauté, ne parvient pas à accaparer l'imagination du lecteur et de la lectrice. Traduit dans la langue parlée, le "pays nommé sourire" reste enraciné au sol, trop concret et trop prosaïque pour servir de baguette magique qui réalise les espoirs personnels.

Comme Jeanne d'Arc Jutras, Jovette Marchessault est une fille issue du peuple. Née dans une famille pauvre de Montréal, elle fut obligée, encore adolescente, d'aller travailler à l'usine et de s'instruire elle-même.[10] *Comme une enfant de la terre* (1975), son premier roman, réflète déjà son immense énergie verbale et sa résistance à la culture principale lesquelles elle développera en une vision mythologique, plus tard, dans son oeuvre.

> *Depuis que je suis sur cette terre, j'essaie de comprendre le refus violent qui m'habite aussi profondément que les mots habitent le papier.*[11]

Pendant un voyage en autobus, des plaines du Québec aux montagnes du Mexique, cette chercheuse d'un nouveau monde découvre la raison de son aliénation sociale ainsi que son amour pour les déesses terrestres. Le thème de la culture de la déesse ancestrale et celui de la recherche de l'héroïne sont exposés et développés dans *La mère des herbes* (1980), le deuxième roman d'une trilogie. Ce livre est aussi imprégné de l'esprit d'une grand-mère bien-aimée dont l'empathie pour les créatures vivantes de la nature ainsi que la richesse, la facilité et la multidimensionnalité d'éloquence aidèrent Jovette Marchessault à comprendre la magie et le pouvoir incantatoire du verbe.[12] En effet, *La Mère des herbes* est un roman d'apprentissage qui examine le sens de la créativité féminine au niveau de l'accomplissement individuel et à l'échelle de projets collectifs; parce que ces deux activités sont conçues pour encourager une nouvelle forme d'écriture, laquelle est aventureuse, prend des risques et dépasse les frontières de la censure personnelle.

Ce courage d'articuler l'indicible, d'abolir les tabous, de blasphémer et d'illuminer la vérité cachée mais essentielle caractérise aussi le *triptyque lesbien* (1980), le dernier et également le plus ouvert des romans de Jovette Marchessault.[13] Pourtant dans ce triptyque lesbien, l'autobiographique "je" assume l'identité symbolique ou universelle de chaque femme. Alors, le lavage de cerveau de



COURS DE DANSE

exclusivement pour lesbiennes et gais

Danses sociales

Rock N roll
Cha-cha
Samba

Jazz moderne, etc....

ROBERT (514) 274-3502

la fille encore enfant, exercé par une église nécrophile, illustre bien la socialisation qui nous a dérobé notre sens du moi. Dans une société patriarcale, où le culte du mâle garde les femmes isolées les unes des autres, l'héroïne survit à l'expérience traumatisante de grandir lesbienne dans un Québec médiéval en restant sincère avec elle-même et en témoignant:

> *J'avais peur. J'ai peur, mais je choisis de rester vivante, parlante.*[14]

Vraiment, les mots que l'enfant lesbienne prononce pour raconter son histoire, les exemples rythmiques de son discours et ses tours de phrases indiquent beaucoup mieux le thème du roman qu'une pensée seule ou une idéologie. L'utilisation de termes scatologiques pour décrire certaines scènes de cérémonies religieuses catholiques exprime la rage accumulée des femmes contre la misogynie des religions patriarcales:

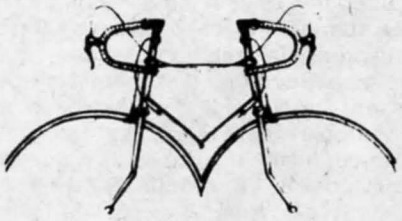
> *Ne touchez pas à l'hostie avec vos mains sales, seulement la langue... A genoux! Ouvrez la bouche! Grande! Plus grande encore! Recevez la giclée de sperme du grand mâle eucharistique.*[15]

Semblablement, en décortiquant des mots comme "a-ma-zone" lequel joue avec la signification des mots "amazone" et "dans ma zone" ou en faisant ressortir la polyvalence linguistique de mots comme "seigneur" et "saigneur", elle démontre le sexisme des religions dominantes.

Même si Jovette Marchessault continue à expérimenter d'un bout à l'autre du livre, tour à tour avec le jeu subtil du son, du sens et de l'orthographe, son style devient de plus en plus symbolique et poétique. A mesure qu'elle progresse dans son évocation, elle nous présente un monde dans lequel les femmes qui aiment les femmes s'aident, se soutiennent et enseignent les unes aux autres comment s'auto-développer. Cette relation entre l'emploi d'un langage

symbolique et la création d'une vision féministe apparaît d'une façon formidable dans la dernière partie du *triptyque lesbien* intitulé *Les faiseuses d'anges.* En utilisant les images symboliques de sa mère qui tricote un foulard, qui se penche sur une femme enceinte et qui supporte le poids combiné des lois mâles, de l'arche de Noé et de l'Ancien et du Nouveau testament Jovette Marchessault parvient à décrire un avortement avec tant de sentiments, de sensibilité et d'amour qu'elle altère la signification des mots: la sage-femme devient un personnage révolutionnaire, quelqu'un qui aide les femmes à donner naissance à leur nouvelle identité.[16]

SUR DEUX ROUES



VENTE, RÉPARATION
ET ENTRETIEN
DE BICYCLETTES

GILLES ET CHRISTIAN
1565 EST, RUE LAURIER,
MONTRÉAL TÉL.: 524-5893

jeudi et vendredi jusqu'à 20h 277-1269

6581, ST Laurent
Montréal H2S 3C5

entre Beaubien et St-Zotique

Mais le lien entre le langage et l'utopie, entre le degré de l'expérience stylistique et l'originalité de la vision lesbienne se manifeste davantage dans *Les vaches de nuit.* En créant un monde mythologique de fantaisie et de métamorphose, Jovette Marchessault rappelle le paradis perdu du monde au féminin qui hanta la fille de la chronique lesbienne du moyen-âge québécois et la mère faiseuse d'anges. Dans ce royaume du désir, la mère initie sa fille, métaphoriquement, à la beauté de l'amour lesbien, l'étreignant et la nourrissant de désirs qui seraient tabous dans la société patriarcale.

> *Ma mère s'ouvre en deux, en quatre, se fend pour que je la rejoigne, que la retrouve dans la matière et dans les courants de clarté de sa robe de nuit.*[17]

Le flot de mots qui submerge la phrase et la fluidité du style sont des portions essentielles de la création de l'utopie féministe de Jovette Marchessault. Mais ses images répétitives du lait, de la lactation et de l'éducation affaiblissent d'une certaine façon, selon moi, sa vision utopique en lui donnant une coloration trop sentimentale.

Contrairement à Jovette Marchessault, qui insiste sur la relation gynécologie/écologie avec la terre et avec ses ancêtres "mammelliennes", Nicole Brossard est fascinée par l'expression moderne de la pensée et du sentiment.[18] Une poétesse très originale, une nouvelliste et une critique, Brossard mélange la modernité et le lesbianisme/féminisme pour créer une littérature subversive aussi bien au niveau idéologique que stylistique. Son expérience avec la texture des mots, la musicalité du langage et les possibilités des techniques narratives datent de l'époque de son roman *French kiss* (1974), une période pendant laquelle sa recherche d'une écriture novatrice l'absorbait presque complètement. Comme co-fondatrice du journal féministe radical *Les têtes de Pioche* en 1976, Nicole Brossard devint active politiquement en signant des articles mordants dont plusieurs dévoilèrent le caractère oppressif de l'idéologie sexuelle dominante.[19] Avec *L'Amer* (1977), *Le sens apparent* (1980 et *Amantes* (1980), ses trois dernières oeuvres, elle invite la lectrice et le lecteur à faire un long voyage qui commence aux enfers de la censure patriarcale et se termine avec une vision glorieuse de l'utopie lesbienne. Ces trois livres révèlent le pouvoir extraordinaire et l'originalité qui émanent des écrits d'un auteur qui allie la perspicacité de sa perception lesbienne à un examen radical du langage officiel.

L'Amer, le premier volume de la trilogie, a un titre dont la sonorité et la signification sont utilisées par l'auteur pour souligner le thème du livre; en français le sens d'amer *coïncide avec celui de mère.*[20] *L'écriture lesbienne de ce livre se manifeste avec force en exagérant le langage* impersonnel et linéaire de la culture dominante. Elle exprime également une révolte formidable contre l'appropriation de la femme sous le régime patriarcal. Destinée par la société à la reproduction de la race, la femme a été exclue du monde des signes de la langue écrite dont l'homme détient le droit de préemption. Ce langage, dont la structure reflète la pensée hiérarchique et abstraite de la culture dominante, nous a empêchées d'exprimer notre vision du monde. Désormais, l'exubérance de l'écrivaine lesbienne, son utilisation non-partriarcale des mots, sa juxtaposition du son et du sens tendent à rompre la phrase traditionnelle, à fracasser la façade d'un discours linéaire et restrictif. A mesure que le langage devient de plus en plus étrange et délirant, l'écriture circulaire se brise en une spirale. Répétant les mêmes mots, chaque fois avec une légère variation, la spirale éclaire un aspect fondamental de la vie féminine.[21]

Dans *l'Amer,* un fleuve de mots plonge le lecteur dans l'abîme. C'est un monde noir et pénible, un monde où les mères patriarcales perdent leurs filles en les initiant aux hommes. La spirale est un essai verbal pour briser cette chaîne infernale:

> *J'ai tué le ventre (11)*
> *J'ai tué le ventre et fait éclater la mer.(12)*
> *J'ai tué le ventre et j'écris. (19)*
> *J'ai tué le ventre. J'écris prise dans le tourbillon, la vague, l'effroi, la pâleur (20)*

Dans Le sens apparent, son manifeste poétique et littéraire, Nicole Brossard continue de définir, d'illustrer, et d'interpréter le mode circulaire d'écriture des amazones contemporaines. Le livre raconte l'histoire d'une amitié profonde entre quatre femmes: Adrienne, Gertrude, Yolande et la narratrice qui se rencontre dans les restaurants et des cafés soit à New York soit à Montréal. Mais en fait, le thème principal du roman est relation entre la fiction comme style littéraire et la façon lesbienne d'aimer:

> *s'enroulent, s'enlacent dans des bras doux par de beaux bras, arcs de cercles et cycle du féminin; célébration dans les herbes de la présence humide de la spirale du mot répété jamais comme avant, recommencé mais comme un prolongement dans l'eau, un fluide continue son cours mon amour aussi visible que la cyprine au toucher qui informe le désir: le recueillement.*[22]

Contrairement au raconteur d'histoires réalistes dont le langage traditionnel nous maintient dans des rôles, elle, qui utilise la forme spiralée, crée des tempêtes qui déracinent le langage patriarcal et qui nous transportent dans les îles de Lesbos:

> *Alors les sens s'ouvrent à la spirale et la spirale tourne autour des bras des amantes arcs de cercles et cycle du féminin dans la célébration des herbes. (15)*

Amantes, le dernier livre de poèmes de Brossard, illustre très graphiquement la relation intime entre la vision utopique et le mode moderne d'écriture. Une des façons par laquelle Brossard crée aussi bien la vision que la réalité concrète de l'utopie féministe, c'est en mélangeant les images de l'amour lesbien avec le langage hermétique et contourné de la poésie. La véracité et la joie qui ressort de l'utopique vision de *Amantes* est intimement liée à l'utilisation habile du médium linguistique par l'écrivaine. En employant des mots comme "mémoire" et "sommeil" dans un sens antipatriarcal, en changeant le genre des noms et des pronoms, Brossard révèle un continent lesbien imaginaire: ma continent. Afin de retrouver notre propre intégrité, l'espace de cette femme nous est nécessaire. Nicole Brossard exprime sa sensibilité euphorique à la fin de *Amantes:*

> *ma continent, je veux parler l'effet radical de la lumière au grand jour aujourd'hui, je t'ai serrée de près, aimée de toute civilisation, de toute texture, de toute géométrie et de braise délirantes, comme on écrit: et mon corps est ravi.*[23]

TOYO
Bar japonais

Complexe Fébroni
1419 Drummond, Montréal
(514) 844-5088

NOTES

1. Michèle Jean, *Québécoises du 20e siècle,* textes choisis et présentées par Michèle Jean: Les étapes de la libération féminine au Québec 1900-1974 (Montréal: Les Editions Quinze, 1977), pp. 20-23
2. Linda Ferguson, *Canada* (New York Charles Scribner's, 1979), pp. 161-168.
3. Voir Michèle Jean, p. 33.
4. "Jeanne d'Arc Jutras au 1er Festival de créations de femmes." No. 12 *Le Berdache* (juillet 1980), p. 11
5. Jeanne d'Arc Jutras, *Georgie* (Montréal: les éditions de la pleine lune), 1978.
6. Marie-Claire Blais, *Une Saison Dans La Vie D'Emmanuel* (New York: Farrar, Straus and Girous, 1966).
7. Jeanne d'Arc Jutras, *Georgie,* p. 87
8. *Ibid.,* p. 154.
9. **Ibid, p. 149**
10. Interview avec Jovette Marchessault, Montréal, le 7 juillet, 1980; "Jovette Marchessault/Entendre ma naissance," interview de Jean-Claude Klein et Pierre Boileau dans *Le Berdache,* no. 14 (octobre 1980), pp. 18-23.
11. Jovette Marchessault, *Comme une enfant de la terre,* le crachat solaire (Ottawa: Les Editions Leméac, 1975), p. *11.*
12. Jovette Marchessault, *La Mères des herbes* (Montréal: Les Quinze, Editeur, 1980), pp. 31-36.
13. Jovette Marchessault, tryptique lesbien, chronique lesbienne du moyen-âge québécois, les vaches de nuit, les faiseuses d'anges (Montréal-Ottawa: Les éditions de la pleine lune, 1980).
14. *Ibid., p. 58*
15. *Ibid.,* pp. 38-39.
16. Je dois cette idée de la sage-femme comme image révolutionnaire à Gloria Orenstein qui a écrit une excellente préface au *tryptique lesbien,* pp. 113-120.
17. *tryptique lesbien,* p. 89.
18. Interview avec Nicole Brossard à Montréal le 10 juillet 1980; Nicole Brossard, "L'Epreuve de la modernité," *la nouvelle barre du jour,* 90-91 (mai 1980), pp. 57-69.
19. Nicole Brossard, "Féminisme ou lutte spécifique des femmes," dans *Les Têtes de Pioche* (Montréal-Ottawa: Les Editions du Remue-Ménage, 1980), p. 16. Nicole Brossard a écrit plusieurs autres articles pour cette publication radicale féministe lesquels furent récemment réunis en un volume.
20. Nicole Brossard, *L'Amer,* ou le chapitre effrité (Montréal: Les Editions Quinze, 1977.
21. Interview avec Nicole Brossard. Nicole a donné le coquillage et le nuage comme exemples de spirales par lesquelles les femmes se rattachent à l'univers.
22. Nicole Brossard, *le sens apparent* (Paris: Flammarion, 1980), p. 14.
23. Nicole Brossard, *Amantes,* (Montréal: Les Quinze, Editeur, 1980), p. 109.

le vert de terre
horti-boutic

1205 EST, RUE STE-CATHERINE
MONTREAL, P.Q. H2L 2H1
RES.: 524-9446

LIVRAISON

1202 Ste-Catherine Ouest **DISCO CLUB**

Reflexion

OUVERT SEPT JOURS
VENDREDI ET SAMEDI JUSQU'À
6 hrs am.

LES LESBIENNES SONT-ELLES NORMALES?

De la difficulté d'être

Subversives, mystérieuses, difficiles à déceler, le regroupement n'existe pas ou peu.

Nous sommes cloîtrées, au contraire des homosexuels mâles, peu pointées du doigt.

Mais qu'en est-il de la vie lesbienne? Qu'est ce vivre qu'expriment si bien les lesbiennes de New York, Chicago, surtout de San Francisco, nues sur leur Harley-Davidson? Montréal sectaire, même pas un "cruising bar". Aucun lieu de rencontres, pas de rencontres plausibles. Une différenciation/catégorisation, comme le jeu de la droite. Le Baby's Face fermé. Le Jilly's que l'on ne peut respecter à cause de son directeur et de son petit ami discjokey.

Sauna, le mardi seulement au Colonial, et encore aucune chambrette. Pas de café désigné comme tel, aucun discours, encore moins de journal! Nous nous retranchons paisiblement chez nous mais le "cruising" est indispensable.

Les homosexuels mâles ont créé leurs endroits et je les appuie. Ils me répondront: "Qu'attendez-vous pour créer les vôtres?" et je pose la question.

Bien que controversés et poursuivis, ce qui est carrément inacceptable; la rue Stanley leur appartient: du Hollywood au Jardin, à chez "Bud's", *"bar d'hommes"* où il est illégal de refuser les femmes, jusqu'aux tavernes Bellevue, Plateau, de Montréal, Ste-Catherine, et toute autre taverne.

Où sont nos tavernes? Nos lieux de rencontres, d'échanges?... Bien des saunas comme on peut y dormir comme en un hôtel. Bravo. Contre les descentes bien sûr.

Mais l'organisation des lesbiennes est-elle si divisée, si mitigée? Diviser pour mieux faire régner l'ordre-société hétérosexiste établi.

Gardons notre secret, cachons-nous dans nos chambres.

Nous n'existons pas

Et que l'on bafoue encore les travesti(e)s, transsexuels et "folles", pour que les minorités s'annulent d'elles-mêmes, amplifie l'aberration du "straight".

Josée Yvon

Lesbianisme et luttes de rôles

J'ai assisté récemment au colloque de femmes lesbiennes organisé sous les auspices de l'Université du Québec à Montréal. Il s'agit véritablement d'un événement puisque jamais auparavant (à ma connaissance) il n'y avait eu pareil rassemblement de femmes homosexuelles. De fait les lesbiennes ne se sont jamais vraiment impliquées dans les organisations de promotion des droits de la personne homosexuelle. Elles sont à peu près inexistantes au Berdache et dans toutes les associations gaies du Québec; la même situation se retrouve à l'étranger. Il n'y a que dans les cercles d'où les hommes sont exclus qu'elles s'impliquent. Comment cela se fait-il? En tentant de répondre à cette question, je suis obligé de redéfénir l'homosexualité en termes de rapports homme-femme et non plus en termes de "normalité": l'homosexualité exprimant donc davantage une lutte des *rôles sexuels* plutôt qu'une lutte des sexes. On se situe alors en rapport aux définitions abstraites des rôles sociaux de comportement de l'homme et de la femme avec les implications profondes que cela a sur toutes les facettes d'un individu. Dans cette logique on ne peut éviter d'investiguer tout le champ de la revendication et de l'expression féministe.

Les hommes étaient invités à participer à ce congrès: cependant, à la période de discussion avec la salle qui suivait le premier exposé de l'avant-midi, la conférencière a proposé au vote l'exclusion pure et simple des hommes présents (et presque tous homosexuels) pour permettre aux femmes de se sentir plus à l'aise de parler "entre elles": cette proposition a été rejetée par une très faible majorité, c'est donc dire à quel point un grand nombre de ces femmes étaient en accord sur ce point (d'ailleurs le prochain congrès devrait n'inviter que des femmes, homosexuelles, ou pas).

Ces lesbiennes avaient un discours du: pourquoi je suis lesbienne et bien ainsi. Elles y disaient avoir souffert de la domination des hommes qui s'en servaient comme d'une "machine à faire venir", un objet décoratif, une bonne et un exutoire. Elle ne se sentaient pas ni dans leur tête ni dans leur corps être quelque chose. Elle se voyaient sans personnalité, sans désirs et plaisirs physiques. De fait c'est les grandes lignes du discours féministe de reproche au mâle que nous entendions. C'est avec une autre femme qu'elles ont pour la première fois pris conscience de leur personne et de leur corps. Avec une femme elles ont découvert le plaisir d'être quelque chose, et le plaisir; elles se découvraient et découvraient leur corps—Ta main sur moi m'a rendue à ce que je ne me savais pas être—elles se découvraient autres que ce que l'homme leur disait d'elles. C'est cette autre qu'elles ont entrepris de connaître et de conquérir (il y aurait donc au coeur de la démarche lesbienne une exploration de soi, non pas narcissique comme on l'a souvent dit mais nécessaire à se reconnaître derrière une image de soi pervertie par l'homme (et avec la complicité de la femme, il faut le dire). L'homosexualité féminine pourrait donc s'identifier à une école de soi; la psychologie, dans sa structure du développement de l'enfant en adulte, parle d'une phase semblable (la phase homosexuelle)

aux alentours de la puberté. Nous pourrions supposer avec elle que cette phase n'est que passagère et que l'enfant s'oriente ensuite vers son hétérosexualité mais je n'aime pas ces structures généralisantes où tous vivent et doivent vivre sous peine d'anormalité la même chose et de la même façon: je préfère voir dans cela une démarche d'interrogations plus approfondies sur soi-même; pourquoi ne serait-il pas tout aussi souhaitable d'approfondir ce que l'on est plutôt que de s'inscrire dans une structure hétéronomique de rôles. Certes cette structure de rôles peut être copiée par l'homosexuel, mais une interrogation franche et systématique ne peut que l'éviter. Sûrement aujourd'hui ne savons-nous plus aisément ce que c'est qu'un homme, et ce que c'est qu'une femme! Les différences qu'on en a faites et les attributs dont on les a qualifiés ne retiennent plus de crédibilité. Le mouvement féministe comme le mouvement homosexuel seraient donc inscrits dans la perspective d'une réévaluation, d'une contestation des stéréotypes sexuels et une expérimentation, une exploration d'une nouvelle façon, d'un nouveau mode d'être (qui est peut-être un vieux mode d'être perdu au cours de "l'histoire"). Les témoignages du colloque se ressemblaient et se complétaient: la constante y était dans tous les cas un refus du rôle imposé par l'homme (l'homme aussi pourtant dans cette structure s'est vu imposé un rôle: "tu ne dois pas montrer tes sentiments, tu ne dois pas pleurer, tu dois être fort...) et une réappropriation d'elles-mêmes. Ces témoignages étaient très sensibles, plein de franchise et à un niveau non pas de grande théorie et de grand principe, mais au niveau du quotidien, au jour le jour; elles parlaient de leurs maris, de leurs amantes, de leurs enfants, de leurs rapports sexuels, de leurs rapports amoureux aux autres et à elles-mêmes, de leur difficulté d'être et de se connaître, bref toutes choses strictement absentes des interventions des hommes homosexuels lors de la pareilles manifestations. On ne peut donc pas différencier l'homosexualité féminine du féminisme dont elle est une composante de première importance. Pour l'homme cependant il semble que le rôle traditionnel soit demeuré très fortement imprimé sur lui dans son homosexualité. Je ne crois pas non plus que la démarche lesbienne d'exploration de soi soit aussi importante chez lui: c'est plutôt je pense la peur de ce "rôle", de ne pas y être "à la hauteur", de ne pas y être capable qui lui facilite l'accès de l'homosexualité. L'exploration consciente de soi reste à faire et devrait être faite autant par les homosexuels que les hétérosexuels mâles. C'est, à un niveau plus profond, ce qui me semble le plus important: l'homme doit s'inscrire dans cette démarche exploratoire que les femmes ont entreprise (dans cet esprit on ne peut qu'apprécier chaleureusement la démarche entreprise par Hom-Info — voir *Berdache 17* page 8). De toute façon cela me semble inévitable: la faillite des relations de couples, de la famille, les attentats sexuels, la croissance des démarches exploratoires de l'homosexualité, la grande difficulté d'établir des contacts amoureux ou amicaux, la valorisation du rapport sexuel instantané (fast food) sont autant d'indices de ce changement qui s'opère; si l'homme ne s'y implique pas, sa grande hantise d'être "mené par les femmes" se réalisera sûrement: alors qu'elles se connaîtront mieux et se situeront mieux dans leurs rapports aux autres, l'homme restera ignorant de lui-même, dans l'enfance de sa conscience de lui. La femme alors, si elle ne profite pas, comme elle le fait actuellement, de la situation en terme de pouvoir, pour par exemple se "venger" ou "dominer", sera certainement la plus apte à l'aider à se connaître. Au fond si tant d'hommes craignent aujourd'hui le féminisme c'est qu'ils ont peur que, le rôle de la femme tombé, leur rôle tombe aussi et qu'ils se retrouvent nuls et démunis dans tout cela, eux qui croyaient avoir tout pour se justifier d'être ce qu'ils étaient...

Pierre Quenneville

Interview de Donna Gray

par Line Chamberland
tom Waugh
Transcription: Sylvie Gauthier
Traduction: René Lavoie

Donna Gray a réalisé deux courts métrages: *Puppet Charactere* et *After the Game.* Elle étudie actuellement à l'institut du film et de la télévision de l'Université de New York et prépare un documentaire sur une femme spiritualiste de New York.

Q. Peux-tu nous parler de la réalisation de ton film *After the Game?*

D.G. Je l'ai réalisé avec le "Women's Inter-Art Center" de New York qui organise entre autres choses des ateliers de travail sur le cinéma, dirigés par Ellen Hoode et Muffy Myer. Il y a d'abord des rencontres, deux fois par semaines, avec différentes personnes de l'industrie du cinéma qui viennent enseigner tous les aspects de la production d'un film, le son, l'éclairage, la technique de jeu, etc. et puis on met ça en pratique en faisant nos propres films. Chacun écrit son scénario. Tous travaillent sur l'équipe de production des autres films, en faisant différentes jobs chaque fois, de façon à apprendre tous les aspects du cinéma. J'ai fait Puppet Charactere, un film de deux minutes puis *After the Game.* J'ai fini par utiliser 3,600 pieds de films. Toute la pellicule supplémentaire, je l'ai payée moi-même. Je n'ai pas eu d'autre subvention, exceptée celle du "Women's Inter-Art Center". J'ai fait ce film comme projet d'atelier; j'étais très enthousiaste. Pour moi, c'était ma chance de m'exprimer comme j'ai toujours voulu le faire mais je n'aurais pas rêvé que le film eut

Un dossier lesbien

autant de succès. Il a été projeté a plusieurs festival, et il va passer à la télévision en Suède. Il est présentement distribué au Canada par la Bibliothèque Nationale du film à Ottawa; en Hollande, a New York par Focus Intarnational et à San Francisco par Multi-Media Resource Center. Je fais présentement des arrangements avec iris Film de San Francisco qui fait une distribution dans le circuit lesbien féministe. Le public que j'imagine pour ce film est définitivement lesbien et féministe. Pour les lesbiennes, ce film est une sorte de réminiscence de ce que c'était de "sortir". Mais j'ai fait ce film aussi pour des personnes qui n'ont pas d'idée de ce que l'homosexualité est, qui n'y ont même pas pensé. Je voulais ce film accessible à tous et peut-être leur permettre une certaine ouverture d'esprit.

documentaire. C'est discutable peut-être, mais avec la fiction, tu peux dire exactement ce que tu veux dire, de la façon que tu le veux; tu as un contrôle total sur ce que tu dis. Dans le documentaire, tu prends beaucoup de chances. Cependant, je planifie en faire un cette année.

Je voulais raconter ces moments dans la vie de ces deux femmes. Elles sont amies depuis un bout de temps et elles n'ont jamais eu une expérience lesbienne. Elles sont sur le point de la vivre et c'est ce moment qui m'intéressait. Le scénario vient de ma vie, ce n'est pas strictement autobiographique. Mais dans un film de 19 minutes c'était trop. J'ai essayé de trop en mettre. Dans un film plus long, j'aurais pu faire ressortir davantage les personnages, les faire plus humains et plus contextuels. Je pense

"Je suis lesbienne par choix social.
Lesbienne par refus du rapport de force, par refus d'être refoulée à ne rien être, par refus de renier mon nom au nom du mariage, par refus de me soumettre à des lois virinhabiles, par refus de l'exclusivité.
Je suis lesbienne par un premier désir d'être moi dans mon essence-femme, par désir de me goûter, de me sentir, de me voir, de me toucher. De m'entendre vivre.
La vie est sensorielle. M'amoure d'elle est viscérale.
Je suis lesbienne par goût de liberté de crier ma splendeur, de m'épanouir en paix avec moi-même.
Je suis lesbienne parce que je m'aime."

Reina Ha-Milton

Q. Est-ce que tu penses qu'on aurait une meilleure chance de rejoindre un public général par la télévision plutôt que par les distributeurs de salles?

D.G. C'est difficile à dire. D'une certaine façon, il est plus facile de trouver de l'argent pour faire un bon film d'une demi-heure et de le vendre aux chaînes de télévision que de faire un long métrage. J'espère que l'on va avoir de bons films gais parce que je pense et crois que si quelqu'un est un bon cinéaste et qu'il a du talent, avec un peu de persévérance il sera éventuellement apprécié indépendamment de ce qu'il dit (on a qu'à penser à Fassbinder). En ce qui me concerne, j'ai décidé de retourner à l'école pour en apprendre plus sur l'aspect technique du cinéma. De cette façon je vais faire des films pendant quelque temps en étant supportée par d'autres personnes. Je peux me voir faisant différents genres de films incluant spécialement la fiction qui pourrait éventuellement être distribuée en salle. J'aimerais faire cela éventuellement. Je ne suis pas encore prête mais je pense faire des films plus longs, j'aimerais vraiment montrer plus de personnages lesbiens et aussi montrer le style de vie des lesbiennes. L'image de la lesbienne a été vraiment exploitée dans le cinéma commercial par des personnes qui ne comprenaient rien aux lesbiennes. J'aimerais faire un film sur ce que je connais et ressent, j'ai des choses à dire là-dessus.

Q. Pourquoi as-tu choisi la fiction dans un premier film et dans un court métrage?

D.G. C'est ce que j'ai décidé de faire en premier. L'atelier était sur le film de fiction, et par la fiction tu peux être plus intime. Tu peux montrer des émotions avec un profondeur difficile à atteindre dans un

définitivement qu'il y a beaucoup plus dans une relation; on a tous nos bons et nos mauvais côtés; rien n'est parfait. C'était simplifier. Pour que ce soit réel, il aurait fallu que ce soit beaucoup plus long.

Q. Quelle est la réaction à ton film?

D.G. Il y a des personnes qui aiment le film, d'autres non. Il y a des lesbiennes qui adorent le film et disent: c'est exactement ce que j'ai vécu; ça me touche beaucoup, merci. Il y en a d'autres qui disent que c'est trop simpliste et qui en veulent plus. Mais je réalise que le public en général même s'il y a des critiques, aime le film. On a dit beaucoup de bien sur le film et les critiques que je reçois sont, je pense, justifiées. C'était mon premier film et je pense que j'ai réussi d'une certaine façon, et pas d'une autre. Ecrire est très difficile, j'avais peur de ne pas écrire assez alors j'ai trop écrit.

Q. Peux-tu nous parler d'autres cinéastes lesbiennes des Etats-Unis?

D.G. Il n'y en a pas tellement. Jan Oxenberg est très connue et son film *A Comedy in Six Unnatural Acts* est très populaire. Il n'y en pas beaucoup. Les films de Jan Oxenberg sont drôles et très populaires. Il y a des documentaires produits en Californie, un à propos d'une mère lesbienne, un autre parlant de May Sarton aussi quelques films qui sont sortis du *Women Inter-Art Center.* Pourquoi les lesbienne ne font pas de films? Je ne le sais pas. Je pense en premier lieu que d'être cinéaste est quelque chose de très exigeant. Il y a toujours un problème d'argent. Il y a des femmes qui s'identifient comme lesbiennes mais leurs films n'ont rien à voir avec ce fait. Peut-être est-ce seulement la question de base du sortir: faire un film lesbien et s'impliquer comme telle fait peur aux lesbiennes, pensant que cela les limite dans leurs possibilités de carrières. C'est la même raison

Un dossier lesbien

qui fait que des personnes "sortent" ou ne "sortent" pas! J'espère voir plus de films lesbiens. Il y en aura d'autres pour moi. J'espère qu'il me sera possible de continuer. Je pense qu'il faut commencer à une petite échelle et faire des films avec un budget relativement petit. Tu as un peu d'argent, tu tournes, t'en fais autant que tu peux, en attendant d'avoir plus d'argent. Certaines productions prennent des années à se faire seulement pour cette raison. Je sais que Jan Oxenberg a eu quelques subventions, mais il s'est écoulé quelques années depuis son dernier film... Il y a un groupe à New York qui s'appelle *The National Association of Lesbian and Gay Filmmakers"* (L'association nationale des cinéastes lesbiennes et gais) qui s'est formé à la conférence de Barn College en 1979. Cette conférence s'intitulait The Alternative Cinema Conference. C'est un groupe de soutien et quelques fois il proteste contre des films comme *Crusing* et cet autre film Windows qui montre une lesbienne psychopathe et meurtrière, des films terribles.

Q. Comment vois-tu les rapports entre les cinéastes et la communauté lesbienne?

D.G. O.K. Je suis connue à New York comme étant très active dans les mouvements de libération féministe et lesbien. Je pense que les activités de ces mouvements sont positives pour les gens qui font leur sortir. Je pense que mon problème dans ces groupes, dans la communauté lesbienne, c'est que je les trouve presque aussi oppressifs que le monde en général. La pression qui nous pousse à un conformisme est pour moi insupportable. Je pense que quoique je fasse comme cinéaste lesbienne, je vais être critiquée par un segment de la communauté lesbienne. Si je fais un film qui n'est pas lesbien, je vais être critiquée parce que comme cinéaste, je devrais toujours faire des films lesbiens. Si je fais un film lesbien, je vais être critiquée parce que je ne vais pas assez loin.

Il y a des gens qui vont les aimer, d'autres non. Je les laisse me critiquer comme elles le veulent, je fais mes films et je veux rester vraie. Ce sera politiquement correct des fois, d'autre fois ça ne le sera pas. Je suis très préoccupée par le fait d'être politique, mais prise dans cette image, d'un autre côté, parce que l'image des lesbiennes et des gais a été présentée de façon si horrible par les cinéastes straight et les films commerciaux, je pense nécessaire pour nous de prendre nos responsabilités et de nous peindre comme des êtres humains complets.

1. Lille festival du long métrage et documentaire
American Film Festival of New York
1980 New York Gay Film Festival
2. Jan Oxengerg,
A Comedy in Six Unnatural Act's
Home Movie
I'm not one of "em"
Tracy Fitz,
Derbasses
Barbara Jubali,
Whell Dream
Iris Film,
In the best interest of the children
Martha Wheelock & Rita Simpson,
May Sarton, a Lesbian Author.

La parole et l'image

Les oeuvres poétiques complètes, tome 1

de Denis Vanier.

"Nous nous introduirons dans la beauté comme des reptiles impériaux" Denis Vanier

Ce n'est pas un hasard si on a assisté depuis une vingtaine d'années à une véritable révolution sexuelle qui a rendu possible une affirmation plus ouverte de ses désirs et de ses directions: l'occidental est une bête éclatée en quête d'une *naturalité*. La révolution sexuelle (tolérée peut-être parce que débordés sont-*ils* par la découverte de leur grossièreté mentale) n'est donc pas un champ exclusif de changement: c'est *toute* la bête qui cherche à récupérer sa liberté. La "littérature" n'aura pas échappé à cet éclatement, et plus que tout autre peut-être la "poésie", considérée de tout temps par le "système", et non sans raison comme un art mineur et inoffensif, qui explique qu'on lui a presque tout autorisé — même Vanier, dont vient de paraître le premier tome des *Oeuvres poétiques complètes chez VLB éditeur,* en collaboration avec *Parti pris,* désormais ouvrage de base pour les radicaux intéressés à donner ce que Vanier appelle lui-même "une dernière chance" à la poésie. Son texte constitue l'une des deux ou trois directions possibles proposées à la radicalité par la poésie actuelle.

Ces *Oeuvres poétiques complètes* réunissent les textes parus entre 1965 et 1979, à peu près introuvables en librairie. Un ouvrage de 336 pages dont peuvent être lues dans un premier temps, histoire de s'acclimater, les nombreuses préfaces et postfaces qui accompagnent les textes, venus d'autres *"radicaux"* littéraires et qui sont autant de façon de lire Vanier, de s'en approcher, de goûter un peu la "rumeur" publique qui aura accompagné la sortie de chacun des recueils des *Oeuvres.*

On peut lire ces poèmes en s'accompagnant d'un joint ou d'une substance au choix: le texte de Vanier ne s'y oppose pas, il participe précisément de la nouvelle logique ouverte par un travail constant opéré sur la chimie et l'activité neurologique du corps. Et cela chez Vanier depuis les tout débuts, dès 1965, dès les premières pages des *Oeuvres,* où déjà le refus et la radicalité sont manifestes, l'action guerrière contre l'*ordre.*

Vanier, pour le situer plus que sommairement, détournera très tôt la poésie de son projet traditionnel, qui était ici de faire jouir l'élite et les collégiens. Il y arrivera en faisant de la poésie une ARME tournée non seulement contre le poète traditionnel ("On a pitié de vous autres, les poètes", etc.) mais contre le lecteur habituel de poésie, piégé sur son propre terrain, où jusque-là les "poupées" pouvaient s'amuser avec n'importe quoi sauf avec "des gaz morts", où avant Vanier la poésie pouvait s'inscrire n'importe où sauf sur "La poitrine des bouncers", où le poète va la cueillir "tatouée" — pour donner un exemple à la fois du climat et du changement de "jeu" proposé par Vanier.

Son discours témoigne admirablement de la bête éclatée que nous sommes. Ce n'est pas pour rien que TOUT modèle d'ordre répugne à Vanier: comme tout libertaire, il sait à qui profitent les modèles, mieux: il connaît leur limite. Et cela vaut pour la poésie, dont il force constamment ce qu'il faut bien appeler aussi le modèle.

D'ordre, faisant du poème un objet plus près du Dazibao chinois que du poème traditionnel, plus près du réel social que du réel littéraire (si on peut dire). D'où les marques nombreuses de sympathie ou d'empathie naturelle dans son texte pour toute action libérante sexuelle, culturelle, politique, chimique. Un événement important donc que la parution des *Oeuvres poétiques complètes,* qui appartient moins, tout compte fait, à la littérature qu'au discours social radical, qui déborde le "genre" pour aller rejoindre sur l'étagère les inclassables comme Leary, Fournier, Watts, Fuller, Michaud, Morin, Lyotard, etc.

Au rythme où se font chez Vanier les sorties depuis 1979, il sera au rendez-vous de 1984 avec probablement un nouveau tome en poche ou en voie d'être complété: dépêchez-vous de le "fumer". Les *Oeuvres* donnent la possibilité au lecteur d'*inhaler* en quelques heures (une journée), ce que les contemporains de Vanier on dû recevoir sur quinze ans: la dose n'est pas létale, mais pas loin. C'est comme si quinze ans de *téléjournal* vous étaient donnés à manger en six heures: l'effet sur les glandes ne peut pas être plus "impérial".

Claude Robitaille

The New Lesbians

Laurel Galana et Gina Covina
Moon Books 1977 $5.95
Interviews de femmes aux U.S.A. et au Canada

Loin d'être une étude sociologique, la forme de l'interview peut paraître monotone. Il s'en dégage en général une intégrité dans l'affirmation lesbienne et une grande liberté psychologique. Bien que, malgré le titre, la plupart soient monogamiques et fidèles.

Le livre soulève des interrogations telles que: est-il possible d'être féministe sans être lesbienne? ainsi que des questions comme le désir de maternité dans le couple gai, ou la garde des enfants par rapport à la loi.

Entre autres, un interview avec Alix, chanteuse du disque lesbien classique: *Lavender Jane loves Women.*
Parfois des histoire banales, comme l'aliénation dans les petites villes, la traversée de l'épreuve du mari ou l'oppression pour une noire *Navy Girl.*

Comme stratégie politique, les lesbiennes déclarent le mouvement marxiste-léniniste masculin, donc impossible à partager.

Beaucoup d'inconsistance, de flous mais une exploration très avancée de la séduction et de la sensualité vécue.

Josée Yvon

Dyke

Tomato Publications, Ltd. 70 Barrow St. New York, N.Y. 10014
4 numéros par année, $8.00, $2.25 chacun.

Une revue politique lesbienne des plus radicales.

Les enfants mâles (de même que les animaux mâles) sont exclus des réunions, et le collectif signe un plaidoyer pour que l'ingénieur du son de la compagnie féministe Olivia soit congédié parce que transsexuel.

Le numéro 5, le plus récent, est consacré aux lesbiennes ethniques: En résumé les ethnies étudiés: une juive regarde son passé, constate qu'elle a subi la même manipulation comme femme que comme juive, la même aliénation de sorcière malpropre.

La religion juive rejette l'homosexualité mais il existe maintenant une synagogue gaie à Los Angeles.

Lilith est un magazine féministe pour juives et, puisque l'anti-sémitisme existe dans la communauté lesbienne, une secte a été créée composée d'Ashkenazim et de Sephardim: *"New York City Jewish Lesbian Group"* (écrire à Dyke Jomina) (c/o Boyce 1970 University Ave, 5B, Bronx, N.Y 10453) est un collectif et atelier d'écriture composé uniquement de noires lesbiennes. Il est nécessaire qu'elles se groupent, puisque le chauvinisme noir existe, mal-faisant et sinon plus implanté que le blanc.

Pour survivre porto-ricaine en Amérique, une dyke raconte: *"We are all tough"*. À cause de la paresse et de l'incompétence légendaires des porto-ricains, la femme a toujours été soutien financier, donc indépendante sans le choisir, en un sens les lesbiennes politiques de leur culture.

L'homosexualité mâle se pratique seulement dans un but de gain économique et a souvent entraîné les lesbiennes porto-ricaines à abuser de leur rôle Butch-Femme.

Un des plus intéressants articles est sûrement celui traitant des *Lesbian Hoboes* (celles connues), inventaire depuis les années de la dépression du Mouvement des Femmes Hoboes dont le quartier général était Bughouse Square, à Chicago, une école d'arnache.

L'autobiographie de Box Car Bertha (1937) *"Sister of the Road"* relate l'histoire d'au moins 12 lesbiennes itinérantes.

Difficile d'échapper à une société dominante sur la route mâle.

Un groupe Lesbien opérant en dehors de la sous-culture voyageait (voyage peut-être encore) en habits masculines.

Plusieurs femmes radicales, anarchistes bien connues, Lucy Parsons et Nina Zandt Spies, réclamèrent le titre de "Reine des Hoboes".

Josée Yvon

What lesbians do

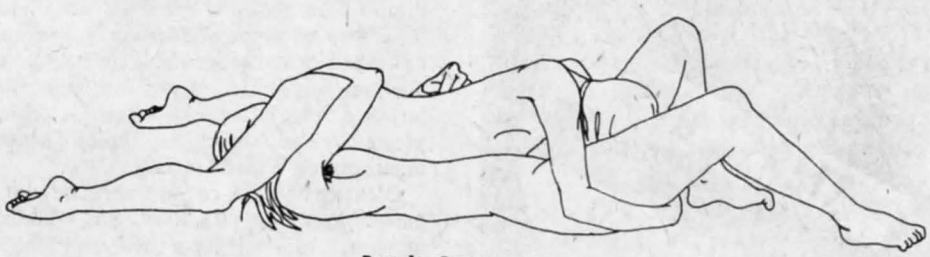
Copyright 1975 par Godiva $4.50 + .50 (frais de poste)
Amazon Reality P.O. Box 95
Eugene, Oregon 97401

Pas un manuel de positions, ni une oeuvre littéraire mais un manifeste clamé très haut. L'illustration intéressante, la structure des textes un peu décevante (plusieurs signatures et pseudonymes mais le style d'une seule), si ce n'était de l'importance du sujet.

Non le tribadisme n'est pas sale. 106 pages d'affirmations, d'évidences, de prises de possession, de dialogues amoureux.

"Spent long hours eating cunt burying our faces, into each other's cunts the twitching of tour muscles while climaxing".

Des dires et agissements nécessaires, puisqu'il semble que la résistance du matériau social ne les a pas encore



Pamela Lupe

digérés et exige des aveux nets, des déclarations crues, des messages plutôt que des glissements méthodologiques. *"love don't come easy"* des vécus personnels d'orgasmes particuliers, la longue description de l'intimité "my first name was fever when my tribe calls" la syntaxe d'une sexualité qui s'ouvre et se referme comme une valve. Le shorry versé le vagin, secret intérieur pour un rappel savoureux du musc.

Josée Yvon

The Lesbian Reader

Amazon Press 1975
360 60th Street Oakland California 94618 $5.50

Gina Covina et Laurel Galana, fondatrices du magazine *Amazon Quarterly* ont colligé *The Lesbian Reader,* une anthologie d'une riche complexité, rammassant une trentaine d'auteurs féminins dans des essais de recherche fondamentale, de fiction délicate et de poésie non-plaintive.

Des flirts polarisés, comme des diagrammes d'états de conscience où l'objectivité, computer dépassé, n'empêche pas de continuer à vivre une schizophrénie volontaire et de rêver au féminin les métaphores de l'évolution.

*Her*story plutôt que *his*tory.

Elles secrètent des odeurs magiques dans la cuisine de l'utopie; puisque pour le couple lesbien, l'insistance sex-permanence n'a pas été érigée en schéma traditionnel comme pour le couple hétérosexuel: les coordonnées restent librement à inventer.

L'essai de Galana va jusqu'à l'évocation du sperme féminin et la reproduction radicale, le chromosome X sans son Y.

D'après les études du Dr. Helen Spurway de Londres, **La naissance parthénogénétique est complètement possible à contrôler.**

Entretemps, l'insémination artificielle et la gynogénèse sont la dernière utilité du sperme.

Toute la bibliographie scientifique à l'appui, elle explique le processus de la gynogénèse: l'oogonium (oeuf) reçoit les 23 chromosomes mâles nécessaires à une division meiotique, mais par procédé chimique et radiologique, et par centrifugeuse (le X plus lourd nage plus lentement que le Y) le sperme ne contient plus d'information génétique et par le fait même le foetus n'aura aucune similarité biologique avec le père et sera évidemment une fille.

Plusieurs autres intéressants articles, comme le rapport entre végétarisme et féminisme, la communauté lesbienne comme groupe déviant et une démonstration de l'impossibilité de l'art "lesbian" dans la culture patriarcale.

Covina et Galana viennent également de publier "The New Lesbians", (critique à paraître) récit des rencontres à travers U.S. et Canada de lesbiennes de tous milieux autant ouvrières que millionnaires, un exercice-exorcisme pour circoncire le cancer mâle.

Josée Yvon

★★★★★★★★★★★★★★★

A la recherche d'Angelo Rinaldi

Evidemment la ressemblance saute aux yeux: la coterie de Mme Edwarda, par exemple, n'est pas sans rappeler celle de Mme Verdurin et la phrase de Rinaldi n'est pas exempte de ces longueurs que l'on dit aujourd'hui précisément proustiennes. Mais en résumant dans une formule aussi tape-à-l'oeil que "Rinaldi, le Proust des années '80" l'impression gagnée à cette lecture, j'aurais bel et bien le sentiment de trahir le plaisir que j'ai pris à ce livre, comme à ceux de Proust que moi non plus, bien sûr, je n'ai pas tous lus. A d'autres donc ces slogans de critique pressé: "L'éducation de l'oubli" mérite mieux que cet éclat de surface.

D'entrée de texte, ce qui frappe, ce sont les personnages de Rinaldi. Son bestiaire humain, toujours le même de livre en livre ce qu'on ne viendra pas j'espère lui reprocher ici, dans notre manie infantile de réclamer au même auteur davantage que son propre imaginaire — est de ceux rarissimes et d'autant plus précieux qui savent si bien

ramasser un milieu, lui donner un ton et des couleurs propres qu'ils nous semblent tout à coup plus vrais que nature. Ainsi, de la même manière qu'une putain vieillissante nous ramène tôt ou tard à la Mme Rosa d'Emile Ajar ou que les adolescents désillusionnés ont tous des airs du Rubempré de Balzac, les matrones-viragos du milieu Arts & Lettres semblent désormais des copies plus ou moins pâles de la Mme Edwarda de Rinaldi. Comme quoi l'artiste, pour reprendre un mot d'Eluard, est bien celui qui sait nous donner des yeux neufs.

Comme les Swann et les Guermantes de Proust, deux familles se partagent cette galerie de personnages. D'abord, la famille corse, celle de l'enfance et de l'adolescence, qui aura vraisemblablement tempéré la préciosité de l'auteur car dans un pays où le verbe est direct, les beuveries grasses et la chair naturelle, on n'affiche pas trop haut ses élans de "libellule lyrique." Famille bourgeoise, pas du tout papa-maman-bébé-auto, mais drôlement bancale: un père mort, une grand-mère à moitié folle, une mère absente. Monde marginal donc, monde de tarés aussi, qui — homosexualité oblige — a toute la prédilection de l'auteur.

Deuxièmement, la famille de Paris, où le héros qui n'en est pas un, monte à seize ans se faire une vie. Famille artificielle aux fondements fragiles, celle-là que se donne les solitaires "en qui s'éteignent une lignée" c'est-à-dire non seulement les homosexuels mais tous ces êtres velléitaires qui, à défaut d'enfants, d'un idéal ou d'un projet qui les occuperait, tuent leur ennui dans ces sociétés acides où l'on fait, défait et surfait les réputations et où le plaire à tout prix se pratique sous toutes les formes. L'on trouvera beaucoup de maniérisme de cour à ces bas-bleus 1980, mais de fait nous sommes en France, un pays qui souligne encore les différences de classe jusque dans ses wagons de métro et qui a tellement l'amour des formes polies qu'un bonjour oublié en entrant chez votre boulangère tient presque lieu d'affront!

Soyons pourtant prévenus: ce maniérisme de cour il n'est pas à confondre avec le culte aigu du détail de Rinaldi, avec sa passion des

petits riens, typique au vrai de ce que l'on appelle — sans trop pouvoir la définir — la sensibilité homosexuelle. Car son emploi du détail qui part d'une acuité d'observation rare pour tout ce qui trahit le sentiment, pour toutes ces comédies masquées où chacun se met en scène, il ne répond pas à un besoin d'apprêter la vie mais de la révéler. Comme s'il avait fait sien, mais en le généralisant cette fois à tout le corps, ce mot d'Abraham Lincoln qui veut que l'on soit avec l'âge responsable de son visage, Rinaldi s'attache méthodiquement à relever et à questionner gestes et comportements pour piéger l'émotion, c'est-à-dire, règle générale, la vérité du mensonge qui s'y cache. Et au vrai ce n'est pas la moindre de ses prouesses d'auteur que cette habileté à composer un côté face à des personnages pour mieux mettre en évidence leur côté pile. Il m'est arrivé de croire à la lecture, à tort ou à raison, que sa passion des gestes et du corps, qui repousse toujours à l'arrière-plan le discours parlé et qui me semble une des forces motrices de son écriture, devait lui venir de ce temps trouble auquel nous confine, jeunes, notre condition sexuelle et où nous apprenions toutes les subtilités de cet art de la dissimulation qui nous permet bientôt de lire et de pratiquer tous les déguisements.

Comme les voyeurs de coulisses, Rinaldi préfère au brillant facile de la scène, l'envers sombre et silencieux du décor, plus vrai dans son carton-pâte et dans l'apparent de ses truquages. D'où l'attrait et l'importance chez lui des parenthèses, souvent plus substantielles que le texte qui les sous-tend. De là aussi, ce penchant complaisant pour l'exception de la règle, le défaut de la qualité et la faiblesse derrière la force: Rinaldi n'épargne rien ni personne, pas même et surtout pas lui-même. Car il a tout à fait ce qu'on appelait jadis du caractère, c'est-à-dire le courage de s'exposer.

Au vrai, c'est ce regard lucide qui suppose une horreur du médiocre, oui, c'est bien son entêtement viril à démasquer ce qui doit l'être, son acharnement à nommer toutes ces dégradations quotidiennes qui minent le coeur et les courages et toutes n'épargnent personne — n'est-on pas toujours le raté de quelqu'un ou de quelque chose? — ou bien à relever toutes les finesses que la nature déploie pour nous signifier notre usure qui m'auront séduit dès le départ. Il y a du tango argentin dans ce chant fier et désespéré, une souffrance qui se tient debout. A lire d'ailleurs cette solidarité tendre et profonde avec tous ces échaudés, qui dans l'entier courage de leur passion singulière, n'en regagnent pas moins chaque jour, au prix souvent des pires bassesses et quitte à ne devenir que l'ombre ou la caricature d'eux-mêmes, un droit de cité jamais acquis, un droit d'aimer toujours floué, l'on comprend que la dignité chèrement payée est la seule forme de pouvoir qui mérite le respect. Disons-le: à une époque où la publicité cherche à réduire tout le sens à la rondeur plastique d'une paire de fesses dans un jeans ou au renflement parfait d'une queue dans un slip, il fait du bien de lire que les rides ont de fait une VIE que tous les liftings du monde, dont ils prétendent donner l'illusion, ne sauront jamais leur prêter. Il fait du bien de voir que les voix, les silences et les regards ont des qualités qui échappent encore au nivellement général des médias et aux codes binaires, sans bavure, des ordinateurs. Il fait du bien enfin, comme disait Proust, de lire un de ces livres qui "nous apprend à relever la valeur de la vie, valeur que nous n'avons pas su apprécier et dont nous nous rendons compte seulement par le livre, combien elle était grande!"

Par peur du ridicule — ayant oublié que si le ridicule tue, la peur du ridicule appauvrit — j'aurais voulu taire que cette écriture d'une élégance innée, où les parties s'emboîtent les unes aux autres avec le naturel des paysages le long d'une route, elle est pour ainsi dire un défi à la monotonie de la vie, un pied-de-nez à la linéarité du langage, car elle a la qualité des partitions musicales — ou est-ce du regard? — quand au même instant, de tous côtés, l'image s'impose? Mais n'est-ce pas précisément à cette capacité non pas d'imposer au lecteur un récit mais de lui suggérer, pour qu'il lui ajoute alors ses propres couleurs, que se mesure le talent d'un écrivain? D'ailleurs on ne lit pas Rinaldi pour savoir "ce qui va se passer" mais pour partager une vision des choses.

Au fond, le basso continuo de cette écriture qui passe sans cesse et sans prévenir du passé au présent et où l'avenir est le grand absent, c'est la mélancolie. Non pas cette pratique voulue de la morosité, ce que Rinaldi appelle le snobisme du malheur et qui est une façon comme une autre de se différencier des autres et de se protéger surtout de la vraie souffrance, mais cet état arrêté de l'être, qui n'est autre qu'une mainmise de la névrose, quand les restes mal digérés du passé envahissent tout le présent et, ne laissant que des repos épisodiques, obligent à ces voyages au temps perdu, où s'agitent des fantômes qui se dérobent dès qu'on croit les nommer... A-t-on cru jusqu'à maintenant à la valeur d'exutoire de l'écriture, l'on comprend avec Rinaldi qu'elle est trompeuse et vaine comme ces soûleries d'un soir, quand l'on retrouve au matin la blessure toujours à vif. Vaine aussi la promesse racoleuse du titre, cette éducation de l'oubli, car "L'homme triste, comme nous le dit l'auteur, est CELUI qui sait"et " la mélancolie le seul sentiment qui pense".

De Freud qui lui a consacré un essai, l'on sait que la mélancolie est un deuil non-consommé qui conduit le moi à intérioriser l'objet d'amour perdu (être cher, idéal) dont il refuse précisément la perte, allant même jusqu'à s'y identifier, pour tenter ainsi de maintenir artificiellement une réalité qui n'est plus. L'on sait aussi qu'une des conséquences possibles de ce transfert et qui se manifeste dans un constant dénigrement de soi, qui peut mener jusqu'à sa propre destruction n'est sans doute que le besoin sadique inconscient

de détruire l'objet d'amour, de se venger de sa perte.

Voilà qui n'est pas sans jeter quelque lumière sur les rapports qu'entretient José, le héros, avec cette femme qu'il retrouve à son retour en Corse, cette femme qu'il a à peine connue et dont l'absence a rempli toute sa vie: sa mère. Car, si la mélancolie est bien ce déséquilibre intérieur résultant d'une lointaine fission de l'être, comme une fission d'atome, oui, l'on ne manquera pas de faire le lien direct entre l'abandon de la mère, ce que Dominique Fernandez appelle "l'inexplicable violence qui arrache les enfants du ventre de leur mère et les jette sans défense sur les routes du monde à jamais déchus" et l'errance du fils, une errance que l'on retrouve dans tous les livres de Rinaldi et qui n'est vraisemblablement que cette quête éperdue de la mère, comme si tous les personnages de femmes-aussi omniprésentes que les hommes sont effacés — n'étaient finalement que les facettes possibles, que les avatars multiples d'une mère désirée et à jamais perdue. Ces retrouvailles mère-fils, notre sentimentalité les aurait voulues délirantes de bonheur, mais ce n'est pas le cas. Qui plus est, la mort subite de la mère, dans la nuit suivant le retour, n'est pas ressentie comme une séparation fatale, mais comme une délivrance enfin réalisée: "Personne, personne vraiment, devant le corps d'une mère, ne s'est-il jamais senti soulagé d'un poids, encouragé à vivre, poussé de l'avant? N'y en avait-il jamais eu d'autres pour éprouver cette impression que l'on peut reprendre sa route, enfin libre, enfin de plain-pied avec la vie, parce que délivré du plus insidieux des fardeaux, celui qu'on ne remarque pas tant qu'il pèse?" (1)

Qu'est-ce à dire? Probablement que la mort est l'exaucement d'un voeu inconscient, l'occasion fournie et si longtemps rêvée de rompre enfin avec cette errance dont la mère est à l'origine. De fait, la mort est célébrée comme la fin d'un envoûtement, qui, s'il n'était pas directement douloureux n'en restait pas moins une impuissance à vivre dans la mesure où ce boulet informe et innommé de souffrances, à côté duquel les autres émotions ne faisaient pas le poids, était chez José un empêchement à vivre ses désirs, à les pousser en avant et à répondre à ceux des autres.

L'on trouve dans la sexualité, dont il n'est finalement question qu'à mots feutrés et souvent pour la regretter, une éloquente illustration de ce mal de vivre.

Si elle a toujours ce côté "la chair est triste et j'ai lu tous les livres" c'est qu'elle n'est pour cet enfant dont la cour est déjà si pleine de désillusions et d'impuissances, qu'un autre impossible révélé. Comme si à ses yeux le sexe homosexuel, fugitif et passager par définition (?), était l'expérience douloureuse de la fragilité et de l'éphémère du bonheur et que ses ruptures obligées réouvraient chaque fois la blessure du premier abandon. Comme si elle n'était toujours qu'un ersatz dérisoire à l'amour de la mère. La seconde d'oubli de la jouissance sexuelle, Rinaldi ne la mentionne pas, non pas qu'il la nie, mais comment pourrait-elle avoir aux yeux de ses "héros" l'intérêt des jeux qui la précèdent et qui portent toujours en eux, dans leur besoin infini, la possibilité d'une délivrance qu'une simple éjaculation ne vient toujours que tromper? Comment jouir d'un instant suprême de présent quand on est tout entier aux mains de son passé? (N'y a-t-il pas dans ce raisonnement une amorce d'explication au théâtre de cuir et de chaîne de la sexualité SM? Le plaisir de ces jeux d'adultes ne cache-t-il pas toujours une douleur non-cicatrisée d'enfant? N'est-il pas le produit d'une mécanique émotionnelle qui pousse ses adeptes à se venger sans cesse sur eux-mêmes ou sur un individu qui n'a de valeur que phantasmatique, d'une couleur qui les possède, qu'ils ne savent pas nommer et qui surtout, en les plaçant en orbite sur un cercle vicieux-sic — les condamne à ne jamais rien connaître d'autre de l'amour que le besoin qu'ils en ont? Cette surenchère de jeux et d'apparences virils ne révèle-t-elle pas enfin, outre le refus de tout ce qui pourrait trahir l'engeance féminine de tapette, ce besoin d'être au moins là, dans ce théâtre, pour n'avoir pu l'être à une heure difficile de l'enfance, à la hauteur de cette image ancestrale de l'homme, celle du fort que la douleur n'atteint pas?)

Si la mort de la mère est vécue pour José comme la promesse d'un meilleur avenir, le passage à l'oubli, comprenons à l'âge adulte, auquel veut nous faire croire l'auteur, ne trompe pourtant personne. L'on sait trop bien qu'il n'est pas plus l'affaire d'une seule nuit que d'un seul livre, comme nous l'apprennent d'ailleurs eux-mêmes "Les Dames de France" (1977) et le très beau "La dernière fête de l'Empire" (1980), deux récits d'une même manière mélancolique, qui portent chacun ces mêmes rides de l'enfance.

Car l'enfance n'est pas chez Rinaldi une antichambre à l'âge adulte, cet âge dont l'enjeu d'être pris — quand il n'est pas carrément de se prendre — au sérieux, mais ce temps lourd d'impressions et de révélations, qu'il n'a de cesse de fouiller et de nommer à coup de livres, espérant ainsi conjurer la mort.

Cet entêtement d'enfant triste et lucide, cette voix brisée, à laquelle on voudrait, en refermant le livre, inventer un corps pour pouvoir l'envelopper en silence, un moment, largement de nos bras, elle hante longtemps le souvenir. A la manière des grands livres.

Rinaldi, Angelo, L'éducation de l'oubli, Paris, Denoël, (Folio 989), 1974, 344p.

(1) p. 343-344

Jean Fugère

galerie et boutique

L'oiseau Moqueur

940 est, Rachel 526-1322

maladies vénériennes?
842·5807
Contac·t·nous
confidentiel et non-discriminatoire

Théâtre

Noces
Théâtre de l'Eskabel

Vague rémembrance d'une bribe du texte de *Noces* qui à peu de choses près sonnait ainsi: "le monde est orage; que l'orage soit passage, que le passage soit exil, et que l'exil soit ce qui est", et qui me semble avoir été un théorème à la démonstration duquel on allait ensuite procéder. Image qui ressemble à celle de Nietzche qui voyait l'homme d'abord en chameau, puis en lion et ensuite en enfant, puis aux trois volets du Grand Oeuvre alchimique: oeuvre au noir, au rouge et au blanc. Ainsi vont les trois tableaux de *Noces,* s'articulant autour des thèmes de l'orage, du passage et de l'exil, démontrés en trois lieux scéniques différents que le spectateur visite l'un après l'autre.

Une première noce se célébre seul: solitude du désir inassouvi, inassumé, refoulé, camouflé. Un prédicateur masturbatoire, un bourgeois hilare, une femme du monde hystérique, une adolescente fleur bleue, une bonne maman désséchée, et autres monstres courants et bien connus de nos sociétés civilisées. Chaque personnage, après être passé à travers un miroir, nous montre l'envers de l'apparence. L'orage des désirs et passions humaines transparait alors de dessous l'illusion des masques sociaux.

La seconde nous montre la "socialisation", l'intégration institutionnelle de ces désirs et passions dans des schèmes et comportements acceptés, mais surtout normalisés. Le scandaleux banquet de notre société d'abondance où sont invités les monstres ci-hauts mentionnés nous est donné à voir dans une vitrine, comme celle d'un grand magasin. Comme la première noce, froideur et roideur sont de mise; incommunication, incommunicabilité, misère psychologique et sexuelle. En plus d'être doublement miséreux ces monstres sont exploités: la satisfaction factice de leur besoins leur est offerte dans les grands magasins à rayons et super-marchés; commercialisation du plaisir si simple d'aimer par un système bâti contre le plaisir et contre l'amour.

Puis, troisième noce; passage vers l'exil hors les murs du monde, au-delà du bien et du mal, domaine de l'enfant, du lion rieur, du mystique, du rêve. On sort du monde pour accéder à un espace/temps infini où règnent le blanc, la lumière et la translucidité. Tous, nous passons à notre tour à travers le miroir et nous voyons surgir dans l'au-delà du factice de l'illusoire, des êtres qu'auparavant on avait vus torturés dans la tourmente du monde. Transfiguration. Des entités pacifiées chantent la trahison du désir.

On nous dit qu'il faut défoncer les murs du désir et de la passion pour accéder à la paix de l'âme et du corps. Sagesse quand tu nous tiens. Incommunicabilité; froideur et roideur des corps désirants frustrés de leur satisfaction ou obnubilés par la recherche de cette satisfaction — oubliant l'essentiel du contact entre humains: le rire du plaisir, la chaleur de la compassion, l'énergie de l'amour.

Cependant le ton mystique du dernier tableau pouvait porter à confusion. On pouvait l'interpréter de deux façons au moins: a) qu'il est bon de s'abstraire de la réalité physique, de rejeter le monde et ses pompes, d'opter pour l'ascèse, de rentrer chez les moines quoi! b) qu'il est préférable de vivre son incarnation jusqu'au bout pour mieux la transcender. La première nous ferait conclure à un traditionalisme un peu obtus de la part des concepteurs du spectacle; la seconde quant à elle permet de croire au contraire qu'il s'agit là d'une oeuvre éclairée, voire illuminée. J'opte pour la seconde; mais mieux vaudrait aller vérifier soi-même à l'Eskabel si l'une ou l'autre interprétation s'impose. Malheureusement, au moment où sortira ce numéro du Berdache, **Noces** aura cessé de jouer. Il faudra vous reprendre à leur prochain spectacle: **Cristal,** qui jouera en mai prochain.

Ceci dit, j'ai l'impression que malgré la qualité générale du spectacle, la maîtrise de la mise-en-scène de Jacques Crête, la musique intéressante de Serge Le Maire dirigée par Diane Duguay et les costumes un peu fous, la troupe a péché à trois reprises. Premièrement j'aurais aimé un peu plus de variété dans la démonstration, dans le choix des procédés. Deuxièmement, pourquoi étirer à l'infini un effet qui, s'il eut été plus connu et mieux mesuré, aurait conservé l'efficacité pour laquelle il avait à prime abord été choisi? Et troisièmement, un sujet aussi complexe eut nécessité un texte un peu plus dense peut-être. Le théorème ne me semblait pas démontré aussi bien que je l'aurais voulu, ceci dit en toute subjectivité.

Il n'en demeure pas moins que c'était un spectacle de bonne qualité par l'un des si peu nombreux théâtres expérimentaux de Montréal. Bousculez-vous pour **Cristal.**

Christian Bédard

Pour le futur des femmes conjugé au présent

Jeu
Cahiers de théâtre
1980.3
Théâtre-femmes No. 16
Montréal 1980

Bien sûr, tous les jours, on voudrait tailler dans l'inédit, fuir les situations récurrentes, à moins qu'elles ne soient les composantes d'un art de vivre qu'on aurait forgé patiemment au fil des ans. On filtrerait avec vigilance la multitude d'objets, d'informations et de gens que nous donne le flot de la vie citadine; on ramasserait sa vie et lui donnerait un sens appréciable au milieu de tous les étourdissements inutiles. Du présent, on ne verrait que l'essentiel et on ne serait pas alarmé par les dernières alertes et les vendeurs d'actualités. Nous n'aurions qu'à inventer et à reconnaître au passage les reflets les plus justes de nos attentes et les lieux où il ferait bon se lover, femmes, hommes, enfants et vieillards. Alors on s'animerait lucidement dans le partage des pouvoirs. Mais d'abord, c'est certain, il nous faut comprendre l'infiltration et la réappropriation modeste des mots par les femmes, car c'est là aussi que réside le partage, et il nous faut dépasser l'égoïsme défensif de nos petites vies montées en épingles.

Les paroles de femmes, entendues maintes fois, je sais, officialisées même par l'année et les journées de la femme, pour mieux devenir caduques et redondantes, ont pris le maquis pour certaines, et pour d'autres, les voies du militantisme socialiste, celles du réformisme pragmatique, en cherchant à améliorer leur statut par des revendications socio-politiques (égalité des chances, congé de maternité payé, etc.), et celles que leur sexualité, comme instance déterminante du politique et de l'économique, leur révélait. Cloisonnées dans des rôles de fécondité et de domesticité, dépossédées parce qu'habillées, corsetées, imaginées et mises en scènes par des hommes, certaines femmes assument désormais les révoltes pour se délivrer des avanies essuyées et du destin anatomique qu'on leur a imposé.

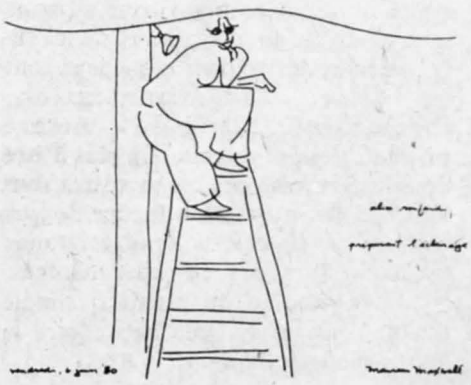
Et la revue Jeu, cahiers de théâtre, colporte ces paroles. L'approche est diversifiée et de participation entièrement féminine. Comédiennes, dramaturges, accessoiristes s'écrivent dans toutes les teintes, secouent les hantises et imaginent prospectivement. Elle démontent les rôles dans lequels on les a enfermées et dans lesquels elles se sont piégées: reine, muse, actrice, putain, vieille fille, en interprètes et servantes de l'intériorité des hommes. Les miroirs sont saccagés et un nouveau discours émerge, digressif, parfois répétitif, en quête d'un imaginaire sans falsification de leur volonté, peuplé de sorcières, d'amazones, de fées, de "vaches de nuit", d'archétypes mythologiques (Athéna, Artémis, Déméter, etc.). Elles brûlent cette énergie à la faveur de leur naissance et veulent devenir leurs principales influences. Si le rituel semble excessif et transpire d'insécurité, c'est que les chemins de l'humiliation sont profonds comme la rancoeur et comme l'amour brisé. Des entrevues et des témoignages se dégagent les diverses tendances: déconditionnement et bio-énergisation du corps, l'engagement marxiste de l'écriture théâtrale, un théâtre de recherche et d'expérimentation, etc. Et ces traces ne passent pas nécessairement par les hommes; d'eux, on rejette toute condescendance, toute complicité trompe-l'oeil et paternaliste. S'il y a quelques propos vitriolés, c'est que les désillusions sont légions.

Les oeuvres prennent date: le processus est irréversible. *Bien à moi marquise* de Marie Savard inaugure cet envoi féministe, jumelé chronologiquement à l'énoncé des problématiques homosexuelles au théâtre. Les homologues de *La Nef des sorcières* (oeuvre individuelle-collective) confie le privé de sept femmes; *Les fées ont soif* amorce le passage de la parole à l'action et illustre tristement par les réactions suscitées que l'idéologie clérico-nationaliste réactionnaire est encore en position de force au Québec; *Moman travaille pas, a trop d'ouvrage,* texte empreint de quotidienneté et de militantisme à saveur manichéenne engage la lutte politique par les voix du théâtre des cuisines; *A ma mère, à ma mère, à ma mère, à ma voisine,* du Théâtre expérimental des femmes, explore le combat de l'imaginaire. La plus récente des formes privilégiées pour l'expression et le one-woman show: exemple, *Môman* de Louisette Dussault. Et j'en oublie plusieurs autres injustement.

Déjà c'est l'heure de relais, ainsi l'ont décidé les médias pour qui la nouvelle offensive est le couple. Et les héritières ne sont pas forcément féministes. Ils tentent maintenant d'amadouer et ils qualifient les nouvelles productions engagées de féminines. La nuance semble signifier que l'on met l'éteignoir sur le brasier. Pour ne pas céder à cette mise en veilleuse et pour mieux saisir les démarches et les passions des femmes, ce numéro 16 de jeu, de propos directs et sensibles, éclaire sur les stratégies de changement et révèle tous ces désirs de femmes tenus dans le silence de l'histoire écrite par les hommes, parce que nous sommes misogynes et machistes, en animaux malades de cette histoire.

Le présent nous violente et nous ennuie. Pourquoi ne pas explorer les complicités si spéciales que recèlent la vie, au lieu de rester attachés au mât tel Ulysse dans la crainte du chant des sirènes ou plus simplement dans l'indifférence nimbée d'une culture faite d'habitudes par trop quotidiennes.

Robert De Grosbois



Avril en théâtre

Le théâtre montréalais, toujours de plus en plus actif, créateur,effervescent nous présente tous les mois de nouvelles productions, de nouveaux textes ou de plus anciens qui reprennent l'affiche.

Trois de ces productions ont retenu mon attention. Au moment où j'écris ces lignes cependant, début mars, elles n'ont pas encore pris l'affiche, mais au moment où vous les lirez, elles le seront. Donc pas question d'en faire critique et l'analyse, mais plutôt d'en faire la présentation.

Toutes les trois ont un point commun: elles parlent de vécu humain, de sensations émotives, de difficulté à vivre, à être.

Parlons tout d'abord de la création d'un nouveau texte de **Michel Garneau,** auteur prolifique s'il en est un. On se souviendra de *Quatre à Quatre, Sur le matelas, Les voyagements, Rien que la mémoire, Les neiges, Feu de force,* pour n'en citer que quelques-uns.

La nouvelle pièce s'intitule **Le Groupe,** et sera produite par **Les productions Germaine Larose,** dont c'est la quatrième production en un an et quelques mois. Pas mal pour une jeune compagnie.

Le groupe nous raconte les espoirs déçus d'une génération qui voulait changer le système, propose une satire des soi-disant objecteurs de systèmes. Le ton caustique et mordant fustige les clichés "granolas" et les mythes "cools" qui ont abouti à un désintéressement et à une inaction généralisés.

Sept personnages se font face. Ils n'existent que par le groupe dans lequel ils sont, ils "tripent" ensemble parce que pas encore capables d'être autonomes, indépendants. Ils "tripent" "groupe-groupe" parce qu'ils ne peuvent exister autrement. Ils ne seront vraiment ensemble en fait que le temps de pondre un projet quémandeur de subventions (genre P.I.L., Perspective-Jeunesse, et al). Un mois, puis dans l'attente de la subvention, ils vivront et laisseront sortir leurs angoisses, leurs folies. Une deviendra star de commerciaux, l'autre tentera de conquérir le pouvoir, un troisième, la richesse en vendant le "culturel" invendable, un quatrième, tourmenté par son orientation sexuelle pédéraste finira charismatique, etc. Quand la subvention arrivera ils ne seront plus que deux. Les cinq autres ayant trouvé une nouvelle voie, ailleurs.

Une petite anecdote sur le texte: écrit en 72 à la demande, justement, d'un groupe de théâtre qui "tripait" ensemble depuis deux ans sans jamais avoir réussi à produire quoique ce soit, celui-ci se dissolut à la première lecture du texte qui ne fut donc jamais produit.

La pièce, mise en scène par Jean-Luc Denis, sera interprétée par Michelle Allen, Carl Béchard, Diane Blanchette, Alain Kémeid, Daniel Lavoie, Esther Lewis et Suzy Marinier, et jouée au **Café Les fleurs du mal,** 500 est, rue Rachel, du 1er avril au 3 mai, du mercredi au dimanche, à 20h30. A surveiller.

La deuxième production à avoir retenu mon attention s'intitule **"Bachelor".** Ici nous avons droit à la reprise d'un texte d'un très haut comique, parfois un peu acide, joué pour la première fois au Théâtre des Voyagements au printemps '79. Dolorès, 28 ans, artificielle et "disco au boutte" nous raconte sa vie en s'épilant les jambes dans la cuisine de sa voisine. Elle nous parle de sa job de décoratrice de vitrines chez Eaton, de ses tchommes de travail, tous gais, de son dernier amour, Jay, un fils de riche, 20 ans, qui profitera d'elle, de sa gynécologue, de son appartement, de son costume d'Hallowe'en et de quoi encore!

Pauline Martin, seule en scène pendant deux heures, fait vivre sous nos yeux, outre Dolorès, plusieurs des personnes qui meublent sa vie: sa médecin "butch", un gars saoûl qui appelle sa femme à 11h pour l'avertir qu'il sera en retard pour le dîner, ses copains de travail. Elle le fait avec un talent fou, une brillance merveilleuse.

Bachelor, écrit par Louis Saia, Lise Roy et Michel Rivard, mis en scène par Louis Saia, a été joué au **Transit,** 425 Place Jacques-Cartier, du mardi au samedi, à 20h30 en semaine et à 19h et 22h le samedi, à compter du 10 mars. A voir. Reprise au **Gésu,** à partir du 23 mars.

La dernière, dont je veux vous entretenir, s'intitule **Les pommiers en fleurs.**

Lue en public au printemps 80, lors de la semaine du *Centre d'essai des auteurs dramatiques,* la pièce de **Serge Sirois** a subi depuis de nombreuses améliorations, qui ont de beaucoup approfondi la portée du texte.

À Chicago, à l'automne 78, on arrête John Gacy. Il sera accusé du meurtre de 30 adolescents. Les corps de ces garçons seront retrouvés ensevelis dans les murs de la maison de cet entrepreneur en construction. Marié, père et respecté de son entourage, rien ne laissait supposer la nature profonde de cet homme.

Cette pièce, écrite à partir de ce fait, demeure une oeuvre de fiction, entièrement, et non une recherche-documentaire. Seul l'aspect tragique de cette histoire a été retenu comme source d'inspiration, pas de détails.

Dans la première version, l'effroyable violence des meurtres successifs nous empêchait de comprendre le drame profond de John Bennet, l'entrepreneur

en construction de la pièce, dessinant des plans de maison carrée parce qu'incapable de dessiner des formes rondes, des arbres, des soleils.

La nouvelle version, lue aux Editions Québec-Amérique, nous présente le meurtrier et ses meurtres, certes, mais nous fait pénétrer beaucoup plus loin à l'intérieur du drame personnel de John Bennett, de sa peur de sa différence. Comme dit Jean-Louis Millette dans l'introduction: *ce n'est pas un cas clinique qui s'explique par l'intolérance sociale face à l'homosexualité. Bennett est bien cet homme-là, cet homosexuel-là. C'est le drame d'une personnalité différente, qui pour s'épanouir aurait dû prendre des voies qui ne correspondent pas au modèle courant du jeune mâle américain...*

On est en présence d'une pièce forte, majeure sur les difficultés d'être soi dans une société normalisante, équarissante, refouleuse de sexualités et de désirs. John Bennett n'est qu'un des produits défectueux.

Mise en scène par l'auteur, Serge Sirois, et interprétée par Raymond Legault, Lothaire Bluteau et Serge Dupire, la pièce sera à l'affiche du Théâtre de 4 sous, 100 est, ave. des Pins, du 11 mars au 19 avril, du mercredi au dimanche, à 20h. À écouter.

Christian Bordeleau

Cinéma

Caligula

Caligula, épopée soi-disant érotique de la décadence romaine, a gagné $55,000 pendant sa première fin de semaine à Montréal. La salle a été comble, grâce à la publicité gratuite de la *Gazette* (qui n'hésite jamais à courtiser flagorneusement le cinéma industriel américain alors qu'elle néglige systématiquement le cinéma gai). C'est un vrai évènement.

La version de *Caligula* présentée au public québécois est plus ou moins semblable à celle qui joue à New York depuis plus d'un an, avec quelques exceptions. Il y a moins de gros plans "hard-core", bien que les séquences érotiques soient quand même plus franches que celles qu'a permises jusqu'à présent la censure québécoise (qui est déjà la moins névrosée au Canada). On nous refuse aussi quelques frissons érotiques mâles de la version américaine: par exemple, un long "come shot" (une grande dame romaine fait éjaculer sur elle de beaux jeunes hommes dont le sperme sert de lotion pour la peau — Caligula lui demande si ça fait aussi pousser le poil, une réplique qui n'a aucun sens sans les images précédentes.

Caligula n'a aucun besoin de la publicité du *Berdache* et mérite encore moins vos sept dollars (parmi les couples straight de la majorité de l'assistance, j'ai vu plusieurs gais déçus). Mais le film inspire quand même quelques réflexions que je vous offre à condition que vous n'y gaspilliez pas votre argent.

Caligula a le même format que la revue américaine "soft-core" *Penthouse:* le sandwich, qui entoure un "centerfold" porno de couches de journalisme dit sérieux (qui est en fin de compte beaucoup moins sérieux que le centerfold). Rien de surprenant que *Caligula* ait emprunté cette formule sandwich: le producteur du film est Bob Guccione, parrain de l'empire *Penthouse.* Les couches du ciné-sandwich sont très évidentes: à l'extérieur, l'épopée historique, tournée dispendieusement à Rome, avec des vedettes britanniques (y compris Malcolm MacDowell, sir John Gielgud, et Peter O'Toole), un scénariste prestigieux, Gore Vidal, et la partition

Les Services Administratifs Richard Therrien Inc.

inc

● Service de Comptabilité
● Tenue de livres
● Secrétariat
● Administration
● Dèclaration d'impôts

Richard Therrien
Président

Complexe Le Baron
6020 est, Jean-Talon, Suite 500
Montréal, Québec H1S 3B1
253-9352

Adresse Postale
C.P. 425
Succ. Jean-Talon
St. Leonard, Qué. H1S 2Z3

de Prokofiev. Il y a même une épigraphe biblique: "A quoi sert-il qu'un homme gagne toute la terre et perde son âme?", (Guccione l'a-t-il lue?).

La viande du sandwich? Plusieurs séquences de porno, de style et de contenu complètement contradictoires avec le reste du film, sont insérées par la main lourde que les lecteurs de *Penthouse* reconnaissent trop bien. Les "Pets" de *Penthouse* ("pets" veut dire petits animaux domestiques) font l'amour entre *elles,* coiffées à la romaine naturellement, les cuisses douloureusement séparées pour la caméra voyeuse.

Comment cette viande contredit-elle le sandwich? Le film historique essaie de démontrer les relations entre la sexualité et la domination sociale; les séquences porno incarnent elles-mêmes ces relations — les Pets sont devant la caméra, Guccione et ses clients derrière.

On peut se demander pourquoi les Guccione et les hommes straight ont besoin de mélanger de l'érotisme lesbien à leur palliatif pornographique. Le cinéma de l'establishment nous offre deux espèces de lesbiennes — les traîtres — ses menaçantes et les *Pets.* Mais l'image la plus explicite du lesbianisme de notre société a été laissée à la pornographie, où la lesbienne perd son air menaçant et devient excitante, une *Pet.* Les hommes straight maintiennent leur contrôle sur les femmes en créant les images-fantasmes des femmes dont ils ont besoin. La pornographie contrôle et exploite le lesbianisme en le définissant comme sexualité purement génitale — gros plan, les cuisses séparées. N'importe quel cinéma de la *Main* offre la même formule lesbienne. Même le premier film de fesses québécois, *Valérie* (1969), a eu sa propre lesbienne, une danseuse *topless* dont Valérie rejette les caresses (il faut naturellement préserver ses charmes, bien que déjà dévoilés au spectateur, pour son éventuel sauveur mâle straight québécois).

Pourquoi Guccione était-il si insatisfait du *Caligula?* Au point qu'il s'est senti obligé d'insérer ces gros plans génitaux? Premièrement, comme la manchette de la *Gazette* l'a crié pour mieux attirer les clients, *"Caligula* est plein de sexe et de violence!" Mais cette violence est toute dirigée contre les hommes, sauf, bien sûr le viol d'une femme. C'est l'inverse des formules de la porno mâle-straight; on sait trop bien que les hommes straight qui regardent la porno préfèrent voir massacrer les femmes à se voir éventrer et castrer. Deuxièmement, comme je l'ai suggéré, le film original prétend analyser les liens entre la sexualité et le fascisme. C'est un thème assez conventionnel déjà essayé par Pasolini *(Salo),* Visconti *(Les Damnés),* et Cavani *(Le Portier de nuit).* Mais ce n'est pas un thème qui plaît nécessairement aux fascistes et aux Guccione. Comment l'empereur Caligula exploite-t-il la sexualité comme véhicule de sa propre domination? Parmi d'autres, il divertit l'élite sénatoriale avec un bordel extravagant pendant qu'il usurpe le pouvoir de cette élite. *Caligula,* est un film un peu auto-destructeur — porno et anti-porno à la fois, bandant et débandant.

Le thème sexualité-fascisme peut être dangereux pour les lesbiennes et les gais. Combien de fois avons-nous déjà été informées par les mass média que les Nazis étaient des homosexuels reprimés? C'est une vieilles chanson: la décadence de notre société, c'est l'homosexualité qui la cause; la libération sexuelle va amener l'écroulement de notre civilisation comme elle l'a fait pour l'empire romain. *Caligula,* du moins la conception originale tournée par le cinéaste italien Tinto Brass avant son congédiement et l'intervention du producteur, semble être la version de la gauche italienne straight de ce mythe périlleux que les historiens gais commencent maintenant à faire exploser. Par exemple John Boswell démontre que les derniers siècles de l'empire romain ont été beaucoup plus conservateurs que les siècles de son apogée.[1] Est-ce possible que *Caligula* soit le premier film porno à plaire à la *Moral Majority* qui a élu Ronald Reagan?

Ce n'est pas la première fois que Tinto Brass véhicule ce mythe de la décadence. Son film précédent,*Salon Kitty,* a regardé l'empire nazi à travers les mêmes lunettes anti-sexuelles. Mais *Salon Kitty* explique quand même plus clairement que *Caligula* comment l'état utilise l'érotisme instrument de contrôle et comment l'état contrôle la sexualité, tout en proposant la même métaphore de l'état-bordel.

Il y a une autre raison pour le congédiement de Brass: il est assez talentueux comme cinéaste. Des traces de son talent sont d'ailleurs encore visibles sur l'écran de *Caligula.* Le spectacle est pour lui un médium fort et éloquent. Les plateaux labyrinthiques et grouillants évoquent le théâtre de la rue, même le cirque, tout en exprimant une vision aigue" de la société romaine. C'est une vision beaucoup moins brumeuse en fin de compte que celle de *Fellini Satyricon,* le prototype du genre. Les images de Brass sont froides, symétriques, frontales, et impériales. Si dans *Salon Kitty*, Brass a tiré son inspiration d'une source inattendue — l'épopée quasi-stalinienne d'Eisenstein, *Ivan le terrible* — ici son inspiration est aussi picturale (il emprunte à David, le peintre préféré d'un autre empereur... Napoléon) que filmique (est-ce que *L'Intolérance* de Griffith est évoquée pour suggérer un quatrième empire, la Babylone américaine?).

Je ne sais pas comment évaluer la contribution de Vidal dans tout ceci. Vidal a écrit beaucoup de fiction historique sur l'époque ancienne que je ne connais malheureusement pas, mais je respecte beaucoup ses essais iconoclastes et sa fiction contemporaine *(Myra Breckinridge* et *The City and the*

Pilar, 1948, sont tous les deux des points décisifs dans l'évolution de la fiction gaie américaine). Je pense, en tout cas, que je reconnais dans *Caligula* quelques moments de l'esprit de *Myra* que Guccione n'a pas su enlever après que Vidal a refusé de paraître sur le générique. La conception de base du personnage de Caligula est aussi sûrement la sienne: son seul refuge dans sa relation illégitime avec sa soeur, sa profonde innocence et sa vulnérabilité, et la terrible cruauté qui habite cette innocence au sommet du pouvoir absolu, un pouvoir sans aucune contrainte sociale que ce soit. Ce portrait sympathique me rappelle celui de Billy the Kid dans un autre film écrit par Vidal, *Le Gaucher* (Arthur Penn, 1958), dont la violence exprime les blessures psychiques là aussi. Caligula crie qu'il est tous les hommes et aucun homme à la fois. C'est une vision essentiellement sadienne et pessimiste, et tout à fait l'inverse de celle véhiculée par un autre film actuel, *Le Lagon bleu.* Cette autre spéculation sur la sexualité sans contrainte sociale propose un érotisme qui est doux, pudique, ennuyant, et hétérosexuel! Ça, c'est beaucoup plus pornographique que *Caligula,* et beaucoup moins vrai.

1 Christianity, Social Tolerance, and Homosexuality: Gay People in Western Europe from the Beginning of the Christian Era to the 14 th Century. Voir le résumé de cette étude dans le *Berdache, N°. 16 p. 47.*

Thomas Waugh

"Running Man" ou "Doit-on refuser son homosexualité?"

"Running Man" est un court métrage (60 minutes) qui fut présenté au réseau anglais de Radio-Canada dans le cadre de la série *For The Record* le 22 février dernier. Le scénario est d'Anna Sandor et la mise en scène est de Donald Brittain. Bill Gough en est le cinéaste.

Ce film met en vedette Charles Shamata dans le rôle de Ben, un professeur du secondaire, marié et père de deux enfants, qui arrive à un moment de sa vie où il est obligé de faire face à son homosexualité.

Barbara Gordon joue le rôle de Liz, son épouse. Celle-ci souffre des longues absences de son mari qui rentre très tard de ses cours à l'université de Toronto et elle s'imagine qu'il a une maîtresse.

Ben enseigne l'éducation physique dans une école de banlieue. Un jour, le directeur lui confie qu'il y a des rumeurs à l'effet qu'on l'a vu dans les clubs gais à Toronto. Ben les nie catégoriquement, alléguant qu'il est père de deux enfants. Plus tard, Rick, un de ses étudiants, lui confie que les hommes l'excitent et qu'il ne sait que faire ni quoi penser. Ben est incapable de supporter cette discussion et le chasse. Il en discute ensuite avec Michael, un journaliste gai avec qui il suit des cours à l'université. Il lui avoue que la discussion l'avait effrayée parce qu'il se voyait dans les propos de Rick. Michael nous livre en réponse le secret de la libération: "Je sais que ça fait peur, mais il faudra qu'un jour tu fasses face à ce que tu es."

Entre temps, Liz découvre des revues homo-érotiques à la place de lettres d'amour et un "révérend" de la Moral Rights Association envoie une accusation écrite concernant Ben... Il décide donc de donner sa démission et d'aller s'installer à Vancouver avec sa famille pour "recommencer à neuf". A cette décision, Michael lui fait remarquer que peu importe où il ira, son homosexualité risquera toujours d'être découverte.

C'est enfin lors de la prise des présences à son cours d'athlétisme qu'il apprend que Rick, son étudiant "problème", s'est suicidé. Ben se met à courir et, encore une fois, le "running man" aura décidé de s'esquiver plutôt que de faire face à la réalité cruelle. Cette course aura peut-être porté fruit car, peu de temps après, il rencontre le directeur et lui dit: "Tu veux que je démissionne parce que tu penses que je vais maintenant faire du recrutement ou peut-être parce que je vais attaquer des adolescents!" Il refuse de la lui remettre car il a maintenant décidé d'assumer pleinement son homosexualité.

J'ai trouvé ce document des plus intensément réalistes car, pour une fois, les stéréotypes et caricatures n'ont pas été exploités. On a réussi à faire ressortir toute l'oppression que la "bonne société" fait subir à l'homosexuel; des pressions qui l'ont forcé à jouer la comédie en se mariant; des pressions qui ont rendu un homme et une femme malheureux à cause d'un manque de franchise; des pressions l'obligeant à se culpabiliser pour ses désirs et besoins; des pressions qui le chasseront peut-être de sa profession d'enseignant; et des pressions qui lui auront fait taire des conseils qui auraient sauvé une vie!

Combien de couples trompés existent-il ainsi? Combien de gens angoissés vivent ainsi? Que de **courage** et de **franchise** sont nécessaires pour en **SORTIR**...

Bernard Courte

Complexe Fébroni
1419 Drummond, Montréal
(514) 844-5088
MATOMBI

Denis-R. Paul
Avocat

1671 rue St-Denis
bureau N° 2
Montréal, Québec
H2X 3K4
(514) 866-6088

Photographie

"Je vous ai vu mais vous ne me verrez jamais". Duane Michals

Man Ray, *Le numéro Barbette,* (textes de Jean Cocteau et Francis Steegmuller), Jacques Damase éditeur, Paris, 1980.

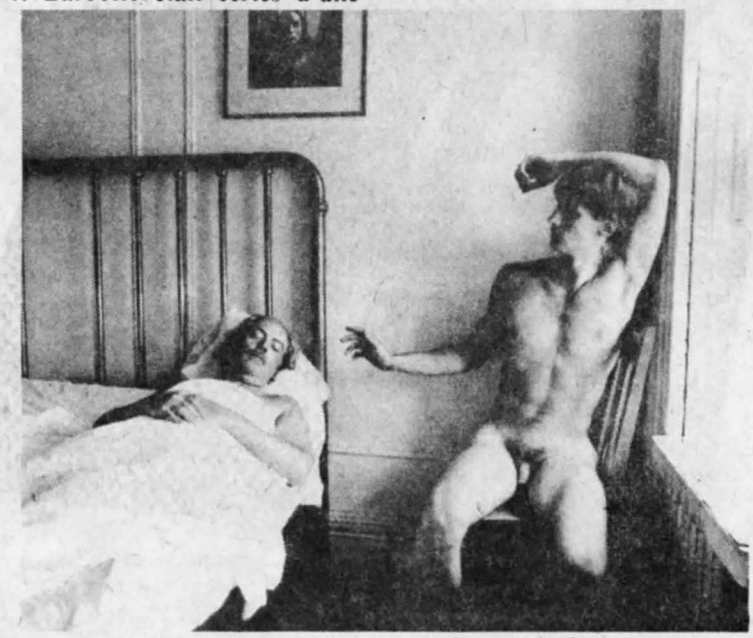
Duane Michals, *Homage to Cavafy,* (avec dix poèmes de Cavafy), Addison House, Danbury, 1978.

Duane Michals, *Merveilles d'Egypte,* (en première partie le journal de voyage de D.M.), Denoel-Filipacci, Paris, 1978.

Arthur Tress, *Facing Up,* (introduction de Yves Navarre), Bernard Letu éditeur, New York, 1980.

Les publications sur la photographie semblent un sujet aussi populaire que les livres de recettes. Manuels techniques, catalogues d'oeuvres, essais thématiques, magazines se multiplient sur les rayons. La photographie homophile connait un débouché très important dans les revues pornographiques où l'on imprime souvent des photographies érotiques. Plus rarement accessibles sont les productions de photographes que l'on retrouve "dans toutes les bonnes librairies" (et non seulement dans le réseau underground) traitant d'une thématique homosexuelle. Il y a bien sûr quelques classiques dans la production américaine mais depuis que Michaels, Mapplethorpe ou Tress travaillent dans le domaine, l'iconographie homosexuelle a fait des progrès considérables se déplaçant des chantiers de construction vers le théâtre intérieur. Aux photographies de Bernard Faucon de Claude Alexandre présentées dans le numéro 18 j'ajouterai quelques titres à votre bibliothèque imaginaire ou réelle. et de Claude Alexandre présentées dans le numéro 18, j'ajouterai quelques titres à votre bibliothèque imaginaire ou réelle.

À tout seigneur, tout honneur: je commence par la superbe édition — qualité que partage les livres présentés ici au plan de la mise en page et des reproductions — que Jacques Damase consacre aux photographies que Man Ray a faites du travesti Barbette. Van der Clyde (1904-1973) fut un célèbre trapéziste qui conquit le Paris nocturne (l'élégant) des années 1920. Venu du Texas, Barbette fut une révélation à laquelles'intéressèrent des personnalités aussi diverses que Drieu La Rochelle et Valéry. Jean Cocteau qui lui confia le rôle de la comtesse de Noailles dans *Le sang du poète* écrivit que Barbette plût "à ceux qui voient en lui l'homme et à d'autres dont l'âme est émue par le sexe surnaturel de la beauté." Le photographe surréaliste des ombres, des traces et des empreintes ne pouvait également qu'être séduit par la présence obsessive de Barbette. Les photos de Man Ray révèlent tous les aspects de cet étrange théâtre dans lequel l'acrobate plongeait les spectateurs. Elles insistent justement sur les étapes de la transformation, le passage de l'éphèbe à la femme. Barbette était certes d'une



beauté "surnaturelle", le maquillage comme les noirs de Man Ray ne font que souligner le caractère hypnotique et solennel des événements qui interviennent au moment où le jeune texan se prolonge dans une poupée pompadour défiant le fil de fer. Il faut voir Barbette s'éclairant avec le reflet du miroir, ajustant ses bas ou saluant d'un déhanché timide au moment de l'éblouissement final.

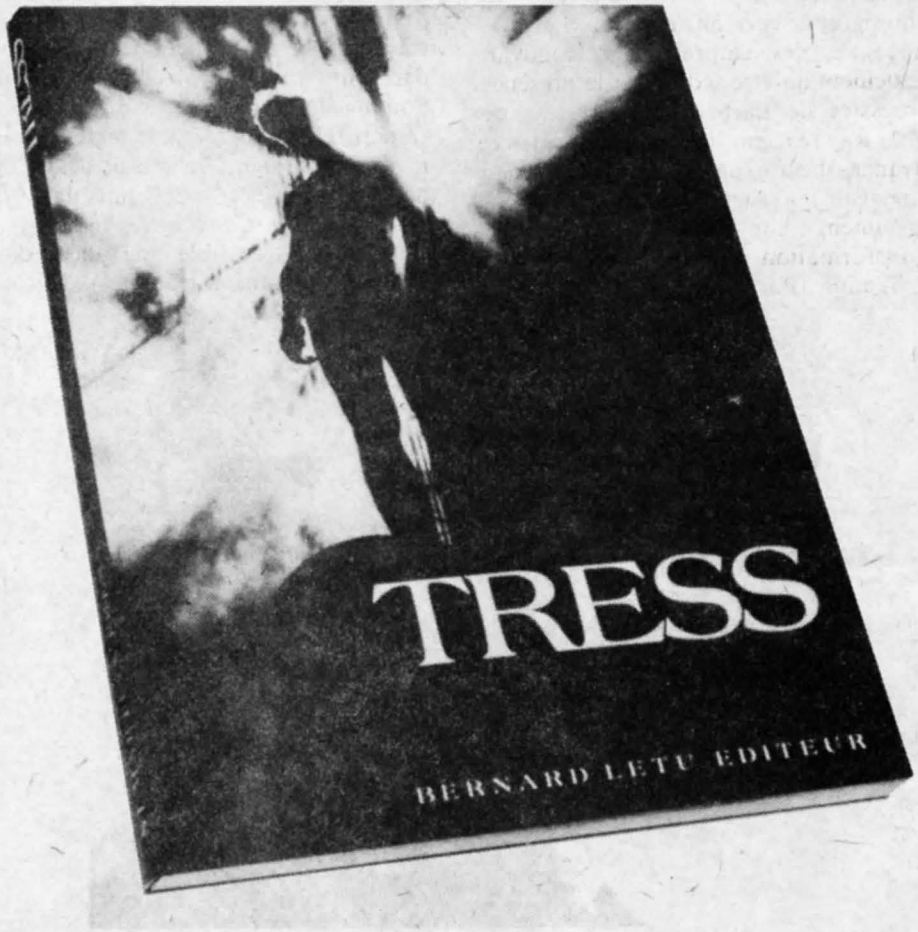
La séduction dans le travestissement s'opère sur deux niveaux: sur le travesti lui-même puisqu'il ne s'agit pas d'un simple déguisement mais d'un investissement des qualités physiques et spirituelles de l'autre et également d'une acceptation de la part du spectateur de cette fiction. C'est cette ambiguité et cette complicité constantes et fondamentales que les photos de Man Ray font ressortir.

Théâtre, voyage, les recueils de photos qui se présentent comme des suites de séquences plutôt que des annonce ainsi la présence d'autres thèmes, prépare d'autres lectures et donne le désir d'aller plus avant dans l'oeuvre littéraire. La photographie fait ressortir le côté visuel et voyeuriste des narrations de Cavafy, insistant sur le thème de l'amour entre deux âges de l'homme ou sur la passion qu'inspire la beauté venue des classes populaires.

De l'autre côté de la Méditerranée, l'Egypte lui a fourni le sujet d'une suite visuelle où l'Egypte mythique et actuelle sont interreliées. La vision du photographe n'est pas au service d'un texte autre qu'un journal de bord mais cette double présence laisse peu de place au spectateur. Sa perception des scènes de la rue, de la vie culturelle, de la lumière s'enchainent dans un espèce de cauchemar austère et aveuglant que les amoureux de l'Egypte pourront pénétrer. Michals pourtant avoue: "Les photos sont inutiles. Que donnent-elles comparées à la grandeur et à l'émotion d'être vraiment là?"

images isolées revoient d'une façon plus riche à la construction d'un imaginaire qui cherche à rejoindre les fantasmes

Arthur Tress propose pour sa part une réponse beaucoup plus complexe et ambiguë au problème théâtre et du



souvenir en rapport avec la représentation photographiée. Déjà dans son *Theater of the Mind* (1976) ses portraits donnaient à voir des distortions qui utilisaient la discordance des plans, l'étrangeté des lieux choisis, des gestes ou de certains accessoires. Duane Michals écrivait alors qu'il ne voulait pas être photographié par Tress tellement celui-ci a le pouvoir de saisir et de révéler des aspects du réel que l'on aimerait connaître seulement dans un niveau de fiction. Barbette tu es là. Ces "tableaux vivants" étaient révélateurs bien sûr de la perception du photographe, du sujet photographié mais aussi du spectateur qui se projetait dans ces mises en scènes mentales.

Facing Up est introduit par un texte d'Yves Navarre qui présente l'oeuvre de Tress comme essentiellement newyorkaise. New York cette ville qui "a la folie d'être verticale et qui a eu l'audace de faire un trou dans le ciel". Erection et sodomie sont justement parmi les thèmes privilégiés de cet univers dualiste proposé par Tress. Ses nus de type "macho" sont vus dans une architecture commerciale et industrielle désertée. Ils sont associés à des objets divers de significations univoques mais contrastantes. D'une part la scie, la foreuse, la bicyclette, la batterie mais aussi en contraste la luxuriante végétation, le biberon, le coq. Images d'émergie, de domination mais aussi de tendresse comme celle montrant deux fourches entremêlées. La solitude des amants sur le toit ou l'isolement des deux garçons se masturbant dans des pièces séparées juxtaposent une richesse d'interprétation très personnelle de la sexualité masculine et une réflexion sur la condition humaine. Man Ray, Michals, Tress des images à lire.

Laurier Lacroix

À voir à tout prix: "The Dinner Party"

Ceux qui n'ont pas vu "The Dinner Party" à San Francisco en 1979 ou à New York l'an dernier ne doivent pas rater cette exposition au Musée d'art contemporain de Montréal, jusqu'au 2 mai.

Conçu par l'artiste américaine Judy Chicago, "The Dinner Party" est une version féministe de la dernière Cène. Il s'agit d'une rétrospective de l'histoire du monde, vue à travers un prisme féminin et racontée par des objets familiers généralement associés à la femme. Sur une table triangulaire de 48 pieds de côté, dressée sur un plancher de céramique où sont inscrits les noms de 999 personnages historiques féminins (dont deux Québécoises: Marie de l'Incarnation et Jeanne Mance), le couvert est mis pour 39 convives, toutes des femmes qui ont apporté leur contribution à la cause féminine. Leurs noms sont brodés en lettres dorées sur la partie frontale du garde-nappe sur lequel repose une assiette; le dessin, en relief dans la céramique, prend la forme d'un papillon, bien qu'on y puisse voir un vagin stylisé, symbole fréquent dans les oeuvres de Judy Chicago.

O bienfait de notre Etat social-démocrate: contrairement aux Américains, nous pouvons voir l'exposition gratuitement.

M.M.

le JARDIN BOREAL
Boutique florale et artisanale
Prop. M.Y. Drapeau
1320 Wolfe, Montreal
(metro Beaudry)
522-6490

Calendrier gai

11mars au 19 avril
"Les Pommiers en fleurs" de Serge Sirois au 4 Sous, 100, av. des pins, est, Montréal, 845-7277 .

3 — 21h.
L'ACHUM organise une danse pour femmes gaies au centre communautaire de l'université de Montréal, 2332, Edouard-Montpetit, local B2405, Montréal.

3 et 4 — 20h30
"Une Vie en prison" de Roger Tétrault à l'Outremont

7 — 12h
Le regroupement des femmes de l'UQAM — Débat-midi sur le lesbianisme. local A-2860. (Pour femmes seulement)

10-21h
L'ACHUM organise une danse pour hommes et femmes gais/es au Centre communautaire de l'université de Montréal, 2332, Edouard-Montpetit, local B2405, Montréal.

11-20h
Alpha Kira organise une soirée de spectacles chez Eric, Info: 766-9623.

12-21h30
"Un Dimanche comme les autres" de John Schlesinger, à l'Outremont.

13-21h30
"La Conséquence" de Wolfgang Peterson à l'Outremont

21-21h30
"La Conséquence" de Wolfgang Petersen, au cinéma Cartier de Québec

21 au 26
"Diversion and Delights" au Théâtre Centaur, 453 Saint-François Xavier, 288-3161. Les dernières années de la vie d'Oscar Wilde, avec Vincent Price.

25-18h
"Pot Luck" chez Yves d'Alpha Kira. Info. Eric 766-9623.

Date à déterminer
Le cinéma du Complexe Desjardins présentera bientôt (si ce n'est pas déjà fait) "Nous étions un seul homme" de Philippe Valois, déjà présenté lors de la semaine du cinéma gaie l'été dernier.

Services d'écoute téléphonique

offert par

Gaiécoute (femmes):933-5789
Gaiécoute (hommes):937-1447

Services communautaires pour les lesbiennes et gais
Centre de services sociaux Ville-Marie

Tous les soirs de 19h à 23h

Communauté gaie

Alpha Kira
CP 153, Succ. Victoria
Montréal H3Z 2V5

Travestis et transexuels

Aide aux transsexuels du Québec (ATQ)
CP 363, Succ. C
Montréal, H2L 4K3 521-9302
Lundi au vendredi, 9h à 16h

Fédération canadienne des transsexuels pour le Québec
16, rue Viau
Vaudreuil J7V 1A7

Montréal en neuf (transexuels) Tams (Travesties à Montréal)
C.P. 153
Succ. Victoria
Montréal H3Z 2V5 486-4404

Universitaire

Association communautaire homosexuelle à l'Université de Montréal (ACHUM)
Pavillon Lionel-Groulx
3200, Jean-Brillant, local 1267
Montréal H3T 1N8 343-9236, local 1279
Permanence
Lundi 12h à 15h
Mercredi 19h à 23h
Soirée rencontre
Lundi 20h30
2333 Edouard-Montpetit
Salle B 2405

Gay McGill — **McGill Women's Union**
Université Centre — 3480, McTavish
3480, McTavish — Montréal H3A 1X9
Montréal H3A 1X9

Lesbians and Gay Friends of Concordia
a/s DSA
1455, O. boul. de Maisonneuve
Montréal H3G 1M8

Québec (indicatif: 418)

Association fraternelle des gai(e)s du Québec (AFGQ)
CP 2, Succ. Haute-Ville
Québec G1R 4M8

Centre homophile d'aide et de libération (CHAL)
175 Prince Edouard
Québec 523-4997

L'heure gaie
Pavillon de Koninck
Cité Universitaire
Sainte-Foy
Emission de radio à CKRL MF, 89,1, jeudi 19 h

Groupe gai de l'Université Laval (GGUL)
CP 2500 Pavillon Lemieux
Cité Universitaire Sainte-Foy
G1K 7P4

Groupe Unigai Inc.
C.P. 152
Succ. Hauteville
Québec G1R 4P3 522-2555

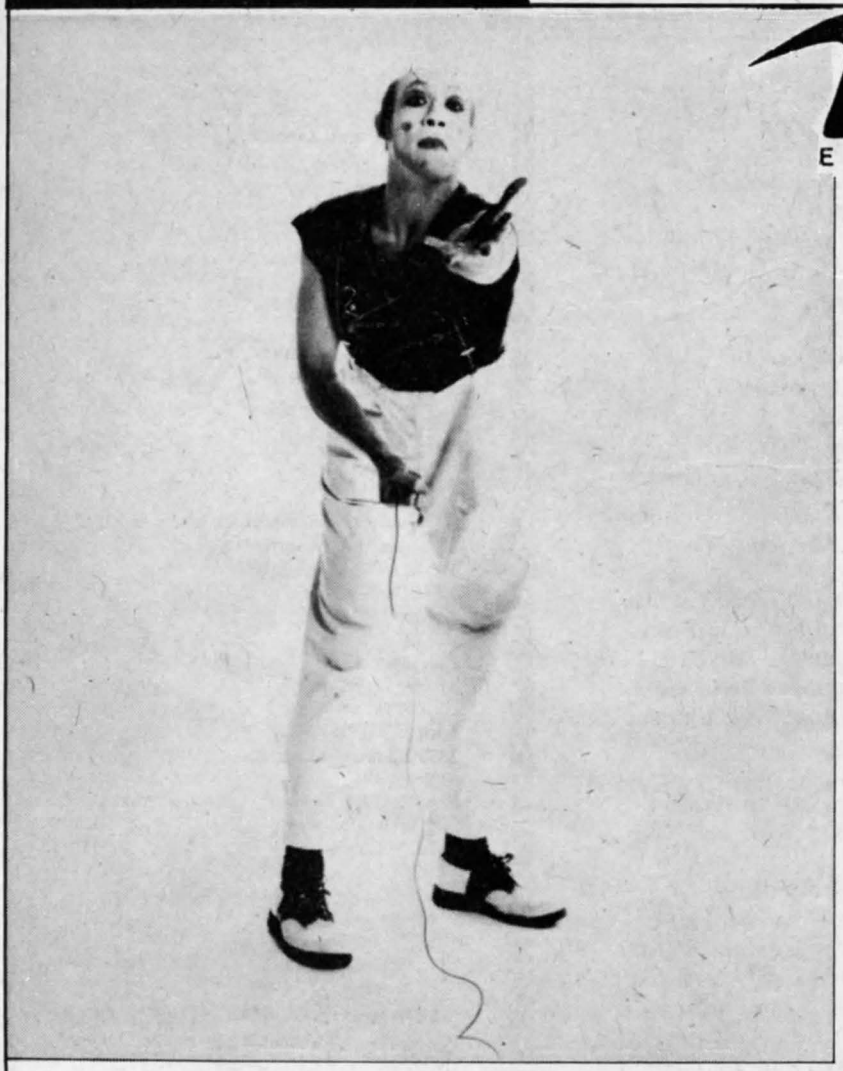
Ligue Mardi-Gai Québec
Richard Huot
(418) 524-2219
quilles: mardi 20h30

Paroisse St-Robert
(Eglise catholique eucharistique)
685- Côté Franklin
Québec G1M 2L9 688-5564

Témiscouata

Northern Lambda Nord
P.O. Box 990
Caribou, Maine
USA 04736

La parole et l'image



nion

ET COMPAGNIE

Présentement, et pour encore quelques semaines, on peut assister à la Commedia Bizarre (Satire sexuelle en Balloune) du clown Nion et de sa compagnie. Nion est originaire de Montréal et son spectacle a été joué partout au Canada où il a reçu un chaleureux accueil. "...Rien d'aussi original ne nous a été donné à voir depuis longtemps." Vancouver Sun.

Un des membres de l'auditoire, quant à lui, a cru brillant d'éructer, le soir où j'assistais au spectacle: "J'm'as aller prendre une bière à côté, c't'un show de tapette, ça." Et il n'était qu'un membre de la sélect clientèle du Clochard céleste ce soir là.

Il faut y voir la naissance d'un humain du futur telle que racontée par Nion, la découverte de son androgynie à travers le défoncement de deux symbole sexuels: Elvis Presley et Marylin Monroe, et l'imitation d'un nouveau: Bette Midler, puis finalement le dressage des trois bêtes spirales: amour, gloire et fortune, qui tyrannisent l'existence humaine.

Nion et compagnie ont transformé le Clochard céleste, 97 Ste Catherine est, en un accueillant cabaret, et présentent leur "commedia bizarre" du jeudi au dimanche a 21.00hres, avec une matinée le dimanche à 17.00hres. Prix d'entrée; 3.50$ seulement. Réservations: 845-7249.

Christian Bédard

Consultation sur rendez-vous
(514) 523-9463

Alain Bouchard,
Psychologue

Difficultés en rapport avec l'homosexualité

PETITES ANNONCES

Emploi demandé
Homme à tout faire, travail dans restauration. Appeler **Richard 364-0937.**

Cours d'anglais
Cours d'anglais privés **Maurice Ouimet 527-7655.**

Terrains à vendre
65 arpents boisés, isolés, pour bâtir ton domaine **Roxton-Pond 1-514-375-4765.**

Echange
Voudrais échanger volumes ou mabazines gais. Préférence: pédérastie. Envoyez une liste. **P. Bouchard** C.P. 1255, Rivière-du-loup, Québec G5R 4N6

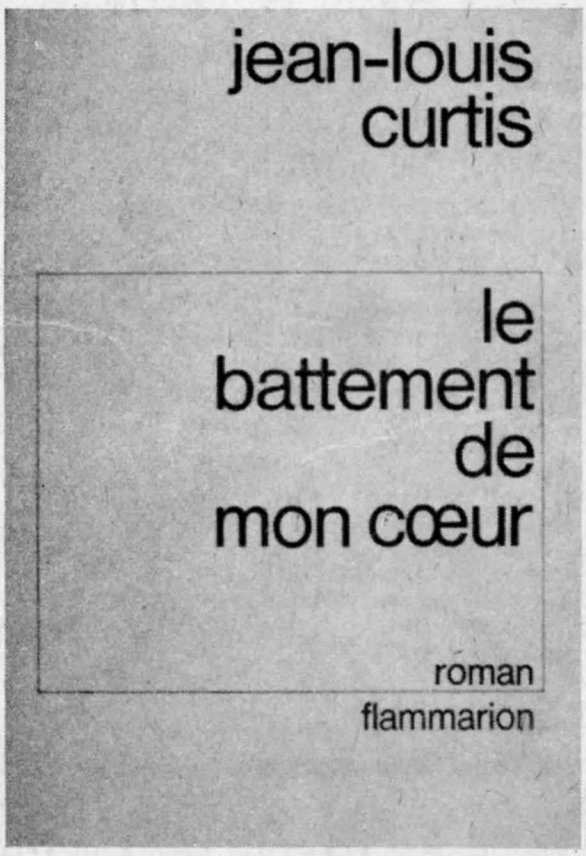
2 1/2 à louer
Juillet 81 (possibilité juin) 2ième étage, 4277 Brébeuf, cour arrière, entrée privée $125.00 par mois. Référence s.v.p. 525-7666.

Dactylographie électronique
Dictaphone, thèse, etc.
Pierre Boileau (514) 845-8913.

Demande d'emploi
Région MTL, fleuriste, 28 ans, 5 ans d'expérience, intelligent, pas efféminé, belle apparence, en a marre de travailler avec straights. Recherche milieu de travail gai. **Pierre 727-0745**

Appartement demandé
Nous cherchons un 4 1/2 ou un 5 1/2 situé près du métro
Appeler le soir entre 5h et 6h à 337-4979

LE DERNIER TOME D'UNE GRANDE FRESQUE DE NOTRE TEMPS



Thierry, Nicolas, Catherine et les autres: l'opposition entre les êtres de sensibilité et ceux qui sont soucieux de leur réussite temporelle.

Nicolas, le voluptueux, est un être farouchement indépendant; il aime les "êtres de nature": il aime Jean pour cette raison. Il l'aime aussi parce qu'il sait qu'il partira...